



Britannicus, tragedie de Racine

Jean Racine

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

DE CHEV REUSE

Monseigneur,

Vous sere% peut-être étonne de voir votre nom a la tête de cet Ouvrage ; et si je vous avois demandé la permission de vous t of-frir, je doute si je V aurais obtenue. Mais ce se roit être 3 en quelque sorte , ingrat que de cacher plus long-tems au monde les bontés dont vous mave £ toujours honoré. Quelle

apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d' une protection aussi glorieuse que la votre ?

Non y Monseigneur , il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférens y que vous prenez part a tous mes Ouvrages 3 que vous m ave £ procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses . V'ous fûtes témoin avec quelle pénétra-tion d'esprit il jugea de l'économie de la Piece 3 et combien L'idée qu'il s' est formée d'une excellente Tragédie est au delà de tout ce que j'en ai pu concevoir.

Ne craigne % pas , Monseigneur 3 que je m'engage plus avant 3 et que y n osant le louer en face 3 je m'adresse a vous pour le louer avec plus de liberté . Je sais qu'il seroit dange-reux de le fati-guer de ses louanges ; et j'ose dire que cette même modestie qui vous est commune avec lui , n est pas un des moindres liens qui vous attachent L'un a r autre .

Googli

Ê P I T R E. ii]

La modération n'est qu'une vertu ordinaire 3 quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit , qu'avec un jugement qui 3 ce semble 3 ne devrait être le fruit que de l'expérience de plusieurs années > qu'avec mille belles connaissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers ^ vous ayez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous ; c'est 3 sans doute > une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous . Il faut qu'elle soit bien violente , puisque je n'ai pu y résister dans une Lettre où je n'avois d'autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis x

DE LA SECONDE ÉDITION

V Oici celle de mes Tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances. À peine elle parut sur le Théâtre qu'il s'éleva quantité de Critiques , qui sembloient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée seroit à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres Tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette Pièce ce qui arrivera toujours des Ouvrages qui auront quelque bonté : les Critiques se sont évanouies -, la Pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la Cour et le Public revoient le plus volontiers et si j'ai fait quelque chose de solide et qui mérite quelque louange , la plupart des connoisseurs demeurent d'accord que c'est^ce même Bntannicus .

A la vérité , j'avois travaillé sur des modelés

qui m'avoient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulois faire de la Cour d'Agrippine et de Néron. J'avois copié mes personnages d'après le plus grand Peintre de l'antiquité } je veux dire d'après Tacite. Et j'étois alors si rempli de la lecture de cet excellent Historien qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma Tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce Recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter ; mais j'ai trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que la Tragédie. Ainsi le Lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet Auteur, qui, aussi-bien , est entre les mains de tout le monde } et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scene.

Pour commencer par Néron , il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son régné , qui ont été heureuses , comme l'on sait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux 5 car il l'a jamais été. Il n'a pas encore

•V? PRÉFACE

tue sa mere , sa femme , ses gouverneurs , naît il a en lui les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secouer le joug. 11 les hait les uns et les autres j il leur cache sa haine , sous de fausses caresses. Factus naturâ velare odium fallacibus blanditiis*. En un mot , c'est ici un monstre naissant , mais qui n'ose encore se déclarer , et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions. Hactenus Nero fatigitiis et sceleri bus velamenta quæsit,

Il ne pouvoit souffrir Octavie , Princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaires. Fato qtiodam , an quia prevalent illicita. Metuabaturque ne in stupra foeminarum Mustrium prorumperet .

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite , qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse , parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du Prince , encore cachés. Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat. Ce passage prouve deux choses : il prouve et que Néron étoit déjà vicieux , mais qu'il dissimuloit ses vices , et que Narcisse l'entretenoit dans ses mauvaises inclinations.

P R É E A C E. vii)

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de Cour ; et je l'ai choisi plutôt que Scneque. En voici la raison. Ils étoient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron , l'un pour les armes, et l'autre pour les Lettres ; et ils étoient fameux , Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs : Militaribus curis et severitate mnrum i Séneque pour son éloquence , et le tour agréable de son esprit. Seneca prcceptis eloquent'ue et comi tate honesiâ. Burrhus , après sa mort , fut extrêmement regretté à cause de sa vertu. Civitati grande desldecrium eju s mansit per memoriam \irtu • iis.

Toute leur peine étoit de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine. Quce cunctis mal* domi nationis cupidinibus flagrans , habebat in parnbus Pallantem. Je ne dis que ce mot d'Agrippine î car il y auroit trop de choses à en dire. C'est elle que je nie suis sur- tout efforcé de bien exprimer , et ma Tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britanni-

cus. « Cette » mort fut un coup de foudre pour elle; et il pa- 5>
lut , dit Tacite , par sa frayeur et par sa cons-

*üî préface:

» ternation , qu'elle étoit aussi innocente de 3> cette mort
qu'Octavie. Agrippine perdoit en

lui sa dernière espérance, et ce crime lui en » faisoit craindre
un plus grand. 3> Sibi supremum auxilium crptum , et parricidii
exemplum intcLli • gtbat.

L'âge de Britannicus étoit si connu qu'il ne m'a pas été permis
de le représenter autrement que comme un jeune Prince qui avoit
beaucoup de cœur , beaucoup d'amour et beaucoup de franchise ,
qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avoit quinze ans , et on
dit qu'il avoit beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses
malheurs aient fait croire cela de lui , sans qu'il ait pu en donner
des marques : Neque segnem ei fuisse indolem ferunt , sive ve-
rum , sut periculis commendatus rainait famam sine
experimento.

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi mé-
chant homme que Narcisse ; car il y avoit long'tems qu'on avoit
donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui
n'eussent ni foi, ni honneur. Nam ut proximis quisque Britanni-
co neque fas neque fidem pensi kaberet , ohm provisum erat »

PRÉFACE. ix

Ïi me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec
une vieille coquette qui s'appelloit Junia Silana. C'est ici une
autre Junie , que Tacite appelle Junia Calvina , de la famille d'Au-
guste , sœur de Silanus, à qui Ciaudius avoit promis Octavie.

Cette Junie étoit jeune , belle et, comme dit Üéneque : Festivissima omnium puellarum% Son frere et elle s'aimoient tendrement , et leurs ennemis , dit Tacite , les accusèrent tous deux d'inceste , quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. Elle vécut jusqu'au régné de Vespasien.

Je la fais entrer dans les Vestales , quoique , selon Aulugelle , on n'y reçut jamais personne audessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection , et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur , il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les loix , comme il a dispensé de l'âge pour le Consulat tant de grands hommes, qui avoient mérité cc privilège,

NOTE

DES RÉDACTEURS

O us ne donnerons point ici le sujet de cette Tragédie , si connu de tout le monde , cr , d'ailleurs , bien suffisamment indiqué dans la Préface de Racine,

IUGEMENS

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

« JlpRTTJ nnicus eut beaucoup de contradictions à essayer , et l'Auteur avoue , dans sa seconde Préface, qu'il craignit quelque tems que cette Tragédie n'eût une destinée malheureuse, dit Racine , le fils , dans les Mémoires sur la Vie de son pere. Je ne connois , cependant , aucune Critique imprimée dans le tems contre Britannicus. Ces sortes de Critiques , à la vérité , tombent

peu après dans l'oubli j mais il se trouve toujours dans la suite quelque faiseur de Recueil qui veut les en retirer. Tout est bon pour ceux qui , moins curieux de la reconnoissance du Public que de la rétribution du Libraire , n'ont d'autre ambition que celle de faire imprimer un

livre nouveau t et dans le Recueil des Pièces fuw

xij JUGEMENS ET ANECDOTES.

gitives faites sur les Tragédies de nos deux Poète® fameux, (P. Corneille et Racine) qu'en 1740 Gissey imprima , en deux volumes , je ne trouve rien sur Britannicus. »

« On sait l'impression que firent sur Louis XIV quelques vers de cette Pièce. Lorsque Narcisse (à la fin de la cinquième scène du quatrième acte) rapporte à Néron les discours qu'on tient contre lui, il lui fait entendre qu'on raille son ardeur à briller par des talens qui ne doivent point être les talens d'un Empereur ;

- » Il excelle à conduire un char dans la carrière,
- » A disputer des prix indignes de ses mains,
- » A se donner lui même en spectacle aux Romains,
- » A venir prodiguer sa voix sur un Théâtre.... &c.

Ces vers frappèrent le jeune Monarque , qui avoit quelquefois dansé dans les Ballets \$ et , quoiqu'il dansât avec beaucoup de

noblesse , il ne voulut plus paroître dans aucun Ballet, reconnoissant qu'un Roi ne doit point se donner en spectacle. »

« Ceux qui ajoutent foi en tout au Boïœana croient que Boileau , qui trouvoit les vers de Bajaiet trop négligés , trouvoit aussi le dénouement

JUGEMENS ET ANECDOTES, xiiij

de Britannîcus puérile , et reprochoit à l'Auteur d'avoir fait Britannîcus trop petit devant Néron. 11 y a grande apparence que M. de Monchesnay , (Auteur du Bolaana) mal servi par sa mémoire lorsqu'il composa ce Recueil , s'est trompé en cet endroit. Je n'ai jamais entendu dire que Boi* leau eût fait de pareilles Critiques. Je sais seulement qu'il engagea mon pere à supprimer une scene entière de cette Piece , avant que de la donner aux Comédiens.... Ces deux amis avoient un égal empressement à se communiquer leurs Ouvrages avant que de les montrer au Public, égale sévérité de critique l'un pour l'autre , et égale docilité.

»

« Voici cette scene que Boileau avoir conservée , et qu'il m'a remise. Elle étoit la première du troisième acte , et se passoit entre Burrhus et Narcisse.

Burrhus.

Quoi! N-aiscisse, au Palais obsédant l'Empereur, Laisse Britannîcus en proie à sa fureur,

Narcisse , qui devoit, d'une amitié sincere.

Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du pere >

Qui devoit , en plaignant avec lui son malheur.

Loin des yeux de César détourner sa douleur!

xiv JUGEMENS ET ANECDOTES.

Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude* Pressé du désespoir qui suit la solitude,

11 avance sa perte , en voulant l'éloigner.

Et force l'Empereur à ne plus l'épargner?

Lorsque de Claudius l'impuissante vieillesse Laissa de tout l'Empire Agrippine maîtresse.

Qu'instruit du successeur que lui gardoient les Dieux, 11 vit déjà son nom écrit dans tous les yeux ,

Ce Prince, à ses bienfaits mesurant votre zele.

Crut laisser à son fi's un gouverneur fidele.

Et qui sans s'ébranler verroit passer un jour Du côté de Néron la fortune et la Cour.

Cependant , aujourd'hui, sur la moindre menace Qui de Britannicus présage la disgrâce ,

Narc ; sse , qui devo t le quitter !e dernier.

Semble dans le malheur le plonger le premier î César vous voit par-tout attendre son passage.

Narcisse.

Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage. Seigneur » c'est le dessein qui m'amène en ces lieux.

Près de Britannicus vous le servirez mieux.

Craignez-vous que César n'accuse votre absence ?

Sa grandeur lui répond de votre obéissance.

C'est à Britannicus qu'il faut justifier Un soin dont ses malheurs se doivent défier*

Vous pouvez sans péril respecter sa mtserai Néron n'a point juré la perte de son frerc.

Quelque froideur qui semble altéra leurs esprits »

Digilized by

JJGEMENS ET ANECDOTES, xt

Votre maître n'est point au nombre des proscrits. Héron meme, ensoncrur, touché de votre zeles, Vous en tiendi oit pcurctre un compte plus fidèle Que de tous c<s respects, v-ainemcn r assidus.

Oubliés dans la foule aussi-tôt que rendus.

Narcisse.

Ce langage , Seigneur, est facile à comprendre.

Avec quelque bonic César daigne m'entendre;

Mes soins, trop bien reçus pour; oient vous irriter...,

A l'avenir, Seigneur, je saurai l'éviter.

* Narcisse, vous réglez mes desseins sur les vôtres:

Ce que vous avez fait vous l'imputez aux autres.

Ainsi lorsqu'inutile au reste des humains,
Claude laissoit gémir l'Empire entre vos mains,
Le reproche éternel de votre conscience Condamnoit devant
lui Borne entiere au silence.

Vous lui laissiez à peine écouter vos flatteurs»

' Le reste vous sembloit autant d'accusateurs.

Qui , prêts à s'élever contre votre conduite,

Alloient des nos malheurs développer la suite.

Et lui portant les cris du peuple et du sénat.

Lui demander justice au nom de tout l'état?

. Toutefois , pour César je crains votre puissance;

Je crains, puisqu'il vous faut parler sans complaisance. Tous
ceux qui , comme vous , flattant tous ses desirs , Sont toujours
dans son coeur du parti des plaisirs.

Jadis à nos conseils l'Empereur plus docile Affectoit pour son
frere une bonté facile ,

b iij

xvj JUGEMENS ET ANECDOTES.

Et de son rang pour lui modérant la splendeur.

De sa chute à ses yeux cachoir la profondeur.

Quel soupçon aujourd'hui , quel desir de vengeance Rompt du
sang des Césars l'heureuse intelligence? Junie est enlevée, Agrip-

pine frémit;

Jaloux et sans espoir Brirannicus gémit:

Du coeur de l'Empereur son épouse bannie D'un divorce à toute heure, attend l'ignominie.

Elle pleure, et voilà ce que leur a coûté L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

Narcisse.

Seigneur , c'est un peu !o'n pousser la violence î Vous pouvez tout; j'écoute et garde le silence.

Mes actions , un jour , pourront vous répartir; Jusques-IL...

BURRHUS, l'interrompant.

Puissiez-vous bientôt me démentir J Plût aux Dieux qu'en effet ce reproche vous touche î Je vous aiderai meme à me fermer la bouche.

Sénèque , dont les soins devoient me soulager. Occupé loin de Rome, ignore ce danger.

Réparons , vous et moi, cette absence funeste:

Du sang de nos Césars réunissons le reste ; Rapprochons-les , Narcisse, au plutôt, dès ce jour. Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour.

ce On ne trouve rien dans cette scéné qui ne réponde au reste de la Piece pour la versification , ajoute Racine , le fils j mais Boileau craignit

JUGEMENS ET ANECDOTES, xvi>

qu'elle ne produisît un mauvais effet sur les Spectateurs. Vous les indisposerez , dit-il à son ami , en leur montrant ces deux hommes ensemble. Pleins d'admiration pour l'un et d'horreur pour l'autre , ils souffriront pendant leur entretien. Convient-il au gouverneur de l'Empereur , d'un homme si respectable , par son rang et sa probité , de s'abaisser à parler à un misérable affranchi, le plus scélérat de tous les hommes ? Il le doit trop mépriser pour avoir avec lui quelque éclaircissement; et, d'ailleurs , quel fruit espère-t-il de ses remontrances ? Est-il assez simple pour croire qu'elles feront naître quelque remords dans le cœur de Narcisse ? Lorsqu'il lui fait connaître l'intérêt qu'il prend à Britannicus , il découvre son secret à un traître ; et au lieu de servir Britannicus il en précipite la perte . Ces réflexions parurent justes , et la scène fut supprimée. »

« Cette Pièce fit connaître que l'Auteur n'étoit pas seulement rempli des Poètes Grecs , et qu'il savoit également imiter les fameux Ecrivains de l'antiquité. Que de vers heureux , et (combien d'expressions énergiques prises dans Tacite 1 Tout ce que Burrhus dit à Néron , quand

xviii JUGEMENS ET ANECDOTES.

il se jette à ses pieds (dans la quatrième scène du quatrième acte) , et qu'il tâche à l'attendrir en faveur de Britannicus , est un extrait de ce que Sénèque a écrit de plus beau, dans son Traité sur la clémence , adressé à ce même Néron et ce passage du panégyrique de Trajan par Pline , *insulas quas modo Senaiorum , jam delatorum turba compleverat* , &c. , a fourni ces deux beaux vers (de la seconde scène du premier acte, entre Burrhus et Agrippine. Ces vers sont dans la bouche de Burrhus, qui s'ap-

plaudit de l'heureuse révolution à laquelle ses conseils ont contribué) ;

« les déserts , autrefois peuplés de Sénateurs ,

' » Ne sont plus habités que par leurs délateurs. »

Racine , le fils , dans ses Remarques sur les Tragédies de son pere , rapporte ces vers de l'Epître de Boileau à l'Auteur de Britannicus :

« Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance ;

« Et ta plume , peut-être , aux censeurs de Pyrrhus s> Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus. »

cc Boileau par ces vers consolait son ami des critiques que sa Tragédie d' Andromaque avait es-

JUGEMENS ET ANECDOTES, xi*

succès , et lui faisoit voir qu'elles n'avoient servi qu'à lui donner plus de vigueur et que ses envieux conspiroient à sa gloire , parce qu'un noble génie

« Plus on veut l'affaiblir , plus il croît et s'élance. »

« Quelque belle , en effet , que soit la Piece d'A-Idomac , quand l'Auteur passe à celle de Britannicus , on peut bien dire qu'il croît et sV* lance , ajoute Racine le fils. Cette Pièce est celle des Rois , des Ministres et de tous les Courtisans. Les Rois y apprennent dans quel abîme ils peuvent tomber quand ils n'écoutent que leurs flatteurs \$ les Ministres apprennent de Burrhus avec quel courage ils doivent dire la vérité à leurs maîtres , s'ils veulent mériter la confiance dont ils sont honorés j les Cour-

tisans apprennent d'Agrippine à modérer leur ambition , s'ils ne veulent pas s'attirer une disgrâce certaine ; enfin tous les honnêtes gens , dont le défaut commun est trop de franchise , apprennent de Britannicus à être plus prudents et réservés dans leurs discours , et à songer que rarement, et, sur-tout,, à la Cour ils vivent avec leurs semblables. »

xx JUGEMENS ET ANECDOTES.

« Quelque convenable que soit cette Pièce au Théâtre dont Riccoboni formoit le projet , il la met au nombre de celles qu'il faudroit corriger 5 il veut qu'on en supprime les amours de Néron , de Britannicus et de Junie , afin , dit-il , qu'il ne soit point question d'amour dans une Pièce si estimable. »

« La sévérité de Riccoboni , dont je ne puis que louer le motif, me paroît trop grande , continue Racine le fils. L'amour dans cette Tragédie n'a rien de dangereux , puisqu'il rend plus esrimable un jeune Prince et une jeune Princesse , qui destinés à être unis ,

a Quand l'Empire devoit suivre Jfurménée , «

(scene troisième du second acte) ne se consolent dans leur disgrâce que par l'espérance de cette même union ,

o El qui s'aidaient l'un l'autre à porter leurs malheurs. »

(scene troisième du premier acte) L'amour de Néron redouble la haine qu'on a pour lui, lorsque non content d'avoir dépouillé ce Prince de

JUGEMENS ET ANECDOTES. xx?

TEmpire qui lui appartenoit, il veut encore lui ôter la seule consolation qui lui reste. »

et On peut dire encore que l'amour , quoiqu'il ne soit pas absolument nécessaire à cette Tragédie, n'y est point épisodique , puisqu'il est toujours lié avec l'action , dont il cause la catastrophe , qui devient presque certaine au moment où Néron surprend son rival aux pieds de J unie.

(Scene septième du troisième acte. \

<« Cette Picce si belle , et qui fait faire tant d'utiles réflexions , fut très -mal reçue, parce qu'on ne va point au spectacle pour réfléchir , et qu'on y cherche le plaisir du cœur plutôt que celui de l'esprit.... Pour découvrir toutes les beautés que cette Tragédie renferme, il faut la méditer , comme quand on lit Tacite. Les ennemis de l'Auteur avoient coutume de dire qu'il devoit le succès de ses Pièces à l'habileté des Acteurs. Ce n'étoit pas du jeu des Comédiens qu'il pouvoit attendre le succès d'une Tragédie qui gagnera toujours davantage à une lecture attentive qu'à la représentation la mieux exécutée. Le tems de la représentation est trop rapide pour une Pièce qui donne toujours à penser, »

xtij JUGEMENS ET ANECDOTES.

« Ce fut même ce mérite si nouveau qui ex cita contre celle-ci tant d'ennemis , comme on le voit par la première Préface , que l'Auteur supprima quand il vit le Public rendre justice à son Ouvrage. L'application qu'il s'y faisoit des plaintes de Térence contre un vieux Poète , mal intentionné qui venoit briguer des voix contre lui % jusqu'aux heures où Von représentait ses Pièces y ne doit point faire soupçonner Corneille d'une basse jalousie ; mais ses partisans , qui formoient un parti très-considérable et em-

ployoient toutes sortes de moyens pour nuire aux Pièces de son rival....»

« La versification de cette Tragédie est toute différente de la versification des Tragédies du même Auteur qui la précèdent et de celles qui la suivent. »

« Un nommé Robinet , qui écrivoit , en vers, dans un style plattement burlesque , l'histoire des Pièces de Théâtre , et que les Historiens du Théâtre François , (les freres Parfaict) citent souvent, se vante en écrivant l'histoire de cette Tragédie d'en avoir fait une sur le même sujet. Il prétend que dans la sienne, qu'il crut fort

bonne ,

JUGEMENS ET ANECDOTES, xxüj

bonne , il regne moins d'uniformité , qu'il a mis plus de passion dans le caractère de Néron et d'Agrippine , qu'il a mieux préparé les incidens , &c.... s>

Voici la lettre de Robinet , rapportée par les fteres Parfaict , dans leur Histoire du Théâtre François»

A l'Hôtel Bourguignon , je fus Dimanche (iy Décembre) voir Britannicw j Que Néron, ce fils de Mégère,

Et plus scélérat que sa tnejc ,

Eit mourir politiquement ,

Par Félon* empoisonnement ,

Pour régner en toute assurance ,

Connoissant , en sa conscience ,
Qu'il étoit d'un bien revetu A ce seul jeune Prince dû.
Voilà , si j'ai bonne mémoire ,
En deux mots, le fonds de l'histoire*
Or sus , ce beau canevas-là ,
Je vis, étant bien assis-là ,
De belles et grandes nuances ,
Des tenans et des dépendances De cet événement fatal , for-
mant un sujet Théâtral ,
En vers d'un style magnifique ,
Et tous remplis de politique ,
Qui font la nique, hautement,
xûr JUGEMENS ET ANECDOTES,
(Du moins , c'est-là mon sentiment)
A plusieurs de ceux d'slndromaque ,
Si qu'ils ne craignent point l'attaque »
Où l'examen , nenni , nenni ,
De ce petit de Subüigny ,
Qui fit la critique contr'elle ,
Sous le nom de Folle Querelle.

Qu'il aille, qu'il aille un peu U,

Ce beau Monsieur le censeur-là , lit nous verrons s'il aura
prise Sur ces vers, que tout chacun prise.

Mais, là, là, crions bellement»

Car, pour en parler franchement.

C'est , je crois , grâce à sa critique Que l'on trouve en ce Dra-
matique Un style bien plus châtié ,

Plus net et plus purifié.

Je me tais de l'économie ,

Étant ici juge et partie ,

Car j'ai fait aussi ce sujet ,

D'un autre ignorant le projet i Et je suis quasi prêt à croire (
Mais, peut-être, m'en fais-je accroire J Que je l'ai , touc au moins
, traité Avec moins d'uniformité ;

Que , plus libre dans ina carrière ,

J'ai plus varié la matière i Qu'avccque plus de passion ,

De véhémence et d'action ,

J'ai su pousser le caractère

JUGEMENS ET ANECDOTES, xxv

Et de Néron et de sa mere ;

Qu'en chaque acte , comme on a fait »

Je ne finis pas mon sujet ,
Faute de quelque vers d'attente Pour joindie la scne suivante
;
Que j'ai tout de meme , à mon gré ,
Chaque incident mieux préparé ,
Et qu'étant clans la catastrophe Un tant soit peu plus Philo-
sophe Je ne U précipite point ;
Mais, comme j'ai dit, sur ce point»
Il peut être que je me Batte.
Sans que plus donc te me dilate En tel examen de bibus ,
J'ajoute, sans aucun abus,
Que les Acteurs et les Actrices *
Comme enchanteurs , comme enchantrices j Par leûr jeu tout
miraculeux Et leurs vetemens merveilleux ,
Qui sont des choses non pareilles»
Charmant les yeux et les oreilles »
De telle sorte , en vérité ,
Qu'il fatidroir , de nécessité ,
Trouver maintes choses très-belles.
Quand elles ne seroient point telles.

« Nous ne doutons point que la comparaison critique de Robinet , et les termes orgueilleusement modestes qu'il emploie pour mettre sa pré-

c ij

xxvj JUGEMENS ET ANECDOTES.

tendue Tragédie au-dessus d'un des chef d'œuvres du Théâtre François ne paroissent plaisans, » ajoutent les freres Parfaict.

Boursault fit aussi une Critique , assez vive > de cette Tragédie , et la publia dans la Préface de son petit Roman à'Artemise et Poliantc. L'amertume de cette Critique paroît avoir particulièrement pris sa source dans la querelle qu'avoient eue Boursault et Racine, d'après le jugement que P. Corneille avoit porté du Gtrmanicus de Boursault, (Voyez le Catalogue des Pièces de ce dernier, dans le huitième volume des Comédies du Théâtre François de notre Collection.) et peut-être aussi dans les Satyres de Boileau, où Boursault étoit assez mal fraité et dont il connoissoit l'Auteur pour être l'ami intime de Racine et le plus zélé défenseur de ses Pièces. Cette Critique nous apprend , avec éloge , quels furent les Acteurs qui remplirent les principaux rôles de la Tragédie de Britannicus. Ce furent les Demoiselles des Œillets et d'Ennebaut qui jouèrent ceux d'Agrippine et de Junie. Floridor , Brécourt* La Fleur et Hauteroche , ceux de Néron , de Britannicus, de Burrhus et de Narcisse*

JUGEMENS ET ANECDOTES, xxvîj

Le Botceana rapporte , à cette occasion , cette anecdote, assez singulière. « Britannicus n'eut pas d'abord un succès proportionné à son mérite. Le rôle de Néron y étoit joué par Floridor , le

meilleur Comédien de son siècle \$ mais comme c'étoit un Acteur aimé du Public , tout le monde souffroit de lui voir représenter Néron , et d'être obligé de lui vouloir du mal. Cela fut cause que Ton donna le rôle à un Acteur moins chéri , et la Piece s'en trouva mieux. » On ne dit pas le nom de ce second Acteur.

Racine , piqué du peu de succès qu'eut d'abord cette Piece et des Critiques qu'on en faisoit, publia, dans la première édition qu'il en donna , une Préface qu'il supprima ensuite , et que nous allons rapporter , aux passages près qui se retrouvent dans sa seconde Préface , qu'il fit pour l'édition suivante , et que nous avons placée ici , au-devant de la Piece.

« De tous les Ouvrages que j'ai donnés au Public il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissemens , ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette Tragédie , il semble qu'autant que je me suis

. c iij

xxvii } JUGEMENS ET ANECDOTES.

efforcé de la rendre bonne , autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite , point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi. Ils ont dit que je le faisois trop cruel. Pour moi , je croyois que le nom seul de Néron faisoit entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire , et veulent dire qu'il étoit honnête homme dans ses premières années. Il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que, s'il a été quelque tems un bon Empereur, il a toujours été un très - méchant homme... Il ne s'agit point dans ma Tragédie des affaires du dehors Néron est ici dans son parti-

culier et dans sa famille , et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourroient aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire. D'autres ont dit, au contraire , que je Pavois fait trop bon. J'avoue que je ne m'étois pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron. Je l'ai toujours regardé comme un monstre ; mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome.,... A cela près , il me.

JUGEMENS ET ANECDOTES, xxi*

semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnoisse. Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse et se sont plaints que j'en eusse fait un très-méchant homme et le confident de Néron.,... (Racine s'autorise de cela d'après Tacite. Voyez sa seconde Préface.) Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le Héros d'une Tragédie. Je leur ai déclaré, dans la Préface d ' Andromrque , le sen-r liment d'Aristote sur le Héros de la Tragédie, et que, bien loin d'être parfait » il faut toujours qu'il ait quelqu'imperfection.... Mais, disent-ils , ce Prince n'entroit que dans sa quinzième année lorsqu'il mourut. On le fait vivre lui et Narcisse dix ans de plus qu'ils n'ont vécu*. Je n'aurois point parlé de cette objection si elle n'avoit été faite , avec chaleur , par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un Empereur qui n'en a régné que huit , quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, oit l'on suppose les tems par les années des Empereurs. » (Il paroîtque c'est du Gcr — manicus de Boursault que Racine veut parler ici. }

XXX JUGEMENS ET ANECDOTES

« Junic ne manque pas , non plus , de censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette , nommée Junia Silana j'en ai fait une jeune fille très-sage. Qu'auroient-ils à me répondre si je leur disois que cette Junic est un personnage inventé , comme l'Emilie de Cinna y comme la Sabine A' Horace ? Mais j'ai à leur dire qu'ils avoient bien lu l'histoire ils y auraient trouvé une Junia Calvina*... Si je la présente plus retenue qu'elle n'étoit , je n'ai pas ouï-dire qu'il nous fut défendu de rectifier les mœurs d'un personnage , sur-tout , lorsqu'il n'est pas connu. »

ce L'on trouve étrange qu'elle paroisse sur le Théâtre après la mort de Britannicus. Certainement , la délicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise , en quatre vers, assez touchans, qu'elle passe chez Octavie. Mais , disent -ils, cela ne valoit pas la peine de la faire revenir. Un autre l'auroit pu raconter pour elle, fis ne savent pas qu'une des réglés du Théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action , et que tous les Anciens font venir souvent sur la scene des Acteurs qui n'ont autre chose à dire , si-non, qu'ils viennent d'un

JUGEMENS ET ANECDOTES, xxxf

endroit et qu'ils s'en retournent en un autre.

■ Tout cela est inutile , disent mes censeurs. La Pièce est finie au récit de la mort de Britannicus , et l'on ne devoit point écouter le reste. On L'écoute pourtant , et même avec autant d'attention qu'aucune fin de Tragédie. Pour moi , j'ai toujours compris que la Tragédie étoit l'imitation d'une action complete , où plusieurs personnes concourent. Cette action n'est point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque par-tout. C'est ainsi que

dans l'Antigone il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Crcon »

après la mort de cette Princesse , que je. n'en ai employé aux imprécations d'Agrippine , à la retraite de- Junie , à la punition de Narcisse , après la mort de Britannicus.

« Que faudroit -il faire pour contenter des juges si difficiles ? La chose seroit aisée , pour peu qu'on Voulût trahir le bon-sens. Il ne faut droit que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple > chargée de peu de matière , telle que doit être

xxxix; JUGEMENS ET ANECDOTES.

une action qui se passe en un seul jour , et qui s'avancant par degrés vers sa fin , n'est soutenue que par les intérêts , les sentimens et les passions des personnages , il faudroit remplir cette même action de quantité d'incidens , qui ne se pourroient passer qu'en un mois j d'un grand nombre de jeux de Théâtre , d'autant plus surprenans qu'ils seroient moins vraisemblables j d'une infinité de déclamations où l'on feroit dire aux Acteurs tout le contraire de ce qu'ils devoient dire. Il faudroit , par exemple , représenter quelque Héros ivre , qui se vou droit faire haïr de sa maîtresse , de gaieté de cœur j un Lacédémonien , grand parleur ; (Lysander , dans V Agésilas t de P. Corneille, et Agésilas lui-même) un conquérant qui ne débiteroit que des maximes d'amour j (César , dans La Mort de Pompée t et Pompée , dans Sertorius , du même Auteur) une femme qui donneroit des leçons de fierté à des conquérans j (Viriate , dans Sertorius y et Cornélie , dans La Mort de Pompée) selon 1 opinion de M. Lu-

neau de Boisgermain y dans son édition de Racine , et le Pausanias de Quinault , selon l'opinion des frères Paiffaut*

JUGEMENS ET ANECDOTES, xxxiiij

Voilà , sans doute , de quoi faire récrier tous ces Messieurs. Mais que diroit , cependant , le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire ? De quel front oserai-je me montrer , pour ainsi dire , aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modèles ? car , pour me servir de la pensée d'un Ancien , voilà les véritables Spectateurs que nous devons nous proposer j et nous devons , sans cesse , nous demander : Que diroient Homere et Virgile s'ils lisoient ces vers ? Que diroit Sophocle s'il voyoit représenter cette scene ? Quoi qu'il en soit , je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes Ouvrages ; je l'aurois prétendu inutilement. Quid de te alii loquantur ipsi videant > dit Cicéron , sed loquantur tamen. Je prie seulement le Lecteur de me pardonner cette petite Préface que j'ai faite pour lui rendre raison de ma Tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre, quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des Prologues que pour se justifier contre les critiques d'un Poète mal intentionné , *pialevoli veteris Poetæ* , et qui venoit briguer

miv JUGEMENS ET ANECDOTES.

des voix contre lui, jusqu'aux heures où l'on se le présenteoit ses Comédies.

Occepta. est agi ;

Exclamai , Sec.... »

cc Enfin , je suis très-persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques , sur lesquelles je j'i'aurois d'autre parti à prendre que celui d'en profiter , à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui tiavaiile pour le public. Ceux qui voient le mieux nos defauts sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers, ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu , en faveur de ceux qui leur donnent du plaisir. Il n'y a rien , au contraire , de plus injuste qu'un ignorant. Il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien. 11 condamne toute une Piece pour une scene qu'il n'approuve pas. 11 s'attaque même aux endroits les plus éclatans , pour faire croire qu'il a de l'esprit j et , pour peu que nous résistions à ses sentimens , il nous traite de présomptueux , qui ne veulent croire personne , et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique

fort

JUGE MENS ET ANECDOTES, xxxv

fort mauvaise que nous n'en tirons d'une assez bonne Piece de Théâtre.

Hamine imperito numquam quid

Quam injuttiut . »

Malgré la maniéré ferme avec laquelle Racine défendit d'abord , comme on vient de le voir , la petite scène où Junie reparoissoit apres la morr de Britannicus , il la supprima , cependant , selon l'avis de Boileau , à ce que l'on prétend.

Voici cette scene , qui étoit la sixième du cinquième acte. Junie revenoit avec Néron , qui lui disoit :

. De vos pleurs j'approuve la justice ;

Alais , Madame , évitez ce spectacle odieux.

Atoi-même , en frémissant, j'en détourne les yeux. Il est mort :
tôt ou tard , il faut qu'on vous l'avoue. Ainsi de nos destins la fortune se joue;

Quand nous nous rapprochons le Ciel nous désunit!

J UNIE

Faimois Britannicus , Seigneur , ie vous l'ai dit.

Si de quelque pitié ma misere est suivie ,

Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octaviô Un entretien
conforme à l'état où je suis, i Néron.

Belle Junie» allez, Moi-même, je vous suis.

xxxvj JUGÊMENS ET ANECDOTES;

je vais > pat tous les soins que la tendresse inspire » Vous.
.....

Il vouloit sortir avec Junie \$ mais Agrippine l'arrêtoit , comme
elle l'arrête encore , et Junie s'en alloit seule.

Racine le fils (Remarques sur les Tragédies de son pere) nous
apprend que Britannicus a été traduit en Hollandois et en Espagnol ,
et que l'Abbé Conti , noble Vénitien , « prit cette Tragédie pour
modèle , lorsqu'il voulut , dans son Drusus , peindre ,

d'après Tacite , le régné de Tibere. » L'Abbé Conti , dans la Préface de cette Piece , dit cc avoir appris en France que l'Auteur de Britannicus avoit eu aussi le dessein de traiter la mort de Drusus. J'ai peine à croire qu'il eût choisi pour le sujet d'une Tragédie un événement si peu vraisemblable que Tacite l'a regardé comme une fable , continue Racine le fils. La Tragédie de l'Abbé Conti n'offre que des crimes , qu'on a peine à concevoir. Cet Abbé étoit un homme d'un mérite distingué \$ mais il n'est pas donné à tout Poète de savoir peindre , d'une maniéré agréable et instructive , l'afireuse Cour de ces Empereurs > et de savoir

JUGEMENS ET ANECDOTES, xxxvij

mettre Tacite en vers.... L'Abbé Conti , dans sa même Préface , fait aux François le reproche de ne mettre sur leur Théâtre que des malheurs causés par l'amour j ce qui vient , dit-il , de ce qu'ils passent la plus grande partie de leur vie à faire l'amour. Quand nous mériterions ce reproche , de la part de nos voisins , il ne deyroit pas nous être fait dans la Préface d'une Tragédie où la niece d'Auguste , infidelle épouse , conspire avec Séjan , dont elle est amoureuse , la mort de son mari. De pareilles amours ne souillent point le Théâtre François , « ajoute Racine , le fils.

Voici comment Voltaire s'exprime sur Britan nicus , dans sa Préface des deux Bérénices , de P. Corneille et de Racine , édition de P. et T. Corneille , avec des Commentaires.

« Racine fut bien vengé par le succès de Bérénice de la chute de Britannicus. Cette estimable Piece étoit tombée , parce qu'elle avoit paru un peu froide. Le cinquième acte , sur-tout, avoit un défaut \$ et Néron qui revenoit alors avec Junie et qui se justifioit

de la mort de Britannicus , faisoit un très-mauvais effet. Néron qui se cache derrière une tapisserie , pour écouter l'entretien der

xxxviif JUGEMENS ET ANECDOTES:

Britannicus et de Junie , (scene septième du second acte) ne paroissoit pas un Empereur Romain. On trouvoit que deux amans dont l'un est aux genoux de l'autre, et qui sont surpris ensemble , (scene septième du troisième acte) formoient un coup de Théâtre plus comique que tragique. Les intérêts d'Agrippine , qui veut seulement avoir le premier crédit , ne sembloient pas lin objet assez important. Narcisse n'étoit qu'odieux. Britannicus et Junie étoient regardés comme des personnages foibles : ce ne fut qu'avec le tems que les connoisseurs firent revenir le Public. On vit que cetto Piece étoit la peinture £del!c de la Cour de Néron. On admira enfin toute 1 energie de Tacite exprimée dans des vers dignes de Virgile. On comprit que Britannicus et Junie ne dévoient pas avoir un autre caractère ; on démêla dans Agrippine des beautés vraies , solides, qui ne sont ni gigantesques, ni hors de la nature , et qui ne surprennent point le Parterre par des déclamations empoulées. Le développement du caractère de Néron fut enfin regardé comme un chef-d'œuvre. On convint que le rôle de Burrhus est admirable , d'un bout à l'autre , et çju il n'y a rien de ce genre dans toute l'antiquité.

JUGEMENS ET ANECDOTES, xxxbt

Brîtannicus fut la Pièce des connoisseurs, qui conviennent des défauts et qui apprécient les beautés.»

Tel fut aussi, à-peu-près, sur cette Tragédie le sentiment de Boileau , qui « voyant Racine assez chagrin du peu de succès de la première représentation , courut à lui , devant tout le monde ,

et l'embrassa , avec transport , en lui disant , tout haut , qu'elle étoit ce qu'il avoit fait de mieux jusqu'alors , » dit l'Abbé de La Porte , dans ses Anecdotes Dramatiques .

«A l'âge de quatre-vingts ans, le célèbre Baron voulut jouer le rôle de Britannicus. Plusieurs Spectateurs , choqués de voir ce personnage , qui est un Prince à peine sorti de l'enfance, représenté par un octogénaire , né purent s'empêcher de

rire et d'interrompre le Spectacle. Baron , sans se déconcerter, s'avança sur le bord du Théâtre^ se croisa les bras , et , après avoir regardé fixement le public, il s'écria : Ingrat P drterre , que j'ai élevé ! et continua le rôle. » Ibidem.

« Le même Baron , prêt à jouer ce rôle un jour , trouva le Prince de Conti dans une coulisse , et lui dit , avec dignité : Bon soir au grand

Conti. Tope à Britannicus , lui répondit le

Prince , en passant. Ibidem .

k JUGEMENS ET ANECDOTES.

Beaubourg , jouant Néron , disoit ces deusf vers de la neuvième scene du troisième acte , adressés à Burrhus, en parlant d'Agrippine î

Bépondcî-m'en , vous dis- je , ou , sur votre refus , D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus ,

avec des cris aigus et tout l'emportement de la férocity. Cette expression étrange renfermoit tant de vérité que tout le monde en étoit frappé de terreur. Ce n'étoit plus Beaubourg ; c'étoit Néron même. Cependant , ces deux vers semblent demander uni-

quement la dignité d'un Empereur et la tranquillité cruelle d'un fils dénaturé , observe l'Abbé de La Porte , ibidem.

« A une représentation de cette Tragédie , sut un Théâtre de Province , l'Actrice qui étoit chargée du rôle d'Agrippine manqua de mémoire , et , au lieu de dire, dans la scene seconde du quatrième acte :

Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux , elle dit :

Mit Rome dans mon lit et Claude à mes genoux ; i ce qui ne manqua pas de faite beaucoup rire, » Ibidem t '

Représentée , pour la premier e fois > au.

Théâtre de V hôtel de Bourgogne a en Décembre 166\$,

personnages.

NÉRON, Empereur Pomain et fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, fils de Messaline et de l'Empe^{re}ur Claudius.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Enobarbus, pere de Néron , et en secondes noces veuve de l'Em^{*}perçut Claudius.

J U N I E , amante de Britannicus.

B U R R H U S , Gouverneur de Néron.

NARCISSE, Gouverneur de Britannicus*

ALBINE, Confidente d'Agrippine,

Gardes.

La Scene est a Rome 3 dans une chambre du Valais de Néron ,

AGRIPPINE, AL BINE

^3uoi ! tandis que Néron s'abandonne au sommeil Eaut-il que tous veniez attendre son réveil ? Qu'errant dans le Palais, sans suite et sans escorte,

La mere de César veille seule à sa porte ?

Madame , retournez dans votre appartement.

Agrippine.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.

3e veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause M'occuperont assez tout le teins qu'il repose.

Tout ce que j'ai prédit n'est que tiop assuré ;

Contre Britannicus , Néron s'est déclaré.

L'impatient Néron cesse de se contraindre r Las de se faire aimer , il veut se faire craindre,

4 KRITANNTCUS

Britannicus le gêne, Albine; et, chaque jour.

Je sens que je deviens importune , à mon tour.

Albine.

Quoi! vous, à qui Néron doit !c jour qu'il respire? Qui l'avez appelé de si loin à l'Empire?

Vous qui , déshéritant le fils de Claudius ,

Avez nommé César l'heureux Domitius?

Tout lui parle , Madame, en faveur d'Agrippine:

Il vous doit son amour.

Agrippine.

Il me le doit, Albine.

Tout , s'il est généreux , lui prescrit cette loi;

Mais tout , s'il est ingrat , lui parle contre moi. Albine.

S'il est ingrat, Madame ?A.h! toute sa conduite Marque d ans son devoir une aine trop instruite ! Depuis trois ans entiers , qu'a-t-il dit qu'a-t-il fait Qui ne promette à Rome un Empereur parfait?

Rome , depuis trois ans , par ses soins gouvernée. Au tems de ses Consuls croit être retournée ;

Il la gouverne en pere : enfin , Néron naissant A toutes les vertus d' -tuguste vieillissant.

Agrippine.

Non , non , mon intérêt ne me rend point injuste. Il commence, il est vrai , par où finit Auguste; Mais crains que, l'avenir détruisant le passé.

Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.

11 se déguise en vain; je lis sur son visage Des fiers Dotnitius
l'humeur triste et sauvage.

Il mêle avec l'orgueil , qu'il a pris dans leur sang»

I a fierté des Néron , qu'il puisa dans mon flanc. Toujours la
tyrannie a d'heureuses prémices:

De Rome, pour un tems, Caius fut les délices;

Niais sa feinte bonté se tournant en fureur,

Les délices de Rome en devinrent l'horreur.

Que m'importe, apres tout, que Néron, plûsfidèle. D'une
longue vertu laisse un jour le modelé i Ai-je mis dans sa main le
timon de l'Etat

Pour le conduite au gré du Peuple et du Sénat ?

Ah ! que de la Patrie il soit, s'il veut , le pere ;

Niais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mer*. De
que! nom , cependant, pouvons-nous appeler L'attentat que le
jour vient de nous révéler i

Il sait, car leur amour ne peut être ignorée ,

Que de Btitannicus Junie est adorée;

Et ce même Néron , que la vertu conduit.

Fait enlever Junie au milieu de la nuit.

Que veut-il ? est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ?

Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité Punit sur eux l'appui
que je leur ai prêté ?

Vous, leur appui. Madame?...

Agrippine, V interrompant .

Arrête , chcre Albinc. Je sais que j'ai moi seule avancé leur
ruine;

Que du tronc , où le sang l'a dû faire monter, Btitannicus par
moi s'est vu précipiter.

Far moi seule, éloigné de l'hymen d'Octavie,

Le frerc de Junie abandonna la vie ,

A iij

Si la nus , sur qui Claude avoic jeté les yeux.

Et qui comptoit Auguste au rang de ses ayeux. Néron jouit de
tout; et moi , pour récompense. Il faut qu'entre eux et lui je
tienne la balance , Afin que, quelque jour, par une même loi, Bri-
tannicus la tienne entre mon fils et moi.

Quel dessein!

Je m'assure un port dans la tempête.

Néron m'échappera si ce frein ne l'arrête.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus? Agrippine.

Je le craindrois bientôt, s'il ne me craîgnoit p'us !

Une juste frayeur vous alarme peut-être;

Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être. Du moins, son changement ne vient pas jusqu'à nous , Et ce sont des secrets entre César et vous.

Quelques titres nouveaux que Rome lui défère ,

Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa more.

Sa prodigue amitié ne se réserve rien.

Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien.

A peine parle-t-on de la triste Ocravie.

Auguste votre avcuil honora moins Livie.

Néron devant sa mere a permis le premier Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.

Quels effets voulez- vous de sa reconnaissance ? Agrippine.

Un peu moins 'de respect, et plus de confiance.

Tous ces prescrites , Albine , irritent mon dépit.

Je vois mes honneurs croître et tomber mon crédit. Non, non , le tems n'est plus que Néron, jeune encore, Me renvoyoit les vœux d'une Cour qui l'adore. Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'Etat ,

Que mon ordre au Palais assembloit le Sénat,

Et que , derrière un voile , invisible et présente, J'étois de ce grand corps l'ame toute puissante.

Des volontés de Rome alors mal assuré,

Néron de sa grandeur n'étoit point enivré.

Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire Où Néron fut
lui-meme ébloui de sa gloire.

Quand les Ambassadeurs de tant de Rois divers Vinrent le re-
connoître au nom de l'univers.

Sur son trône, avec lui , j'allois prendre ma place. 3'ignore
quel constil prépara ma disgrâce.

Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vît, laissa sur
son visage éclater son dépit.

Mon cœur même en conçut un malheureux augure. L'ingrat,
d'un faux respect colorant son injure.

Se leva par avance ; et, courant m'embrasser.

Il m'écarta du trône , où je m'allois placer.

Depuis ce coup fatal , le pouvoir d'Agrippine Vers sa chiite , à
grands pas , chaque jour s'achemine. L'ombre seule m'en reste, et
l'on n'implore plus Que le nom de Séneque et l'appui de Bunhus.

Ah! si de ce soupçon votre ame est prévenue, Vourquoi nour-
rissez- vous un venin qui vous tue}

Allez, avec César vous éclaircir , du moins.

Agrippine.

César ne me voit plus , Albine, sans témoins.

En public , à mon heure, on me donne audience.

Sa réponse est dictée , et même son silence.

Je vois deux surveillans , ses maîtres et les miens, Présider
l'un ou l'autre à tous nos entretiens.

Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite.

De son désordre, Albine, il faut que je profite. ... J'entends du
bruit.... On ouvre.... Allons, subitement» I.ui demander raison de
cet enlèvement.

Surprenons, s'il se peut , les secrets de son ame....

Mais , quoi J déjà Burrhus sort de chez lui ?

SCENE II

BURRUS, AGRIPPINE. ALBINE.

Burrhus, à Agrippine.

Au nom de l'Empereur , j'allois vous informer D'un ordre , qui
d'abord a pu vous alarmer ;

Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite.

Dont César a voulu que vous soyez instruite.

/ Agrippine.

Puisqu'il le veut , entrons ; il m'en instruira mieux. Burrhus.

César , pour quelque tems , s'est soustrait à nos yeux*

Déjà par une porte , au Public moins connue *

L'un et l'autre Consul vous avoient prévenue , Madame....
Mais souffrez que je retourne exprès....

Agrippine, l'interrogeant.

Non , je ne trouble point vos augustes secrets. Cependant ,
voulez-vous qu'avec moins de contrainte L'un et l'autre une fois
nous nous parlions sans feinte ?

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur

Prétendez-vous long tems me cacher l'Empereur ?

Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?

Ai-je donc élevé si haut votre fornication

Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ?

Ne Posez-vous laisser un moment sur sa foi ?

Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire A qui m'effacera
plus tôt de sa mémoire?

Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ?

Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État?

Cette ! plus je médite, et moins je me figure que vous m'osiez
compter pour votre créature ,

Vous , dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition Dans les honneurs
obscurs de quelque légion Et moi, qui sur le trône ai suivi mes
ancêtres.

Moi , fille, femme, sœur et nièce de vos maîtres. Que préten-
dez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix ait fait un Empereur

pour m'en imposer trois ? Néron n'est plus enfant : n'est-il pas
tems qu'il regne ? Jusqu'à quand voulez - vous que l'Empereur
vous craigne ?

BRITANNICU S

Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux? l'ourse
conduire, enfin, n'a-t-il pas ses sycux ?

Qu'il choisisse, s'il veut , d'Auguste ou de Tibère > Qu'il imite,
s'il peut, Germanicus, mon pere.

Parmi tant de Héros , je n'ose me placer ;

Mais il est des vertus que je lui puis tracer.

Je puis l'instruire , au moins , combien sa confiance Entre un
sujet et lui doit laisser de distance.

Je ne m'étois chargé , dans cette occasion ,

Que d'excuser César d'une seule action ;

Mais, puisque, sans vouloir que je le justifie »

Vous me rendez garant du reste de sa vie ,

Je répondrai , Madame , avec !a liberté D'un soldat , qui sait
mal farder la vérité.

Vous m'avez de César confié la jeunesse:

Je l'avoue , et je dois m'en souvenir sans cesse }

Mais vous avois- je fait serment de le trahir ?

D'en faire un Empereur qui ne sût qu'obéir ?

Non , ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde» Ce n'est plus votre fils , c'est le maître du monde.

J'en dois compte , Madame, à l'Empire Romain ,

Qui croit voir son salut , ou sa perte en ma main.

Ah! si dans l'ignorance il le falloit instruire , N'avoit-on que Sénèque et moi pour le séduire ? Pourquoi de si conduite éloigner les flatteurs ? Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs?

J.a Cour de Claudius , en esclaves fertile ,

Pour deux que l'on cherchoit, en eût présenté mille ^

Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir.

Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.

De quoi vous plaignez-vous, Madame ? on vous révéra : Ainsi que par César , on jure par sa mere.

L'Empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour Mettre à vos pieds l'Empire et grossir votre Cour ;

Mais le doit-il , Madame? et sa reconnaissance Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ? Toujours humble , toujours le timide Néron N'ose-t-il être Auguste et César que de nom ?

Vous le dirai je , enfin ? Rome le justifie.

Rome , à trois affranchis si long-tems asservie,

A peine respirant du joug qu'elle a porte.

Du règne de Néron compte sa liberté.

Que dis-je ? la vertu semble même renaître.

Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un maître.

Le peuple au champ de Mars nomme ses Magistrats; César nomme les Chefs sur la foi des Soldats. . Thraséas, au Sénat, Corbulon , dans l'armée.

Sont encore innocens , malgré leur renommée.

Les déserts autrefois peuplés de Sénateurs ,

Ne sont plus habités que par leurs délateurs. Qu'importe que César continue à nous croire , Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire? Pourvu que, dans le cours d'un règne florissant, Rome soit toujours libre et César tout puissant?.. Mais, Madame, Néron suffit pour se conduire.

J'obéis , sans prétendre à l'honneur de l'instruire.

Sur ses ayeux , sans doute , il n'a qu'à se régler » Pour bien faire , Néron n'a qu'à se ressembler.

*» ÛRITANNICUS,

Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées» Ramènent tous les ans ses premières années !

Agrippine.

Ainsi sur l'avenir n'osant .vous assurer ,

Vous croyez que, sans vous, Néron va s'égarer?

Ma s vous , qui , jusqu'ici , content de votre ouvrage » Venez de ses vertus nous rendre témoignage , Expliquez-nous pourquoi , devenu ravisseur ,

Néron de Silanus fait enlever la sœur ?

Ne tient il qu'à marquer de cette ignominie Le sa' g de mes ayeux, qui brille dans Junie ?

De quoi l'accuse-t-il i et par quel attentat Devient-elle en un jour criminelle d'État ,

Elle qui , sans orgueil jusqu'alors élevée,

N'auroic point vu Néron , s'il ne l'eût enlevée.

Et qui meme auroit mis au rang de ses bienfaits L'heureuse liberté de ne le voir jamais?

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée i Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée , Madame. Aucun objet ne blesse ici scs yeux:

Elle est dans un Palais tout plein de ses ayeux.

Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle Peuvent de son époux faire un Prince rebelle ,

Que le sang de César ne se doit allier Qu'à ceux à qui César le veut bien confier;

Et vous-même avouëz qu'il ne seroit pas juste Qu'on disposât sans lui de la niccc d'Auguste? Agrippine.

Je vous entends. Néron m'apprend , par votre voix ,

Qu'ea

TRAGÉDIE. ii

Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.

En vain , pour détourner ses vœux de sa misère ,

J'ai flirté son amour d'un hymen qu'il espère.

A ma confusion , Néron veut faire voir Qu'Agrippine promet
par delà son pouvoir.

Homme de ma faveur est trop préoccupé :

Il veut , par cet affront, qu'elle soit détrompée»

Et que tout l'univers apprenne , avec terreur ,

A ne confondre plus mon fils et l'Empereur.

Il le peut. Toutefois , j'ose encore lui dire Qu'il doit , avant ce
coup . affermir son Empire Et qu'en me séduisant à la nécessité
D'éprouver contre lui ma faible autorité ,

Il expose la sienne, et que, dans la balance.

Mon nom peut être aura plus de poids qu'il ne pense»

Quoi! Madame, toujours soupçonner son respect Et Ne peut-il
faire un pas qui ne vous soit suspect? L'Empereur vous croit-il du
parti de Junie Avec Britannicus vous croit-il réunie ?

Quoi : de vos ennemis devenez-vous l'appui ,

Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui ?

Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire, Serez-
vous toujours prête à partager l'Empire ?

Vous craignez-vous , sans cesse et vos embrassements Ne se
passeront-ils qu'en éclaircissements ?

Ah; quittez d'un Censeur la triste diligence!

D'une mere facile affectez l'indulgence.

Souffrez quelques froideurs, sans les faire éclater.

Et n'avertissez point la Cour de vous quitter.

i 4 BRITANNICUS,

Agrippine.

Eh ! qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine ,

Lorsque Néron, lui-même, annonce ma ruine ?

Lorsque de sa présence il semble me bannir ?

Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

. Burrhus.

Madame, je vois bien qu'u est tems de me taire » Et que ma liberté commence à vous déplaire.

La douleur est injuste ; et toutes les raisons Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.... Voici Britannicus. Je lui cede ma place.

Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce; ït peut-être, Madame, en accuser les soins De ceux que l'Empereur a consultés !e moins.

(II sort.)

SCENE III

BP.ITANNICUS , NARCISSE , AGRIPITNE » ALBINE. Agrippine, à Britannicus.

.A H ! Prince , où courez vous? Quelle ardeur inquiète Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?

Que venez-vous chercher ?

Ce que je cherche 5 Ah ' Dieux!

Tout ce que j'ai perdu , Madame , est en ces lieux.

De mille affreux soldats Junic environnée

tragédie:

S*cst rue en ce Palais indignement traînée.

Hélas ! de quelle horreur ses timides esprits A ce nouveau spectacle auront été sutpris?

Enfin , on me Pcnlcve. Une loi trop sévère Va séparer deux cœurs qu'assembloit leur miscrc. Sans doute , on ne veut pas que , mêlant nos douleurs, Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs i

Agrippine.

Il suffit. Comme vous je re'sens vos injures :

Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures;

Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.

Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre , Suivez-moi chez Pallas , où je vais vous attendre.

(Elle sort , avec Albine.)

SCENE IV

BRITANNICUS, NARCISSE.

B R I T A N N I C U S.

JL A. croirai je , Narcisse ? et dois-je , sur sa foi , La prendre pour arbitre entre son fils et moi ? Qu'en dis tu (N'est-ce pas cette même Agrippine Que mon perc épousa jadis pour ma ruine ;

Et qui , si je t'en crois , a de ses derniers jours , Trop lents pour ses desseins , précipité le cours î

N'importe : elle se sent comme vous outragée;

A vous donner J unie elle s'est engagée.

Unissez vos chagrins , liez vos intérêts.

Ce Palais retentit en vain de vos regrets.

Tandis qu'on vous verra , d'une voix suppliante ,

Semer ici la plainte , et non pas l'épouvante ,

Que vos ressentimens se perdront en discours.

Il n'en faut point douter , vous vous plaindrez toujours.

Ah! Narcisse, tu sais si de la servitude Je prétends faire encore une longue habitude !

Tu sais si pour jamais , de ma chute étonné ,

Je renonce à l'Empire où j'étois destiné Mais je suis seul en-
cor. Les amis de mon pere Sont autant d'inconnus que glace ma
misere.

Et ma jeunesse même écarte loin de moi Tous ceux qui , dans
leur coeur , me réservent leur foi. Pour moi , depuis un an qu'un
peu d'expérience M'a donné de mon sort la triste connoissarice.

Que vois-je autour de moi que des amis vendus ,

Qui sont de tous mes pas les témoins assidus ?

Qui , choisis par Néron pour ce commerce infâme , Trafiquent
avec lui des secrets de mon ame ?

Quoi qu'il en soit , Naicissc , on nae vend tous les jours ; Il
prévoit mes desseins , il entend mes discours.

Comme toi , dans mon coeur il sait ce qui se passe. Que t'en
semble , Narcisse ?

‘ Narcisse.

Ah ! quelle ame assez basse !...

C'est à vous de choisir des confidcns discrets. Seigneur , et de
ns pas prodiguer vos secrets. Britannicus.

Narcisse, tu dis vrai ; mais cette défiance Est toujours d'un
grand coeur la dernière science;

On le trompe !ong-teins Mais, enfin , je te croi. Ou plutôt je fais vceu de ne croire que toi.

Mon pere , il m'en souvient , m'assura de ton zele :

Seul de scs affranchis tu m'es toujours fidèle ;

Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts. M'ont sauve jusqu'ici de mille écueils couverts.

Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage Aura de nos amis excité le courage.

Examine leurs yeux, observe leurs discours;

Vois si j'en puis attendre un fidele secours.

Sur-tout , dans ce Palais remarque, avec adresse ,

Avec quel soin Néron fait garder la Princesse.

Sache si du péril ses beaux yeux sont remis.

Et si son entretien m'est encore permis.

Cependant , de Néron je vais trouver la mere ,

Chez' Pallas, comme toi, l'affranchi de mon pere. Je vais la voir, l'aigrir, !a suivre; et, s'il se peut , M'engager, sous son nom , plus loin qu'elle ne veut.

Fin du premier Acte,

B iij

SCENE PREMIERE

MiKOÛ . BURRHUS , NARCISSE , GARDES.

Néron, à Burrhus.

“In doutez point, Burrhus , malgré ses injustices , C’est ma mere , et je veux ignorer ses caprices ;

Mais je ne prétends plus ignorer, ni souffrir Te Ministre insolent qui les ose nourrir.

Pallas de ses conseils empoisonne ma mere;

Il séduit chaque jour Britannicus, mon frere :

Ils l’écouteront lui seul - et qui suivroit leurs pas Les trouveroit peut-être assemblés chez Pallas.

C’en est trop, de tous deux il faut que je l’écarte. Pour la dernière fois, qu’il s’éloigne , qu’il parte:

Je le veux , je l’ordonne et que la fin du jour Ne le retrouve pas dans Rome, ou dans ma Cour, Allez, cet ordre importe au salut de l’Empire.

(A Narcisse,) (Aux Gardes.)

Vous , Narcisse , approchez... Et vous , qu’on se retire.

(Burrhus et les Gardes sortent,)

SCENE II

néron, narcisse.

C? races aux Dieux , Seigneur , Junic entre vos maint Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.

Vos ennemis , déchus de leur vaine espérance.

Sont aliés chez Palias pleurer leur impuissance....

Mais, que vois- je ?.... vous-même, inquiet, étonné , Plus que Uritannicus , paraissez consterné ?

Que présage à mes yeux cette tristesse obscure ,

Et ces sombres regards , errans à l'aventure ?

Tout vous rit ; la fortune obéit à vos vœux.

Néron.

Narcisse, c'en est fait , Néron est amoureux.

N arcisse.

Vous ?

Néron.

Depuis un moment ; mais pour toute ma vie , J'aime.. .. que dis-je aimer ? j'idolâtre Junic 1 Narcisse.

Vous l'aimez ?

Néron.

Excité d'un désir curieux.

Cette nuit , je l'ai vue arriver en ces lieux ,

Triste , levant au Ciel ses yeux mouillés de larmes , Qui
brilloient au travers des flambeaux et des armes;-

âô B R I T A N N I C U S ,

Belle, sans ornement , dans le simple appareil D'une beauté
qu'on vient d'arracher au sommeil. Que veux-tu ? je ne sais si
cette négligence ,

Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence > le le farouche
aspect de ses fiers ravisseurs , Relcvoient de scs yeux les timides
douceurs.

Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,

J'ai voulu lui parler , et ma voix s'est perdue. Immobile , saisi
d'un long étonnement ,

Je l'ai laissé passer dans son appartement.

J'ai passé dans le mien. C'est-là que, solitaire.

De son image en vain j'ai voulu me distraire.

Trop présente à mes yeux , je crovois lui parler. J'aimois jus-
qu'à scs pleurs, que je faisais couler. Quelquefois , mais trop tard
, je lui demandois grâce. J'employois les soupirs , et même la
menace.

Voilà comme , occupé de mon nouvel amour ,

Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.... Mais je m'en
fais peut-ctre une trop belle image. Elle m'est apparue avec trop
d'avantage :

Narcisse , qu'en dis-tu ?

Quoi i .Seigneur , croira-t-on Qu'elle ait pu si long-tems se cacher à Néron ?

Tu le sais bien, Narcisse ; et soit que sa colcre M'imputât le malheur qui lui ravit son frere ;

Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté, Enviât à nos yeux sa naissante beauté ;

I-idelle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée

TRAGÉDIE; it

Elle se déroboit même à sa renommée ;

Et c'est cette vertu , si nouvelle à la Cour ,

Dont la persévérance irrite mon amour.

Quoi! Narcisse, tandis qu'il n'est point de Romaine Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine i Qui , dès qu'à ses regards elle ose se fier.

Sur le coeur de César ne les vienne essayer;

Seule dans son Palais, la modeste Junie Regarde leurs hon-neurs comme une ignominie ,

Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer Si César est aimable , ou bien s'il sait aimer ! Dis-moi , Britar.nicus l'aime-t-il ?

Seigneur ?

Narcisse.

Quoi] s'il l'aime , Néron. v '

Si jeune encor , sc connoît-il lui-même ?

D'un regard enchanteur connoît-il le poison ?

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison. N'en doutez point , il l'aime. Instruits par tant de chahnes ,

Ses yeux sont déjà fa'ts à l'usage des larmes.

A ses moindres désirs il sait s'accommoder»

Et peut-être déjà sait il persuader.

Néron. <

Que dis-tu? Sur son coeur H auroit quelque empire! Narcisse.

Je ne sais ; mais , Seigneur , ce que je puis vous dire m Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux

Le coeur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos yeux. D'une Cour qui le fuit pleurant l'ingratitude.

Las de votre grandeur et de sa servitude.

Entre l'impatience et la crainte flottant ,

11 alloit voir J unie, et revenoit content.

Néron.

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire , Narcisse; il doit plutôt souhaiter sa colere.

Néron impunément ne seta pas jaloux 1

Vous ?... F,h ! de quoi , Seigneur , vous inquiétez vous? Junic a pu le plaindre et partager scs peines :

Elle n'a vu couler de larmes que les siennes ;

Mais aujourd'hui^ Seigneur, que 'es yeux dessillés , Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez. Verront autour de vous les Rois sans diadème , Inconnus dans la foule , et son amant lui même. Attachés sur vos yeux , s'honorer d'un regard ,

Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard ; Quand clic vous verra , de ce degré de gloire ,

Venir, en soupirant, avouer sa victoire, *■

Maître, n'en doutez point , d'un cœur déjà charmé. Commandez qu'on vous aime , et vous serez aimé.

Néron.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête î Que d'importunités !

Seigneur ?

Narcisse.

Quoi donc! qui vous arrête.*

TRAGÉDIE. tj

Néron.

Tout; Octavie, Agrippine, Burrhus , Séneque, Borne entière et trois ans de vertus.

Non que pour Octavie un reste de tendresse M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse.

Mes yeux , depuis long-tems , fatigués de scs soins , Rarement de scs pleurs daignent être témo'ns.

Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force î Le Ciel meme, en secret, semble la condamner.

Ses voeux , depuis quatre ans , ont beau l'importuner. Les Dieux ne montrent point que sa vertu les touche t D'aucun gage , Natcissc, ils n'honorent sa couche. L'Empire vainement demande un heritier, Narcisse.

Que tardez-vous. Seigneur, à la répudier?

L'Empire, votre coeur, tout condamne Octavie. Auguste , votre avcul , soupiroit pour Livie : l'ar un double divcicc ils s'unirent tous deux;

I.t vous devez l'Empire à ce divorce heureux

Tibere , que l'hymen plaça dans sa famille,

Osa bien à scs yeux répudier sa fille.

Vous seul, lusques ici, contraire à vos désirs, N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

Néron.

Eh ! ne connois-tu pas l'implacable Agrippine i Mon amour inquiet déjà se l' imagine Qui m'amène Ocravic , et, d'un œil enflammé, Atteste les saints droits d'un nœud qu'elic a formé; Et, portant à mou cœur des atteintes plus rudes.

Mc fait un long récit de mes ingrattitudes....

De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

Narcisse.

N'êtes-vous pas , Seigneur , votre maître et le sien ? Vous verons-nous toujours trembler sous sa tutelle ? Vivez , réglez pour vous : c'est trop régner pour elle. Craignez-vous?... Mais, Seigneur , vous ne l'acraignez pas:

Vous venez de bannir le superbe Pallas , l'allas, dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

Éloigné de ses yeux , j'ordonne , je menace ,

J'écoute vos conseils , j'ose les approuver ,

Je m'excite contr'elle et tâche à la braver; .

Mais , je t'expose ici mon amc toute nue,

■Si-tôt que mon malheur me ramené à sa vue,

Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir De ses yeux, où j'ai lu si long-tctns mon devoir ,

Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidelle Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle.

Mais enfin mes efforts ne me servent de rien :

Mon génie étonné tiemble devant le sien ; .

Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance Que je la fuis
par-tout, que meme je l'offense,'

Et que, de tems en tems , j'irrite ses ennuis.

Afin qu'elle m'évite, autant que je la fuis....

Mais je t'arrête trop : retire-toi, Narcisse;

Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

Non-, non , Britannicus s'abandonne à ma foi.

Tat son ordre, Seigneur, il croit que je vous voi , Que je m'in-
forme ici de tout ce qui le touche.

Et veut de vos secrets cire instruit par ma bouche. Impatient,
sur-tout, de revoir ses amours,

Il attend de mes soins ce fidele secours.

Néron.

İ'y consens; porte-lui cette douce nouvelle:

11 la verra.

Narcisse.

Seigneur , bannisscz-Ie loin d'elle.

l'ai mes raisons , Narcisse ; et tu peux concevoir Que je lui
vendrai cher le plaisir de la voir. Cependant , vante-lui ton heu-
reux stratagème ;

Dis lui qu'en sa faveur on me trompe moi meme , Qu'il la voit sans mon ordre. . On ouvre... La voici.

Va retrouver ton maître, et l'amener ici.

(Narcisse sort.)

U N I F. , NÉRON

Néron.

V o O s vous troublez , Madame , et changez de visage i

Usez-vous dans mes yeux quelque triste présage ?

Seigneur , je ne vous puis déguiser mon erreur.

J'allois voir Octavie, et non pas l'empereur.

Néron.

Je le sais bien , Madame , et n'ai pu sans envie Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie,

Vous, Seigneur?

Néron.

Pensez-vous , Madame , qu'en ces lieux Seule pour vous connoître Octavie ait des yeux ?

JUNIE

Eh î quel autre , Seigneur, voulez -vous que j'implore A qui de-
manderai-je un crime que j'ignore?

Vous, qui le punissez , vous ne l'ignorez pas.

De grâce, apprenez-moi. Seigneur, mes attentats?

Néron.

Quoi ! Madame , est-ce donc une légère offense De m'avoir si
long-tems caché votre présence?

Ces trésors , dont le Ciel voulut vous embellir.

Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?

L'heureux Brirannicus verra- t il sans alarmes •Croître, loin de
nos yeux, son amour et vos char* mes ?

Pourquoi , de cette gloire exclus jusqu'à ce jour, M'avcz-vous,
sans pitié, relégué dans ma Cour?

On dit plus. Vous souffrez, sans en être offensée.

Qu'il vous ose , Madame, expliquer sa pensée ;

Car je ne croirai point que, sans me consulter,

La sévère Junie ait voulu le flatter.

Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée.

Sans que j'en sois instruit que par la renommée ?

Je ne vous nîrai point , Seigneur, que scs soupîrs M'ont daigné
quelquefois expliquer ses désirs.

Il n'a point détourné ses regards d'une fille ,

Seul reste du débris d'une illustre famille.

Peut-être , il se souvient qu'en un tems plus heureux Son pere
me nomma pour l'objet de ses varux.

Il m'aime t il obéît à l'Fmpercur, son perc.

Et j'ose dire encore , â vous , à v otre mere :

Vos désirs sont toujours si conformes aux siens !....

Néron, l'interrompant.

Ma mere a scs desseins , Madame , et j'ai les miens.

Ne parlons plus ici de Claude et d' Agiippine.

Ce n'est point par leur choix que je me détermine.

C'est à moi seul , Madame , à répondre de vous;

Et je veux de ma main vous choisir un époux.

Ah 1 Seigneur , songez- vous que toute autre alliance Fera
honte aux Césars , auteurs de ma naissance ?

Néron

Non , Madame, l'époux dont je vous entretiens.

Peut, sans honte, assembler vos aveux et les siens; Vous pou-
vez, sans rougir , consentir à sa flamme.

Et quel est donc , Seigneur, cet époux?

Néron.

Moi , Madame.

C'est

BRITANNICUS;

zS

Vous?

Je vous nommerois, Madame, un autre nom Si j'en savois
quelqu'autre au-dessus de Néron.

Oui, pour vous faire un choix ou vous puissiez sou*~ crire ,

J'ai parcouru des yeux la Cour, Rome et l'Empire.

Plus j'ai cherché, Madame , & plus je cherche encor In quelles
mains je dois confier ce trésor ,

Plus je vois que Ccsar , digne seul de vous plaire,

En doit être lui seul l'heureux dépositaire ,

Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains A qui Rome a
commis l'Empire des humains.

Vous-même , consultez vos premières années.

Claudius à son fils les avoit destinées.

Mais c'étoit en un tems où de l'Empire entier Il croyoit ,
quelque jour , le nommer l'héritier, les Dieux ont prononcé. Loin
de leur contredire.

C'est à vous de passer du côté de l'Empire.

P.n vain de ce présent ils m'auroient honoré.

Si votre cœur devoit en être séparé ,

Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes.

Si , tandis que je donne aux veilles, aux alarmes Des jours toujours à plaindre, et toujours enviés,

Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.

Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage;

Rome , aussi-bien que moi , vous donne son suffrage. Répudie Octavie et me fait dénouer Vn hymen que le Ciel ne veut point avouer,

Songez -y donc , Madame , et pesez en vous-m8mc Ce choix digne des soins d'un l'rînc qui vous aime. Digne de vos beaux yeux , trop îong-tems captivas , Digne de l'univers , à qüi vous vous devez.

Seigneur, avec raison , je demeure étonnée.

Je me vois , dans le cours d'une même journée.

Comme une criminelle amenée on ces lieux;

Et lorsqu'avcc frayeur je parois à vos yeux.

Que sur mon innocence à peine je me tic.

Vous m'offrez, tout d'un coup , la place d'Octavie ! J'ose dire pourtant que je n'ai mérité Ki cet excès d'honneur , ni cette indignité.

Eh I pouvez-vous, Seigneur , souhaiter qu'une fille. Qui vit,
presque en naissant , éteindre sa famille. Qui, dans l'obscurité ,
nourrissant sa douleur,

S'est tait une vertu conforme à son malheur.

Fasse subitement , de cette nuit profonde , \

Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde. Dont je
n'ai pu de loin soutenir la clarté,

Et dont une autre enfin remplit la majesté?

Néron.

Je vous ai déjà dit que je la répudies

Ayez moins de frayeur , ou moins de modestie.

N'accusez point ici mon choix d'aveuglement.

Je vous réponds de vous ; consentez seulement.

Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire.

Et ne préférerez point à la solide gloire Des honneurs dont Cé-
sar prétend vous revêtir la gloire d'un refus , sujet au repentir.

C iij

Ou , si quelque chagrin en interrompt la course*

Tout l'univers > soigneux de les entretenir»

S'empresse à l'effacer de votre souvenir.

Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse*.

Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,

Et n'a pour tout plaisir , Seigneur, que quelques pieu». Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Néron.

Eh ! ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie ,

Que tout autre que lui me paîroit de sa vie;

Mais je garde à ce Prince un traitement plus doux. Madame, il va bientôt paroître devant vous.

Àh! Seigneur, vos vertus m'ont toujours rassurée.

Néron.

le pouvois de ces lieux lui défendre l'entrées Mais , Madame , je veux prévenir le danger Où son ressentiment le pourroit engager.

Je ne veux point le perdre ; il vaut mieux que lui*» même

Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.

Si ses jours vous sont chers, éloigncz-le de vous.

Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.

De son bannissement prenez sur vous l' offense»

Et, soit par vos discours , soit par votre silence ,

Du moins , par vos froideurs , faites-lui concevoir Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir».

Moi , que je lui prononce un arrêt si sévère 1 Ma bouche mille fois lui jura le contraire.

Quand meme jusqties-lA je pourrois me trahir,

Mes yeux lui défendront , Seigneur , de m'obéir.

Néron.

Caché près de ces lieux, je vous verrai , Madame. Renfermez votre amour dans le fond de votre ame. Vous n'aurez point pour moi de langages secrets: J'entendrai des regards, que vous croirez muetsj Lt sa perte sera l'infailible salaire D'un geste, ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits. Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais!

SCENE V ï

DRITANN.ICÜS , JUNIE, NARCISSE.

BritàNNICüs, à Junie.

ad * me , quel bonheur me rapproche de vous?

Quoi I je puis donc jouir d'un entretien si doux ?.... Mais , parmi ce plaisir, quel chapiin me dévore ? Hélas! puis-je espérer de vous revoir encore?

Faut-il que je dérobe , avec mille détours ,

Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours ?' Quelle nuit ! quel réveil!.... Vos pleurs, votre présence *

N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence ?

Que faisoit votre amant !... Quel démon envieux M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?

Hélas J dans la frayeur dont vous étiez atteinte y

M'avcz-vous , en secret , adressé quelque plainte ?

Ma Princesse, avez-vous daigné me souhaiter?

Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?... Vous ne méditez rien ?... Quel accueil ! quelle glace ! Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce ? Parlez.... nous sommes seuls. Notre ennemi trompé , Tandis que je vous parle , est ailleurs occupé.

Ménageons les momens de cette heureuse absence.

Vous êtes» en des lieux tout pleins de sa puissance.

Ces murs même, Seigneur, peuvent avoir des yeux » Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

Eh ! depuis quand, Madame, êtes-vous si craintive? Quoi ! déjà votre amour souffre qu'on le captive? Qu'est devenu ce coeur , qui me juroit toujours De faire à Néron même envier nos amours ?....

Mais bannissez. Madame, une inutile crainte:

La foi dans tous les coeurs n'est pas encore éteinte. Chacun semble des yeux approuver mon courroux» la merci de Néron se

déclare pour nous.

Home de sa conduite , clic meme offensée....

J U N i e , l'interrompant.

Ah ! Seigneur , vous parlez contre votre pensée ! Vous-même, vous m'avez avoué , mille fois ,

Que Rome le louoit d'une commune voix.

Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage. Sans doute, la douleur vous dicte ce langage ?

Cc discours me surprend , il le faut avouer.

TRAGÉDIE. jy

Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer ! ■Quoi! pour vous confier la douleur qui m'accable,

A peine je dérobe un moment favorable ,

Et ce moment si cher, Madame, est consumé A louer l'ennemi dont je suis opprimé !

Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire?.. Quoi 1 même vos regards ont appris à se taire Que vois-je ? vous craignez de rencontrer mes yeux ? Néron vous p'aîroit-il ? vous scrois-je odieux ?

Ah ! si je le croyols !... Au nom des Dieux, Madame, Éclaircissez le trouble où vous jettez mon ame! Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir î

Retirez-vous, Seigneur , l'Empereur va venir.

Britannicus, à Narcisse.

Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre?

(Il sort.)

SCENE VIII

N É R O N , N A R C I S S E ,

Néron.

i bien , de leur amour ta vois la violence ,

Narcisse ? Elle a paru jusques dans son silence î Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer ;

Mais je mettrai ma joie à le désespérer I Je me fais de sa peine une image charmante !

Et je l'ai vu douter du coeur de son amante Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater.

I J ar de nouveaux soupçons, va , cours le tourmenter! Et , tandis qu'à mes yeux on le pleure , on l'adore , Fais lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore i

(II sort.)

MÉROU, RU RR H US

allas obéira, Seigneur.

Néron.

Et de quet ccii

Ma mere a-t-elle vu confondre son orgueil?

B TJ R r h u s.

Ne doutez point , Seigneur , que ce coup ne la frappe.

Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.

Ses transports, des long-tems, commencent d'éclater.

A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter?

Néron.

Quoi ! de quelque dessein la croyez-vous capable?

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.

Rome et tous vos soldats révèrent ses ayeux ; Germanicus son pere est présent à leurs yeux. .

Elle sait son pouvoir : vous savez son courage \

s g BRITANNICUS;

Et ce qui me la fait redouter davantage

C'est que vous appuyez vous-meme son courroux*

Et que vous lui donnez des armes contre vous.

N î i r o N.

Moi! Burrhus?

Cet amour, Seigneur, qui vous possédé.

NÉRON, l'interrompant.

le vous entends , Burrhus. Le mal est sans remede. Mon cœur
s'en est plus dit que vous ne m'en direzs Il faut que j'aime , enfin.

Burrhus.

Vous vous le figure*,

Seigneur; et, satisfait de quelque résistance.

Vous redoutez un mal foible dans sa naissance.

Mais i dans son devoir votre cœur affermi Vouloit ne point
s'entendre avec son ennemi.

Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire ,

Si vous daigniez , Seigneur . rappeler la mémoire Des vertus
d'Octavie, indignes de ce prix.

Et de son chaste amour, vainqueur de vos mépris; Sur-tour, si,
de lunie évitant la présence,

Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence.

Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer ,

On n'aime point, Seigneur , si l'on ne veut aimer.

Néron.

le vous crqirai, Burrhus, lorsque, dans les alarmes /
U faudra soutenir la gloire de nos armes ,
Ou , lorsque , plus tranquille assis dans le Sénat,
II faudra décider du destin de l'État ,
Je m'en reposerai sur votre expérience ;
Mais , croyez-moi l'amour est une autre science, Durrhus , et
je ferois quelque d fficulté D'abaisser jusques-là votre sévérité
Adieu. Je souffre trop éloigné deJunie.
(Il sort.)

SCENE IL

B U R R H ü S , seul.

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie*
Cette férocité , que tu croyois fléchir,
De tes foibles liens est prôec à s'affranchir.
In quels excès peut-être elle va se répandre!
O Dieux ! rn ce malheur quel conseil dois-je prendre? Séneque
, dont les so*ns me devraient soulager ,
Occupé loin de l'homme, ignore ce danger.
Mais , quoi? si d'Agrippine excitant la tendresse.

Je pouvois,... La voici , mon bonheur me l'adressa*

Dj

SCENE III

AGRI'PINE , ALRINE, BÜRRHUS.

JHiiibien, je me trompoi* , Burrhus, dans mes soupçons !

Et vous vous signalez par d'illustres leçons!

On exile Paüas , dont le crime , peut-être ,

Est d'avoir à l'impire élevé votre maître.

Vous le savez trop bien : jamais sans scs avis Claude, qu'il gouvernoit, n'eût adopté mon fils.

Oue dis-je ? à son épouse on donne une rivale;

On affranchit Néron de la foi conjugale:

Digne emploi d'un Ministre, ennemi des flatteurs. Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs.

De les flatter lui-même et nourrir dans son ante le mépris de sa mere et l'oubli de sa femme i Burrhus.

Madame , jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser.

l'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser. IN'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire.

Son orgueil, dès long-tcms , exigeoit ce salaire;

Et l'Empereur ne fait qu'accomplir , à regret ,

Ce que toute la Cour demandoit, en secret, le reste est un malheur qui n'est point sans ressource.

Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.

Ma» calmez vos transports. Par un chemin plus doux.

Vous lui pourrez plutôt ramener son époux.

Les menaces , les cris le rendront plus farouche.

Ah! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche Je vois que mon silence irrite vos dédains,

Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes ma : ns.

PaÜas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine»

Le Ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.

Le fils de Claudius commence à ressentir Des crimes, dont je n'ai que le seul repentir.

J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée.

Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée, leur faire , à mon exemple , expier leur erreur.

On verra , d'un côté le fils d'un Empereur,

Redemandant la foi jurée à sa famille,

Et de Germanicus on entendra la fille;

De l'autre, l'on verra le fils d'Euobarbus,

Appuyé de Sénèque et du Tribun Burrhus,
Qui rots deux , de l'exil rappelés par moi-même.
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit»
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avoûrai les rumeurs les plus injurieuses.
Je confesserai tout, exils, assassinats, /
Poison meme.
Madame, ils ne vous croiront pas»
Ils (amont récuser l'injuste stratagème
D itf
D'un témoin irrité, qui s'ac.ruse lui-meme.
Pour moi , qui le premier secondai vos desseins.
Qui fis meme jurer l'armée entre ses mains ,
Je ne me repens point de ce zeie sincere,
Madame , c'est un hls qui succédé à son pere.
En adoptant Néron , Claudius , par son choix,
De son fils et du vôtre a confondu les droits.
Home l'a pu choisir. Ainsi , sans ctre injuste..

Elle choisit Tibere, adopté par Auguste Et le jeune Agrippa ,
de son sang descendu.

Se vit exclus d'un rang vainement prétendu.

Sur tant de fondemens sa puissance érablie Par vous même
aujourd'hui ne peut être affoiblic Et, s'il m'écoute encor , Ma-
dame, sa bonté Vous en fera bientôt perdre la volonté.

J'ai commencé , je vais poursuivre mon ouvrage.

(Il sort.)

AGRIPPINE, ALBIN E

Albihi.

53ans quel emportement la douleur vous engage. Madame î
L'Empereur puisse-t-il l'ignorer !

Ah î lui-même à mes yeux puisse-t il se montrer!

TRAGÉDIE. 4^e

Madame, au nom des Dieux , cacher, votre eolcre, Quoi î pour
les intérêts de la sœur ou du frère ,

Faut-il sacrifier le repos de vos jours?

Contraindre!- vous César jusques dans ses amours?

Agrippine.

Quoi ! tu ne vois donc pas jusqu'où l'ennemi me ravalé, Albine ?
C'est à moi qu'on donne une rivale.

Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,

>la place est occupée , et je ne suis plus rien. Jusqu'ici d'un
vain titre Octavie honorée.

Inutile à la Cour, en étoit ignorée.

Les grâces, les honneurs par moi seule versés, M'attiroient des
mortels les vœux intéressés.

Une autre de César a surpris la tendresse;

Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse.

Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,

Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.

Que dis-je? l'on m'évite, et déjà délaissée...

Ah ! je ne puis, Albine , en souffrir la pensée!

Quand je devrois du Ciel hâter l'arrêt fatal,

Néron, l'ingrat Néron... Mais , voici son rival.

BRITANNICUS, NARCISSE, AGRIPPINE*

ALBINE

BRITANNICUS, à Agrippine.

^Jos ennemis communs ne sont pas invincibles , Madame;
nos malheurs trouvent des cœurs sensibles t Vos amis et les
miens , jusqu'alors si secrets.

Tandis que nous perdions le tems en vains regrets » Animés
du courroux qu'allume l'injustice,

Viennent de confier leur douleur à Narcisse.

Néron n'est pas encor tranquille possesseur De l'ingrate qu'il
aime au mépris de ma sœur.

Si vous ctes toujours sensible à son injure,

On peut dans son devoir ramener le parjure.

La moitié du Sénat s'intéresse pour nous,

Sylla, Pison , Plautus,...

Agrippine, l'interrompant.

Prince, que dites- vous?

Sylla , Pison , Plautus , les chefs de la noblesse!
BRITANNICUS.

Madame , je vois bien que ce discours vous blesse *

Et que votre courroux , tremblant, irrésolu.

Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.

Non , vous avez trop bien établi ma disgrâce;

D'aucun ami pour moi ne redoutei l'audace;

TRAGÉDIE. 4f

v ne m'en reste plus; et vos soins trop prudents Les ont tous écartés , ou séduits, dès long-tems.

Agrippine.

Seigneur , à vos soupçons donnez moins de créance} Votre salut dépend de notre intelligence.

J'ai promis: il suffit. Malgré vos ennemis,

je ne révoque rien de ce que j'at promis.

Le coupable Néron fuit en vain ma coiere.

Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mere.

J'essaîrai , tour à-tour, la force et la douceur ;

Ou, moi-même , avec moi conduisant votre sœur, J'irai semer par-tout ma crainte et ses alarmes,

Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.

Adieu. J'assiégiai Néron de toutes parts.

Vous , si vous m'en croyez , évitez ses regards.

I Elle sort , avec Albine.)

BRITANNICUS, NARCISSE

m'as-tu p *s flatté d'une fausse espérance?

Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,

Narcisse.

Oui..., Mais , Seigneur , ce n'est pas en ces lieux

Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.

Sortons. Qu'attendez-vous?

Ce que j'attends , Narcisse ?

Hélas i

Narcisse.

Expliquez-vous ?

Si, par ton artifice ,

Je pouvois revoir...

Narcisse, l' interrompant .

Qui?

Britannicus.

J'en rougis.... mais, enfin»

D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

Après tous mes discours vous la croyez fidelle? Britannicus.

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminel 1 ©,

Digne de mon courroux i mais je sens , malgré moi, Que je ne
le crois pas autant que je le doi.

Dans ses égaremens mon cœur opiniâtre Lui prête des raisons
, l'excuse , l'idolâtre.

Je voudrais vaincre enfin mon incrédulité:

Je la voudrais haïr avec tranquillité.

Ih ! qui croira qu'un cœur , si grand , en apparence» D'une infidèle Cour ennemi . dès l'enfance ,

Renonce à tant de gloire , et , dès le premier jour» Trame une perfidie inouïe à la Cour?

Narcisse.

Ih ! qui sait si l'ingrate , en sa longue retraite»

N'a point de l'Empereur médité la défaite?

Trop sûre que ses yeux ne pouvoient se cacher. Peut-être elle fuyoit pour se faire chercher.

Pour exciter Néron par la gloire pénible De vaincre une fierté, jusqu'alors invincible.

Je ne la puis donc voir?

Narcisse.

Seigneur, en ce moment.

Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

Eh! bien, Narcisse, allons,... Mais, que vois-je? c'est elle.

Narcisse, à part.

Ah ! Dieux ! à l'Empereur portons cette nouvelle.

(Il sort.)

SCENE VII

BRITANNICUS, JUNIB.

]R ïtirex-vous , Seigneur, et fuyez un courroux Que ma persévérance allume contre vous.

Néron est irrité. Je me suis échappée ,

Tandis qu'à l'arrêter sa mere est occupée.

Adieu. Késervez-vous , sans blesser mon amour»

Au plaisir de me voir justifier un jour.

Votre image , sans cesse , est présente à mon ame.

Hien ne l'en peut bannir.

le vous entends , Madame.

Vous voulez que ma fuite assure vos désirs;

Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs! Sans doute , en me voyant, une pudeur secrette Uc vous laisse goûter qu'une joie inquiète ?

Eh ! bien, il faut partir.

Seigneur , sans m'imputer...

Britannicus, l' interrompant .

Ah ! vous deviez , du moins , plus long-tems disputer! Je ne murmure point qu'une amitié commune Sc range du parti que flatte la fortune.

Que l'éclat d'un Empire ait pu vous éblouir.

Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir. Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée. Vous m'en ayiez paru si long-tems détrompée ; ïïon , je l'avoue, encor, mon cœur désespéré Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.

J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice.

De mes persécuteurs j'ai vu le Ciel complice.

Tant d'horreurs n'avoient point épuisé son courroux. Madame. Il me restoit d'être oublié de vous !

Dans untens plus heureux,. ma juste impatience Vous feroic repentir de votre défiance;

Mais

Mâts Néron vous menace. In ce pressant danger. Seigneur) j'ai d'autres soins que de vous affliger. Allez; rassurez -vous , et cessez de vous plaindre: Néron nous écoutoit et m'ordonnoit de feindre.

Quoi ! le cruel....

J U N I E , l'interrompant.

Témoin de tout notre entretien, D'un visage sévère exatninoit le mien.

Prêt à faire sur vous éclater la vengeance D'un geste confident de notre intelligence.

Néron nous écoutoit, Madame?... Mais, hélas!

Vos yeux auroient pu feindre, et ne m'abuser pas. Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage. L'amour est-il muet , ou n'a-t-il qu'un langage?

De quel trouble un regard pouvoit me préserver ?

Il falloir....

J u N I e , l'interrompant.

Il falloir me taire , et vous sauver. Combien de fois , hélas ! puisqu'il faut vous le dire , Mon cœur de son désordre a!loit-il vous instruire! De combien de soupirs interrompant le cours Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours !

Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime ! De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même.

Lorsque- par un regard on peut le consoler !

Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler?

Ah ! dans ce souvenir inquiet , troublé , le ne me sentois pas assez dissimulée.

De mon front effrayé je craignois la pâleur.

Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur.

Sans cesse , il me sembloic que Néron en colere Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire.

Je craignois mon amour , vainement renfermé ;

Enfin , j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.

Hclas! pour son bonheur. Seigneur, et pour le nôtre* II n'est que trop instruit de mon C'Ttir et du vôtre! Allez, encore un coup , cachez-vous à ses yeux.

Mon ccur plus à loisir vous éclaircira mieux.

De mille autres secrets j'aurois compte à vous rendre...,

Britannicus, l'interrompant.

Ah ! n'en voilà que trop ! c'est trop me faire entendre. Madame , mon bonheur , mon crime , vos bontés.

Eh ! savez-vous pour moi tout ce que vous quittez?

(Se jettant aux pieds de Junie.)

Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

Ir nie.

Que faites-vous ?... IléUs I votre rival s'approche?

NÉRON, GARDES, BRITANNICUS , JUNIE, GARDES

Néron, à Britannicus.

3P rince , continuez des transports si charmans !...

(A Junie.)

Je conçois vos bontés par ses remerciemens,

Madame. A vos genoux je viens de le surprendre;

Mais il auroit aussi quelque grâce à me rendre:

Ce lieu le favorise , et je vous y retiens Pour lui faciliter de si doux entretiens.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie, Par-tout où sa bonté consent que je la voie»

Et l'aspect de ces lieux , où vous la retenez.

N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

Néron.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse.

Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse ?

Ils ne nous ont pas vus l'un et l'autre élever.

Moi, pour vous obéir, et vous, pour me braver;

Et ne s'attendoient pas, lorsqu'ils nous virent naître, Qu'un jour Domitius* me dût parler en maître 1

NÉRON

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés i J'obéissois alors , et vous obéissez.

Si vous n'avez appris à vous laisser conduire.

Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

Et qui m'en instruira!

Tout l'Empire à la fois,

Rome....

Britannicus, l'interrompant .

Rome met-elle au nombre de vos droits Tout ce qu'a de cruel
l'injustice et la foice.

Les emprisonnemens , le rapt et le divorce - ?

Néron.

Rome ne porte point scs regards curieux Jusques dans des se-
crets que je cache à ses yeux. Imitiez son respect.

On sait ce qu'elie en pense.

Néron.

Elle se tait, du moins. Imitiez son silence.

Ainsi, Néron commence à ne sc plus forcer?

Néron.

Néron de vos discours commence à se lasser.

Chacun devoit bénir le bonheur de son régné!

Néron.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

TRAGÉDIE. h

Je connois mal Junie , ou de tels sentimens Ne mériteront pas
ses app!audissemens !

Néron.

Du moins , si je ne sais le secret de lui plaire ,

Je sais l'art de punir un rival téméraire 1 Britannicus.

Pour moi , quelque péril qui me puisse accabler.

Sa seule inimitié peut me faire trembler.

Néron.

Souhaitez-là !... C'est tout ce que je vous puis dire. Britannicus.

le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire!

Néron.

Bile vous l'a promis , vous lui plairez toujours. t Britannicus.

Je ne sais pas, du moins, épier ses discours.

Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche.

Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

Néron.

(Aux Gardes.)

Je vous entends.... Hé bien, Gardes!

* Que faites- vous?

C'est votre frere !... Hélas ! c'est un amant jaloux ! Seigneur,
mille malheurs persécutent sa vie:

Ah ! son bonheur peut-il exciter votre envie? Souffrez que, de
vos cœurs rapprochant les liens,

Je me cache à vos yeux et me dérobe aux siens.

Ala fuite arrêtera vos discordes fatales.

E iij

U BRITANNICUS

Seigneur , j'irai remplir le nombre des Vestales.

Ne lui disputez plus mes voeux infortunés.

Souffrez que les Dieux seuls en soient importunés i

Néron.

L'entreprise, Madame, est étrange et soudaine!

(Aux Gardes.)

Dans son appartement , Gardes , qu'on la ramène. Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur!

NÉRON, B U R R H U S

BuRRHBS, , d part.

ue vois-je ? O Ciel !

Néron, à part , sans voir Burrhus.

Ainsi , leurs feux sont redoublé !!

Je reconnois la main qui les a rassemblés.

Agrippine ne s'est présentée à ma vue*

fi

Ne s'est dans ses discours si long-tems étendue Que pour faire
jouer ce ressort odieux!...

(A Burrhus , qu'il aperçoit.)

Qu'on sache si ma mere est encore en ces lieux. Burrhus , dans
ce Palais je veux qu'on la retienne, Bt qu'au lieu de sa garde on lui
donne la mienne.

Burrhus.

Quoi! Seigneur, sans l'ouir ?... Une mere?... Néron, V
interrompant.

Arrêtez.

J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez •»

Mais , depuis quelques jours , tout ce que je desire Trouve en
vous un censeur prêt à me contredire. J'lépondcz-m'en , vous dis-
je i ou, sur votre refus. D'autres me répondront et d'elle et de
Burrhus.

Fin du troisième Acte .

\$é BRITANNICUS,

AGRIPPINE, B U R R H U S

O u i , Madame , à loisir vous pourrez vous défendre.

César , lui-meme , ici consent de vous entendre.

Si son ordre au Palais vous a fait retenir?

C'est peut-être à dessein de vous entretenir.

Quoi qu'il en soit , si j'ose expliquer ma pensée,

Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée.

Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras.

Défendez-vous, Madame, et ne l'accusez pas.

Vous voyez , c'est lui seul que la Cour envisage. Quoiqu'il soit
votre fils, et même votre ouvrage ,

Il est votre Empereur. Vous êtes, comme nous ,

Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.

Scion qu'il vous menace , ou bien qu'il vous caresse, la Cour
autour de vous, ou s'écarte, ou s'empresse.

TRAGÉDIE. î7

C'est son appui qu'on cherche , en cherchant votre appui....

Mais, voici l'Empereur.

Agrippine.

Qu'on me laisse avec lui.

(Burrhus sort.)

NÉRON, GARDES, AGRIPPINE

(Les Gardes restent dans le fond du Théâtre.) Agrippine, s'asseyant.

Approchez-vous , Néron , et prenez votre place....

(Néron s'assied.)

On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse. J'ignore de que! crime on a pu me noircir.

De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.

Vous réglez. Vous savez combien votre naissance Entre l'Empire et vous avoit mis de distance? tes droits de mes ayeux, que Rome a consacrés, Etoient même , sans moi , d'inutiles degrés.

Quand de Britannicus la mere condamnée.

Laissa de Claudius disputer l'hyménée,

Parmi tant de beautés qui briguerent son choix.

Qui de ses affranchis mandierent les voix.

Je souhaitai son lit , dans la seule pensée De vous laisser au trône où je serois placée.

Je fléchis mon orgueil, j'allai prier L'allas.

Son maître , chaque jour caressé dans mes bras.

BRITANNI CUS

Prit insensiblement dans les yeux de saniece L'amour , où je voulois amener sa tendresse.

Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux, Ecartoit Ctaudius d'un lit incestueux.

Il n'osoit épouser la fille de ron fierc.

Le Sénat fut séduit. Une loi moins sévère Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.

C'étoit beaucoup pour moi , ce n'étoit rien pour vous. Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille ,

Je vous nommai son gendre et vous donnai sa fille. Silanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné.

Et marqua de son sang ce jour infortuné.

Ce n'étoit rien encore. F.ussiet-vous pu prétendre Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre? Pc ce même Pallas j'implorai le secours:

Claude vous adopta , vaincu par ses discours.

Vous appella Néron , et du pouvoir suprême Votdut, avant le tems, vous faire part lui-même.

C'est alors que chacun , rappelant le passé ,
Découvrit mon dessein , déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future Des amis de son père excita le murmure.

Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;

L'exil me délivra des plus séditeux.

Claude même, lassé de ma plainte éternelle.

Eloigna de son fils tous ceux de qui. le 7cle,

Engagé , dès long-tems , J suivre son destin.

Pouvoir du trône encor lui r'ouvrir le chemin.

Je fis plus. Je choisis, moi-meme, dans ma suite, Ceux à qui je
voulais qu'on livrât sa conduite.

Teus soin de vous nommer, par un contraire choix,

Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.

Je fus sourde à la brigue , et crus la Renommée, l'appelai de
l'exil , je tirai de l'armée ,

Et ce même Sérfeque , et ce meme Burrhus,

Qui depuis.... Rome alors estimoit leurs vertus.

De Claude, en meme tems , épuisant les richesses Ma main ,
sous votre nom , répandoit ses largesses. Les spectacles , les dons
, invincibles appas ,

Vous attiroient les coeurs du peuple et des soldats,

Qui , d'ailleurs, réveillant leur tendresse piémicre, favoriseroient
en vous Germanicus , mon pere.

Cependant Ciaudius penchoit vers son déclin.

Ses yeux , long-tems fermés, s'ouvrirent, à la fin.

Il connut son erreur. Occupé de sa crainte.

Il laissa pour son fils échapper quelque plainte ,

Et voulut , mais trop tard , assembler ses amis.

Ses Gardes, son l'aîais , son lit m'étoient soumis.

Je lui laissai sans fruir consumer sa tendresse;

De ses derniers soupirs ic me rendis maîtresse.

Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,

De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.

Il mourut... Mille bruits en courent à ma honte...» l'arrêtai de
sa mort la nouvelle trop prompte;

Et tandis que Burrhus alloit , secrètement.

De l'armée en vos mains exiger le serment.

Que vous marchiez au camp , conduit sous mes auspices ,

-Dans Rome les Autels fumoient de sacrifices: îar mes ordres
trompeurs , tout le Peuple excité ,

êo B R I T A N N I C U S,

Du Prince déjà mort demandoit la santé.

Enfin , des Légions l'entière obéissance Ayant de votre Empire affermi la puissance.

On vit Claude ; et le Peuple , étonné de son sort ,

Apprit en même tems votre règne et sa mort.

C'est le sincere aveu que je voulois vous faire.

Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.

Du fruit de tant de soins à peine jouissant En avez-vous six mois paru reconnoissant Que, lassé d'un respect qui vousgênoit, peut-être. Vous avez affecté de ne me plus contr.oûrc.

J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons , De l'infidéliré vous tracer des leçons,

Ravis d'être vaincus dans leur propre science.

J'ai vu favoriser de votre confiance Othon, Sénécion , jeunes voluptueux.

Et de tous vos plaisits flatteurs respectueux.

Et lorsque , vos mépris excitant mes murmures.

Je vous ai demandé raison de tant d'injures.

Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu.

Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu. Aujourd'hui , je promets Junic à votre frere;

Ils se flattent tous deux du choix de votre merc :

Que faites-vous ? Junte, enlevée à la Cour,

Devient , en une nuit , l'objet de votre amour.

Je vois de votre cœur Octavie effacée,

Prête à sortir du lit où je Pavois placée.

Je vois Pallas banni, votre frere arrêté;

Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté;

Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies;

St

Et lorsque , convaincu de tant de perfidies.

Vous deviez ne me voir que pour les expier,

C est vous qui m'ordonnez de me lustifier 2

Je me souviens toujours que ;e vous dois l'Empire »

Et , sans vous fatigue, du soin de le redire,

Votre bonté , Madame, avec tranquillité.

Pou voit se reposer sur ma fidélité.

Aussi-bien, ces soupçons , ces plaintes assidues Ont fait croire
à rous ceux qui les ont entendues Que jadis (j'ose ici vous le dire
, entre nous)

Vous n aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous, «
Tant d'honneurs , disoient-ils, et tant de déférences •9 Sont-ce de
ses bienfaits de foibles récompenses ? Quel crime a donc commis
ce fils tant condamné ? Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?

« N'esr-il de son pouvoir que le dépositaire? »

Non , que, si jusques-là i'avoispn vous complaire,

Je n'eusse pris plaisir, Madame , à vous céder Ce pouvoir , que
vos cris scmbloient redemander;

Niais Knmc veut un Maître, et non une Maîtresse.

Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foiblesse?

Le Sénat, chaque jour, er le peuple, irrités De s'ouïr par ma
voix dicter vos volontés ,

Pubüoicnr qu'en mourant Clr.udc, avec sa puissance, M'avoir
encor lai'sc sa simpicobéissance.

Vous avez vu , cent fois , nos soldats , en courroux, Porter, en
murmqrant, leurs ailles devant vous; Honteux de rabaisser, par
cet indigne usage, .

Les Héros donc encore elles portent l'image ?

<r, britannicus.

Toute autre se scroit rendue à leurs discours;

Mais , si vous ne réglez , vous vous plaignez toujours. Avec
Britannicus contre moi réunie,

Vous le fortifiez du parti de Junie,

Et la main de Pallas trame tous ces complots;

Et lorsque, malgré moi , j'assure mon repos.

On vous voit de colcre & de haine animée.

Vous voulez présenter mon rival à l'armée.

Déjà , jusques au camp , le bruit en a couru.

• Agrippine.

Moi, le faire Empereur ! Ingrat! l'avez-vous cru? Quel seroit mon dessein ? qu'aurois- je pu prétendre? Quels honneurs dans sa Cour , quel rang pourrois-je attendre ?

Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas ,

Si mes accusateurs observent tous mes pas ,

Si de leur Empereur ils poursuivent la merc.

Que ferois-je au milieu d'une Cour étrangers ?

Us me reprocheroient, non des cris impuissans.

Des desseins étouffés, aussi-tôt que naissans.

Mais des crimes pour vous commis à votre vue.

Et dont je ne scrois que trop tôt convaincue.

Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours! Vous 8 tes un ingrat ... vous le fûtes toujours.

Dès vos plus jeunes ans , mes soins et mes tendresses N'ont arraché de vous que de feintes caresses.

Rien ne vous a pu vaincre, et votre dureté Auroit dû dans son cours 'arrêter ma bonté.

Que je suis malheureuse! eh ! par quelle infortune

TRAGÉDIE. 6i

Faut-il que tous mes soins me rendent importune?....

(A part.)

Je n'ai qu'un fils , 6 Ciel, qui m'entends aujourd'hui , T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui? Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue.

J'ai vaincu ses mépris, j'ai détourné ma vue Des malheurs qui, dès-lors, me furent annoncés....

(A Néron.)

J'ai fait ce que j'ai pu.... Vous réglez > c'est assez. Avec ma liberté , que vous m'avez ravie ,

Si vous le souhaitez , prenez encore ma vie ;

Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté!

Néron.

Hé bien donc , prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse i

Agrippine.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace ,

Que de Iritannicus on calme le courroux,

Que Junie , à son choix , puisse prendre un époux ; Qu'ils soient libres tous deux et que Pallas demeure ; Que vous me permettiez de vous voir à toute heure ?..., (Apercevant Burrhus , qui parott , dans le fond d*

Théâtre.)

Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,

A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

*4 BRIT ANNICUS,

SCENE III

BURRHUS, NÉRON, AGRIPPINE, GARDES, dans le fond.

Néron, à Agrippine.

O vi , Madame , je veux que ma reconnaissance» Désormais dans les cœurs grave votre puissance.

Et je bénis déjà cette heureuse froideur Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.

Quoi que Fallas ait fait , il suffit , ie l'oublie :

Avec Britannicus je me réconcilie

Et quant à cet amour , qui nous a séparés.

Je vous fais noce a'bitre, et vous nous ingerez.,,. Allez donc, er portez cette loce à mon frerc....- (Aux Gardes.)

Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mere.

(Agrippine et les Gardes sortent.)

SCENE IV

NÉRON, B'RRHIIS.

Burrhus.

ut cette paix , Seigneur, et ces embrassemens Vont offrir à mes yeux des spectacles charmans! Vous savez si jamais ma voue lui fut contraire ,

Si de son amitié j'ai voulu vous distraire Et si j'ai mérité cet injuste courroux?

Néron.

Je ne vous flatte point ; je me plaignoisde vous, Burrhus. Je vous ai cru tous deux d'intelligence;

Mais son inimitié vous rend ma confiance.

Elle se hâte trop , Burrhus , de triompher.

J'embrasse mon rival ; mais c'est pour l'étouffer! Burrhus.

Quoi ! Seigneur ?...

Néron, l'interrompant.

C'en est trop. Il faut que sa ruine Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.

Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi.

Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;

Et je ne prétends pas que sa coupable audace Une seconde fois lui promette ma place! 1 Burrhus.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

Néron.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

Burrhus.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

Néron.

Ma gloire , mon amour , ma sûreté , ma vie.

Burrhus.

Non , quoi que vous disiez, cet horrible dessein Ne fut jamais ,
Seigneur , conçu dans votre sein!

Burrhus?

Néron.

F iij

fit pour vos ennemis compter tous vos sujets.

A ii ! de vos premiers ans l'heureuse expérience Vous fait-elle ,
Seigneur, haïr votre innocence? Songez-vous au bonheur qui les
a signalés?

Dans quel repos, ô Ciel ! les avez-vous coulés?

Quel plaisir de penser et de dire , en vous-même :

« Far-tout , en ce moment , on me bénit , on m'aime ! w On ne
voir point le peuple à mon nom s'alarmer ; mLc Ciel dans tous
leurs pleurs ne m'entend point nommer i

»» Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;

« Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage! ». Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux ! ce sang le plus ab'cet vous étoit précieux,

L ! n jour-, il m'en soutient , le Sénat équitable Vous pressoir de souscrire à la mort d'un coupable. Vous résistiez. Seigneur, à leur sévérité.

V oti e cœur s accusoit de trop de cruauté;

Et, plaignant les malheurs attachés à l'Empire,

ci Je voudrois , disiez-vous , ne savoir pas écrire.'.,.

Non , ou vous me croirez , ou bien de ce malheur Ma mort m'épa>-gnera la vue et la douleur.

On ne me verra point survivre à votre gloire.

Si vous allez commettre un action si noire....

■ \$ e j* ttant aux pieds de Néron.)

Me voi'à prêt , Seigneur. Avant que de partir*

Faites pcrcei ce cœur qui n'y peut consentir.

Appeliez les cruels qui vous l'ont inspirée;

Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée....

Mais » je vois que mes pleurs touchent mon Empereur i:

BRIT ANNICUS,

Je vois que sa vertu frémit de leur fureur!

Ne perdez, point de tems , nommez-moi les perfides Qui vous osent donner ces conseils parricides. Appelez votie frere; oubliez dans ses bras....

Néron, l'interrompant.

Ah! que demandez-vous?

• Non , il ne vous hait pas.

Seigneur. On le trahit; je sais son innocence.

Je vous répons oour lui de son obéissance.

J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

(Burrhis son.)

NARCISSE, NÉRON

Narcisse.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste; Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste A redoublé pour moi ses soins officieux.

Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;

Et le fer est moins prompt pour trancher une vie Que le nouveau poison que sa main me confie.

Néron.

Narcisse , c'est assez. Je reconnais ce soin.

Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

Narcisse.

Quoi ! pour Britannicus votre haine affaiblie#

Me défend....

Oui , Narcisse ; on nous réconcilie.

Narcisse.

Je me garderai bien de vous en détourner.

Seigneur ; mais il s'est vu tantôt emprisonner.

Cette offense en son cœur sera long-temps nouvelle.

Il n'est point de secrets que le temps ne révèle;

Il saura que ma main lui devoit présenter Un poison , que
votre ordre avoit fait apprêter.

I. Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire

Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

Néron.

On répond de son cœur et je vaincrai le sien. Narcisse.

Et l'hymen de Junon en est-il le lien?

Seigneur, lui faites- vous encor ce sacrifice?

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit , Narcisse ,

Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

Narcisse.

Agrippine, Seigneur, se l'étoit bien promis.

Elle a repris sur vous son souverain empare,.

7 o JBRITANNICUS,

Néron.

Quoi donc ! qu'a-t-e!lc dit ! et que voulez-vous dire ? .
Narcisse.

Elle s'en est vantée assez, publiquement.

Néron.

Te quoi?

Narcisse.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment; Qu'à tout ce grand éclat , à ce courroux funeste On verrait succéder un silence modeste;

Que vous-même à la paix souscririez le premier. Heureux que sa bonté daignât tout oublier!

Néron.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?

Je n'ai que trop de pente à punir son audace ;

Et si je m'en crovois ce triomphe indiscret Seroit bientôt suivi
d'un éternel regret.

Mais de tout l'univers quel sera le langage ?

Sur les pas des Tyrans veux-tu que je m'engage?

Et que Rome, effarant tant de titres d'honneur,

Me laisse, pour tous noms, celui d'empoisonneur?

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides. Narcisse.

Eh ! prenez-vous , Seigneur , leurs caprices pour guides ?

Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?

Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?

De vos propres désirs perdez-vous la mémoire?

Et serez- vous le seul que vous n'oserez croire ?

Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connu.

Non i non, dans leurs discours il sont plus retenus. Tant de
précaution affoiblit votre régné ;

Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.

Au joug, depuis long-tems , ils se sont façonnés;

Ils adorent la main qui les tient enchaînés.

Vous les verrez toujours ardents à vous complaire : Leur
prompte servitude a fatigué Tibère.

Moi -meme , revêtu d'un pouvoir emprunté.

Que je reçus de Claude, avec la liberté,

l'ai cent fois , dans le cours de ma gloire passée ,

Tenté leur patience et ne l'ai point lassée.

D'un empoisonnement vous craignez là noirceur î Laites périr
le frère, abandonnez la sœur.

Borne , sur les Autels prodiguant les victimes. Fussent ils in-
nocens , leur trouvera des crimes.

Vous verrez mettre au rang des jours infortunés Ceux où jadis
la sœur et le frerc sont nés.

Néron.

Narcisse , encore un coup, je ne puis l'entreprendre. J'ai pro-
mis à Rurrhus : il a fallu me rendre- Je ne veux point encore, en
lui manquant de foi, Donner à sa vertu des armes contre moi.

J'oppose à ses raisons un courage inutile:

Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille î Narcisse.

Burrhus ne pense pas. Seigneur, tout ce qu'il dit: Son adroite
vertu ménage son crédit j Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même
pensée.

Ils verioient , par ce coup , leur puissance abaisse : Vous seriez
libre alors , Seigneur ; et devant vous

y » . BRITANNICUS,

Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous. Quoi donc ! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ? es Néron , s'ils en sont crus , n'est point né pour TETlt* pire.

Y> Il ne dit , il ne fait que ce qu'on lui prescrit :

» Burrhus conduit son cœur , Sénèque son esprit, a» Pour toute ambition , pour vertu singulière,

»a 11 excelle à conduire un char dans la carrière,

» A disputer des prix indignes de scs mains , aa A se donner lui-meme en spectacle aux Romains, a» A venir prodiguer sa voix sur un Théâtre , ai A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;

» Tandis que des soldats , de momens en momens, sa Vont arracher pour lui des applaudissemens.... » Ah 1 ne voulez-vous pas les forcer a se taire!

Néron.

Viens , Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.

Fin du quatrième Acte »

SCENE PREMIERE

ÏRIASHICUS, JVNIE.

Britaknicus.

O ui. Madame, Néron.... qui l'auroit pu penser! Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.

Il y fait de sa Cour inviter la jeunesse.

Il veut que d'un festin la pompe et l'alégresse Confirment à leurs yeux la foi de nos sermons.

Et réchauffent l'ardeur de nos embrassemens.

Il éteint cet amour, source de tant de haines Il vous fait de mon sort arbitre souveraine. * Pour moi , quoique banni du rang de mes ayeux. Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux. Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire,

Il semble me céder la gloire de vous plaire ,

Mon cœur, je l'avouïrai , lui pardonne, en secret,

Et lui laisse le reste avec moins de regret. ...

Quoi ! je ne serai plus séparé de vos charmes !

Quoi ! même en ce moment , je puis voir, sans alarmes, Ces yeux , que n'ont émus ni soupirs, ni terreur,

Qui m'ont sacrifié l'Empire et l'Empereur ?

Ah! Madame.... Mais, quoi! quelle nouvelle crainte Tient , parmi mes transports , votre joie en contrainte ?

Où vient qu'en m'écoutant vos yeux , vos tristes
yeux

Avec de longs regards se tournent vers les Cieux ?

Qu'est-ce que vous craignez ?

Je l'ignore moi-même

Mais je crains.

Vous m'aimez ?

Hélas ! si je vous aime

Néron ne trouble plus notre félicité.

Mais, me répondez-vous de sa sincérité?

Quoi! vous le soupçonnez d'une haine couverte?

I U N II

Néron m'aimoit tantôt , il juroit votre perte !

Il me fuit , il vous cherche. Un si grand changement Peut-il être. Seigneur, l'ouvrage d'un moment ? Britannicus.

Cet ouvrage, Madame est un coup d'Agrippine : Elle a cru que ma perte entraînoit sa ruine.

Grâce aux préventions de son esprit jaloux.

Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous. Je m'en fies aux transports qu'elle m'a fait paroître , -

TRAGÉDIE. -S

Je m'en fie à Burrhus. J'en crois même son maître.

Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir.

Il hait à cœur ouvert , ou cesse de haïr.

Seigneur , ne jugez pas de son cœur par le vôtre : Sur des pas
différons vous marchez l'un et l'autre.

Je ne connois Néron et la Cour que d'un jour; Jllais, si j'ose le
dire , hélas ! dans cette Cour Combien tout ce qu'on dit est loin
de ce qu'on pense ! Que la bouche et le cœur sont peu d'intelli-
gence 1 Avec combien de joie on y trahit sa foi 1 Quel séjour
étranger et pour vous et pour moi! Britankicus.

Mais que son amitié soit véritable ou feinte.

Si vous craignez Néron , lui-même est il sans crainte ? Non,
non, il n'ira point , par un lâche attentat , Soulever contre lui le
peuple et le Sénat.

Que dis-je ? il reconnoît sa dernière injustice ;

Ses remords ont paru , même aux yeux de Narcisse. Ah! s'il
vous avoitdit, ma Princesse, à quel point !.... J U N I E ,
l'interrompant.

Mais, Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point ? Britan-
nicus.

Eh ! pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

Eh ! que sais-je ! Tl y va , Seigneur, de votre vie.

Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit séduit.

Je crains Néron. Je crains le malheur qui me suit.

D'un noir pressentiment, malgré moi, prévenue.

Je vous laisse, à regret, éloigner de ma vue.

G ij

Hélas ! si cette paix dont vous vous repaissez , Couvrait contre vos jours quelques pièges dressés I Si Néron , irrité de notre intelligence ,

Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance !

S'il paraît ses coups tandis que je vous vois ,

Et si je vous parlois pour la dernière fois !

Ah! Prince!

B R i t a N N i c u s.

• Vous pleurez J Ah ! ma chère Princesse!...

Et pour moi jusqu'à votre cœur s'intéresse ?

Quoi ! Madame, en un jour où , plein de sa grandeur > Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur.

Dans des lieux où chacun me fuit et le révère ,

Aux pompes de sa Cour préférer ma misère! Quoi! dans ce même jour et dans ces mêmes lieux Refuser un Empire et pleurer à mes yeux!

Mais, Madame, arrêtez ces précieuses larmes,;

Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.

Je me rendrais suspect par un plus long séjour.

Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,

Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse ,

Ne voir , n'entretenir que ma belle Princesse.

Adieu.

Prince !....

On m'attend , Madame; il faut partir.

Mais , du moins , attendez qu'on vous vienne avertit.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE

Agrippine, â Britannicus.

]P rince , que tardez-vous ? Partez en diligence. Néron impatient se plaint de votre absence,

La joie et le plaisir de tous les conviés Attend pour éclater que vous vous embrassiez.

Ne faites point languir une si juste envie:

(A Julie.)

Allez..., Et nous, Madame , allons chez Octavie.

Britannicus, à Junie.

Allez , belle Junie ; et , d'un esprit content. Hâtez-vous d'embrasser ma sarur qui vous attend. ...

(A Agrippine.)

Des que je le pourrai : je reviens sur vos traces. Madame et de vos soins j'ii ai vous rendre grâces*

(Il sort.)

SCENE III

AGRIPPINE, IÜNIE, Agrippine.

M a dame, ou je me trompe, ou, durant vos adieux ,

Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.

Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage? Doutez-vous
d'une paix donc je fais mon ouvrage?

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés ,

Ai- je pu rassurer mes esprits agités ?

Helas! à peine encor je conçois ce miracle !...

Quand meme à vos bontés je craindrois quelque obstacle ,

"le changement. Madame, est commun à la Cour,

Et toujours quelque crainte accompagne L'amour. Agrippine.

31 suffit; j'ai parlé , tout a changé de face:

Mes soins à vos soupçons ne iaissent point de place.

Je réponds d'une paix jurée entre mes mains;

Néron m'en a donné des gages trop certains.

Ah ! si vous aviez vu par combien de caresses Il m'a renouvelld
la foi de ses promesses !

Par quels embrassemens il vient de m'arrêter!

Scs bras, dans nos adieux , ne pouvoient me quitter.

Sa facile bonté , sur son front répandue ,

Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue, lis s'épan-
choit en fils qui vient, en liberté,

Dans le sein de sa mere oublier sa fierté,.

Mais bientôt, reprenant un visage sévère.

Tel que d'un Empereur qui consulte sa mcre.

Sa confiance auguste a mis entre mes mains Des secrets d'où
dépend le destin des humains. îs T on , il le faut ici confesser à sa
gloire.

Son coeur n'enferme point une malice noire ;

Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,

Abtisoient contre nous de sa facilité....

Mais, enfin, à son tour, leur puissance décline.

Home , encore une fois , va connoître Agrippine. Déjà de ma
faveur on adore le bruit.

Cependant , en ces lieux n'attendons pas la nuit. Tassons chez,
Octavie, et donnons-lui le reste D'un jout autant heureux que je
l'ai cru funeste...,

(On entend un grand bruit.)

Mais , qu'est-ce que j'entendus?... Quel tumulte confus ? Que
peut-on faire ?

O Cifcl j sauvez Britannicus]

to

BURRHUS, AGRIPPINE, JUNIE

Agrippine, à Burrhut .

um mp hmh e t où courez- vous?... Arrêtez.... Que veut dire*,..

Burrhus, l'interrompant.

Madame , c'en en fait , Britannicus expire.

J U N i E , à part.

Ah ! mon Prince!

Agrippine, à Burrhut.

Il expire?

Burrhus.

Ou plutôt il est a'ort,

Madame.

J U N I E , à Agrippine.

Pardonnez , Madame , à ce transport.

Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

(Elle tort. }

TRAGÉDIE. Si

AGRIPPINE, BURRHUS

Agrippine.

^ ^uel attentat, Burrhus!

Burrhus.

Je n'y pourrai survivre»

Madame; il faut quitter la Cour et l'Empereur. Agrippine.

Quoi ! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur?

Burrhus.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.

A peine l'Empereur a vu venir son frère,

Il se levé , il l'embrasse : on se taît , et soudain César prend le premier une coupe à la main, et Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,

» Ma main de cette coupe épanche les prémices,

» Dit-il. Dieux! que j'appelle à cette effusion,

» Venez favoriser notre réunion !... «

Par les memes sermens Britannicus se lie.

la coupe , dans ses mains par Narcisse est remplie; Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords, le fer ne produit point de si puissans efforts.

Madame; la lumière à ses yeux est ravie:

Il tombe sut son lit, sans chaleur et sans vie.

Jugez combien ce coup frappe tous les esprits.

g» BRITANNICUS,

La moitié s'épouvante et sort avec des cris;

Mais ceux qui de la Cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.

Cependant , sur son lit il demeure penché :

D'aucun étonnement il ne paroît touché.

s> Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence s> A souvent ,
sans péril , attaqué son enfance.... t> Narcisse veut en vain affec-
ter quelque ennui.

Et sa perfide joie éclate, malgré lui....

Pour moi , dût l'Empereur punir ma hardiesse, D'une odieuse
Cour j'ai traversé la presse }

Et j'allois , accablé de cet assassinat ,

Pleurer Britannicus , César cl tout l'Etat.

Agrippine.

Le voici.... Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

NÉRON, AGRIPPINE, NARCISSE, BÜRRHÜS

Néron, à part , en apercevant Agrippine .

Agrippine.

Arrêtez , Néron. J'ai deux mots à vous dire.

Britannicus est mort ; je reconnois les coups i Je connois l'assassin.

Vous,

Néron.

Eh ! qui , Madame ?

Agrippine.

Néron.

Moi !... Voilà les soupçons dont vous êtes capable.

Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable; Et, si l'on veut. Madame, écouter vos discours.

Ma main de Claude même aura tranché les jours. Son fils vous étoit cher , sa mort peut vous confondre ;

Mais des coups du destin je ne puis pas répondre. Agrippine.

Non , non , Britannicus est mort empoisonné.

Narcisse a fait le coup , vous l'avez ordonné.

Néron.

Madame !... mais qui peut vous tenir ce langage î Narcisse.

Eh ! Seigneur, ce soupçon vous fait-il tant d'outrage ?

(• A Agrippine ,)

Britannicus, Madame, eut des desseins secrors.

Qui vous auroient coûté de plus justes regrets.

Il aspirait pl-us loin qu'à l'hymen de Junic:

De vos propres bontés il vous auroit punie.

Il vous trompoit, vous même, et son coeur offensé l'rétendoit
tôt ou tard rappeler le passé.

Soit donc que , malgré vous , le sort vous ait servie; Soit
qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie,

Sur ma fidélité César s'en soit remis,

I 4 BRITANNICÛS,

Laisseï les pleurs , Madame , à vos seuls ennemis. Qu'ils
mettent ce malheur au rang des plus sinistres* Mais vous....

Agrippine, à Néron.

Poursuis , Néron : avec de tels Ministres Par des faits glorieux
tu vas te signaler.

Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.

Ta main a commencé par le sang de ton frere:

Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mere. Dans le
fond de ton coeur , le sais que tu me hais.

Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits ... Mais je veux que ma mort te soit même inutile.

Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.

Borne , ce Ciel , ce jour que tu reçus de moi.

Par-tout , à tout moment m'offriront devant toi.

Tes remords te suivront comme autant de furies.

Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.

Ta fureur , s'irritant soi-meme dans son cours ,

D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours... Mais j'espère qu'enfin le Ciel , las de tes crimes,

Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes,

Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien Tu te verras forcé de répandre le tien ;

Et ton nom paroîtra , dans la race future.

Aux plus cruels Tyrans une cruelle injure.

Voilà ce que mon cœur se présage de toi.

Adieu, Tu peux sortir.

Néron, à Narcisse.

Narcisse, suivez-moi.

(Il sort , avec Narcisse.)

SC.ENE VIT.

AGRIPPINE, B U R R H U S

Agrippine.

A h ! Ciel , de mes soupçons quelle étoit l'injustice!

Je condamnois Burrhus pour écouter Narcisse!... Burrhus ,
avez- vous vu quels regards furieux Néron , en me quittant , m'a
laissé pour adieux?

C'en est fait. Le cruel n'a plus rien qui l'arrête;

Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête:

Il vous accablera , vous-même , à votre tour.

Burrhus.

Ah ! Madame , pour moi, j'ai vécu trop d'un jour. Plût au Ciel
que sa main , heureusement cruelle.

Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle !

Qu'il ne m'eût pas donné , par ce triste attentat.

Un gage trop certain des malheurs de l'Etat!

Son crime seul n'est pas ce qui me désespéré :

Sa jalousie a pu l'armer contre son frere ;

Mais , s'il vous faut. Madame, expliquer ma douleur, Néron l'a
vu mourir sans changer de couleur.

Scs yeux indifférents ont déjà la constance D'un Tyran , dans
le crime endurci , dès l'enfance. Qu'il achevé , Madame , et qu'il
fasse périr Un ministre importun qui ne le peut souffrir.

Kéias! loin de vouloir éviter sa colère, la plus soudaine mort
me sera la plus chère!

SCENE VIII et dernière

ALBIN¹, AGRIPPINE , BU RR H US.

Aluni.

A H ! Madame!... ah! Seigneur! courez vers l'Empereur;

Venez sauver César de sa propre fureur;

Il se voit pour jamais séparé de Junie.

Agrippine.

Quoi ! Junie elle-même a terminé sa vie?

Pour accabler César d'un éternel ennui,

Madame , sans mourir , clic est morte pour lui.

Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie ?

Elle a feint de passer chez la triste Octavie;

Mais bientôt elle a pris des chemins écartés »

Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.

Des portes du Palais elle soit éperdue.

D'abord , clic a d'Auguste aperçu la statue;

Et , mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,

Que de ses bras pressans elle tenoit liés :

« Prince, par ces genoux , dit-elle , que j’embrasse, o-) Protège en ce moment le reste de ta race.

« Rome , dans ton Palais , vient de voir immoler Le seul de tes neveux qui te pût ressembler.

m On veut , aptes sa mort-, que je lui sois parjure;

» Mais , pour lui conserver une foi toujours puie.

y> Prince, je me dévoue à ces Dieux immortels, *> Dont ta vertu t’a fait partager les autels.... «

Le peuple, cependant, que ce spectacle étonne.

Vole de toutes parts , se presse , l’environne, S’attendrit à ses pleurs , et, plaignant son ennui, D’une commune voix la prend sous son appui.

Ils la mènent au Temple , où, depuis tant d’années, Au culte des Autels nos Vierges destinées Gardent fidèlement le dépôt précieux Du feu toujours ardent qui brûle pour nos Dieux. César les voit partir, sans oser les distraire.

Uarcisse, plus hardi, s’empresse pour lui plaire»

Il vole vers Junie , et , sans s’épouvanter ,

D’une profane main commence à l’arrêter.

De mille coups mortels son audace est punie»

Son infidèle sang rejaillit sur Junie.

César, de tant d'objets en meme rems frappé, le laisse entre les mains qui l'ont enveloppe.

Il rentre. Chacun fuit son silence farouche, le seul nom de Junie échappe de sa bouche.

Il marche, sans dessein: ses yeux, mal assurés, U'osent lever au Ciel leurs regards égarés;

Et l'on craint, si la nuit , jointe à la solitude.

Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude.

Si vous l'abandonnez plus long -teins sans secours,

Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours, le tems presse. Courez.... Il ne faut qu'un caprice.

Il se perdroit, Madame.

— Agrippine.

Il se fetoit justice!.*

(A Burrhui.)

Mais , Burrhus , allons voir jusqu'où vont ses trans~ ports.

Voyons quel changement produiront scs remords ,

S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

Burrhus.

yiut aux Dieux que ce fût le dernier de scs crimes!

tragédie

de RACINE.

A PARIS

Chez

Bélin , Libraire , rue Saint-Jacques a près Saint-Yves ,

Brunet , Libraire , rue de Marivaux Place du Théâtre Italien.

A MONSEIGNEUR

Secrétaire d'État , Contrôleur - Général des Finances , Surintendant des Bâtiments , Grand Trésorier des Ordres du Roi > Marquis de Seignelay , &c.

Monseigneur,

Quelque juste défiance que j'aie de moi même et de mes Ouvrages , j o.se esperer que vous ne condamnerez pas la liberté que je

prends de vous dédier cette Tragédie . V^ous

a ij

ne l'ave^ pas jugée tout-a-fait indigne de •votre approbation ; mais ce qui fait son plus grand mérite auprès de vous 3 c'est , Monseigneur , que vous avez été témoin du bonheur qu elle a eu de ne pas déplaire a Sa Majesté.

■ U on sait que les moindres choses vous deviennent considérables 3 pour peu qu elles puissent servir ou a sa gloire ou. a son

plaisir ; et c'est ce qui fait qu'au milieu de tant d'importantes occupations 3 ou le ^ele de votre P rince et le bien public vous tiennent continuellement attaché 3 vous ne dédaigne ç pas quelquefois de descendre jusqu'il nous 9 pour nous demander compte de notre loisir.

J'aurois ici une belle occasion de m'étendre sur vos louanges 3 si vous me permettiez de vous louer y et que ne diroisje point de tant de rares qualités qui vous ont attiré l'admiration de toute la France ; de cette pénétration à laquelle rien n'échappe ; de cet esprit vaste , qui embrasse 9 qui exécute tout-à-la-

É P I T R E. ii>

fois tant de grandes choses ; de cette ame que rien n'étonne , que rien ne fatigue l

Mais , Monseigneur , il faut être plus retenu a vous parler de vous-même j et je craindrois de m'exposer 3 par un éloge importun y a vous faire repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honoré . Il vaut mieux que je songe a la mériter par quelque nouvel Ouvrage : aussi-bien 3 c'est le plus agréable remerciement qu'on vous puisse faire.

Je suis x avec un profond respect

MONSEIGNEUR

Votre très-humble et trèsobéissant serviteur ,

Racine»

PRÉFACE

JL 1TUS Regînam Berenicem , cul ctlam nuptias ■ pollicitus fcrebatur , statim ab urbe dimisit invîtus invitam.

C'est-à-dire , que « Titus , qui aimoit pas- 55 sionnément Bérénice , et qui même , à ce s> qu'on croyoit , lui avoit promis de l'épouser , jj la renvoya de Rome , malgré lui et malgré j> elle , >• dès les premiers jours de son Empire, Cette action est très-fameuse dans l'Histoire , et) e 1 'ai trouvée très-propre pour le Théâtre , par la violence des passions qu'elle y pouvoit exciter. En effet , nous n'avons rien de plus touchant dans tous les Poètes que la séparation d'Enée et de Didon , dans Virgile j et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un Chant d'un Poème héroïque , où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une Tragédie , dont la durée ne doit être que de quelques heures ? Il est vrai que je n'ai point poussé

PRÉFACE

Bérénice jusqu'à se tuer comme Didon , parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les der-

niers engagements que Didon avoir avec Ence , elle n'est pas obligée , comme elle , de renoncer à la vie. A cela près , le dernier adieu qu'elle dit à Titus , et l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer , n'est pas le moins tragique de la Piece \$ et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien , dans le cœur des Spectateurs , l'émotion que le reste y avoit pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une "Tragédie i il suffit que l'action en soit grande , que les Acteurs en soient héroïques , que les pas-

sions y soient excitées et que tout s’y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la Tragédie,

Je crus que je pourrais rencontrer toutes ces parties dans mon sujet ; mais ce qui m’en plut davantage , c’est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avoit long-tems que je voulois essayer si je pourrais faire une Tragédie avec cette simplicité d’action qui a été si fort du goût des Anciens i car c’est un des premiers préceptes qu’ils nous ont laissés. « Que ce que vous ferez , dit

V) PRÉFACE

» Horace , soit toujours simple , et ne sohr » qu’un. » Us ont admiré Y Ajax de Sophocle , qui n’est autre chose qu’Ajax qui se tue de regret , à cause de la fureur où il étoit tombé , après le refus qu’on lui avoit fait des armes d’Achille. Us ont admiré le Philoctete , dont tout le sujet est Ulysse , qui vient pour surprendre les fléchés d’ Hercule. L ’ Œdipe même, quoique tout plein de reconnoissances , est moins chargé de matière que la plus simple Tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence , qui l’élevent , avec raison , au-dessus de tous les Poètes comiques , pour l’clégance de sa diction , et pour la vraisemblance de ses mœurs , ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui , par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute 5 et c’est , sans doute , / cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les Anciens lui ont données. Combien Ménandre étoit-il encore plus simple , puisque Térence est obligé de prendre deux Comédies de ce Poète, pour en faire une des siennes !

Et il ne faut pas croire que cette réglé ne sait

PRÉFACE. vij

fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la Tragédie j et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourroient à peine arriver en plusieurs semaines ? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien , et que tout ce grand nombre d'incidens a toujours été le refuge des Poètes, qui ne sentoient dans leur génie ni assez d'abondance , ni assez de force , pour attacher durant cinq actes leurs Spectateurs, par une action simple , soutenue de la violence des passions , de la beauté des sentimens et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon Ouvrage. Mais aussi je ne puis croire que le Public me sache mauvais gré de lui avoir donné une Tragédie , qui a été honorée de tant de larmes , et dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avois re-

viii r R É F A C E.

cherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une Tragédie qui étoit si peu chargée d'intrigues ne pouvoit être selon les réglés du Théâtre. Je m'informai s'ils se plaignoient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouoient tous qu'elle n'ennuyoit point , qu'elle les touchoit même en plusieurs endroits et qu'ils la verroient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage ? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une Piece qui les touche , et qui leur donne du plaisir , puisse être absolument contre les réglés. La principale réglé est de plaire

et de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces réglés sont d'un long détail , dont je ne leut conseille pas de s'embarrasser. Ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'claircir les difficultés de la Poétique d'Aristote. Qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris , et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un Musicien disoit à Philippe , Roi de Macédoine , qui prétendoit qu'une chanson n'étoit pas selon les réglés ; « A Dieu ne plaise , Seigneur , que

PRÉFACE. £f

î» vous soyiez jamais si malheureux que de savoir ces choses-là mieux que moi î »

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes , à qui je ferai toujours gloire de plaire \$ car pour le libelle que l'on a fait contre moi , je crois que les Lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrais je à un homme qui ne pense rien , et qui ne sait pas meme construire . ce qu'il pense ? Il parle de Protase , comme s'il entendoit ce mot , et veut que cette première des quatre parties de la Tragédie soit toujours la plus proche de la dernière, qui est la catastrophe. Il se plaint que la trop grande connoissance des réglés l'empêche de se divertir à la Comédie. Certainement si l'on en juge par sa dissertation , il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paraît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle , qu'il loue très-injustement d'une grande multiplicité d'incidens; et qu'il n'a même jamais rien lu de la Poétique , que dans quelques Préfaces de Tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les réglés du Théâtre, puisqu' heureusement pour le Public il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas , c'est de savoir si peu les

réglés de la bonne plaisanterie , lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit - il réjouie beaucoup les honnêtes gens par ces hélas de poche , ces Mes lemo- selles mes réglés, et quantité d'autres basses affectations , qu'il trouvera condamnées dans tous les bons Auteurs , s'il se mêle jamais

de les lire. Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits Auteurs infortunés qui n'ont jamais pu , par eux-mêmes , exciter la curiosité du Public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque Ouvrage qui réussisse pour l'attaquer ; non point par jalousie, car sur quel fondement seroient-ils jaloux ? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre , et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres Ouvrages les auroient laissés toute leur vie.

NOTE

NOTE

DES RÉDACTEURS

ILe sujet de cette Piece est entièrement contenu dans le court passage de Suétone , rapporté et traduit au commencement de la Préface de Racine. D'ailleurs , ce sujet est si connu de tout le monde qu'il seroit superflu de le détailler ici.

XI

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

pi ous avons fait connoître, dans le Catalogne des Pièces de P. Corneille , tome cinquième des Tragédies de notre Collection , pourquoi les amours et la séparation de Titus et Bérénice furent mis au Théâtre , et le différent succès qu'eurent, dans leur nouveauté ,les deux Pièces que produisit ce sujet. Quoique celle de Racine ait eu trente représentations , de suite , elle n'en a pas moins été très-vivement critiquée dans le tems , sur-tout, par l'Abbé de Villars , dont parle Racine à la fin de sa Préface ; depuis , par Fatouville , dans sa Comédie d 'Arlequin Protée , jouée au Théâtre Italien en i 3 j depuis , par Saint-Evrémont , par l'Abbé Dubos , par l'Abbé Pellegrin , dans le Mercure d'Octobre et de Novembre 17*4, et par plusieurs autres.

JUGEMENS ET ANECDOTES. xuf :

Racine le fils nous apprend , dans les Mémoires sur la Vie de son pere , qu'il fut très-sensible aux critiques de l'Abbé de Villars et à celles de Eatouville. Celles du premier , connu par un Ouvrage cabalistique , intitulé Le Comte de Gabalis , te parurent outrées à Subligny , lui-même , qui , prenant alors la défense du même Pocte dont il avoit critiqué 1 ' A ndromaque , fit voir que l'Ecrivain ingénieux du peuple élémentaire n'entendoit pas les matières poétiques , dit Racine le fils. Tout sert aux Auteurs sages. L'Abbé de Villars avoit vivement ielcvé l'exclamation Duux ! échappée à Bérénice » dans la dernière scene du premier acte , en parlant du moment de l'avénement de Titus à l'Empire :

« t Dieux 1 avec quel respect et quelle complaisance a » Tous les cœurs , en secret , l'assuroient de leur foi ! »

et L'Auteur en reconnoissant sa faute , en corrigea, deux autres , de la même nature, dont son critique ne s'étoit pas aper-

cu. Bérénice disoit à la. fin de cette même scene :

te (, , Rome entière, en ce même moment, - -

b ij

xiv JUGEMENS ET ANECDOTES;

sî Fait des voeux pour Titus ; et , par des sacrifices ,

>© De son régné naissant consacre les prémices, o Je prends quelque part à des souhaits si doux.

» l'hénice , allons nous joindre aux voeux qu'on fait pour nous.
»

Et dans la quatrième scene du second acte :

« Pourquoi des immortels attester la puissance ? r»

« Dans la seconde édition , l'Auteur changea ces expressions qu'il avoit mises dans Ja bouche de Bérénice , sans faire attention qu'elle étoit Juive. »

« Sa Tragédie , quoiqu'honorée du suffrage du grand Condé , par l'heureuse application qu'il avoit faite de ces deux vers de la seconde scene du second acte :

<t Depuis deux ans entiers chaque jour je la vois y si Et crois toujours la voir pour la première fois , y>

fut très peu respectée sur le Théâtre Italien. Il assista à cette Parodie bouffonne , et y parut rire comme les autres ; mais il avouoit à ses amis qu'il n'avoit ri qu'extérieurement. La rime indécente que Scaramouchc (jouant Paulin) mettoit a la suite de la Reine Bérénice (en répondant à

JUGEMENS ET ANECDOTES, xr

Arlequin , jouant Titus , qui demandent où étoit cette Reine) le chagrinoit au point de lui faire oublier le concours du Public à sa Piece, les larmes des Spectateurs et les éloges de la Cour.... Il fut encore frappé d'un mot de Chapelle, qui Et plus d'impression sur lui que toutes les criti- <]ues de l'Abbé de Villars ... Ses meilleurs amis vantoient l'art avec lequel il avoit traité un sujet si simple , en ajoutant que le sujet n'avoit pas été bien choisi.... Comme courtisan , il s'étoit engagé à le traiter. Si je m'y étais trouvé , disoit JBoileau , je Vaurois bien empêché de donner sa parole ! Chapelle , sans louer , ni critiquer , gardoit le silence. Mon pere, enfin , le pressa vivement de se déclarer. ^4voue^-moi , en ami , lui dit-il , votre sentiment. Que pense\-vous de Bérénice ? Chapelle répondit par ce refrain d'une chanson ancienne :

<t Marion pleure, Marion crie,

« Marion veut qu'on la marie. »

ce Malgré toutes les beautés dont cette Piece est remplie, dit encore Racine le fils, dans ses Remarques sur les Tragédies de son pere , ou n'y

b iij

xvj JUGEMENS ET ANECDOTES.

remarque point , comme dans Indromaque et dans Britannicus , un génie qui croît et s'élance. Qui l'a pu empêcher de continuer son vol , en s'élevant toujours ? La froideur du Public pour Britannicus et les ordres de la Princesse qui lui imposa un sujet qu'il n'avoit pas choisi. Il ne pouvoit se tirer plus heureusement de la faute d'avoir obéi , et l'on admirera toujours dans cette

Piece la fécondité d'un génie qui de ces trois mots de Suétone *in-vitus invitam* dmisit a su tirer une Tragédie qui fut reçue bien plus favorablement que ne l'avoit été celle de Britannicus. Elle n'a point conservé toute cette brillante fortune qu'elle eut dans sa naissance j et quoiqu'elle n'ait point cessé de plaire , quoiqu'elle fasse toujours verser des larmes, quand il se trouve quelqu' Ac-trice capable de bien rendre toute la passion et la délicatesse de son rôle , elle n'est point du nombre de celles qui plaisent assez pour être redemandées. »

ce Eh î pourquoi , dans un'e Nation à qui l'on n'ose présenter une Piece sans amour , cette Piece , toute pleine d'amour et de l'amour le plus tendre , cette Pièce admirable , par l'abon*

JUGEMENS ET ANECDOTES. xvi>

dance , la vivacité , la délicatesse des sentiment et par l'élé-gance de l'expression , n'est-elle pas du nombre de celles qu'on redemande toujours ?

L'amour qui n'est que tendresse , n'étant point une passion tragique , n'excite jamais en nous cette émotion qui fait le grand plaisir de la Tragédie. La Nation n'a donc point entendu ses inté-rêts quand elle a engagé ses grands Poètes à mettre toujours l'amour sur le Théâtre.... »

« La Tragédie de Bérénice avoit un agrément particulier , parce qu'elle faisoit penser à d'autres amours qu'à ceux de Titus.... Elle fut victorieuse des critiques et des plaisanteries, et sera toujours regardée comme un chef-d'œuvre dans son genre , qui n'est point (ce que je suis obligé d'avouer) un genre tout-à-fait tragique , et même-, si l'on prend à la rigueur les principes d'Aristote , on n'ose la nommer Tragédie » puisque la pitié qu'elle

excite n'est pas celle qui jette un grand trouble dans l'ame , et qu'elle n'excite aucune, crainte. On ne craint point pour Titus. S'il étoit capable de mourir d'amour on riroit de sa mort 5 et qu'a-t-on à craindre pour Bérénice ? Son amant , qui la couronne sur tant d'Etats %

xvilj JUGEMENS ET ANECDOTES. <

s'empresse lui-même à essayer les larmes qu'*ii fait couler. Il n'est pas nécessaire de remarquer qu'Antiochus , personnage épisodique , ne peut exciter ni crainte, ni pitié. L'amour dans un personnage secondaire , comme l'a dit l'Auteur , lui-même, dans la Préface de sa Thêbaïde , est une passion comme étrangère au sujet , et qui ne peut produire que de médiocres ejfets. »

« La morale d'une Pièce qui représente le triomphe de la raison et du devoir sur la passion n'est point douteuse j mais quand la passion est peinte avec des couleurs si vives et si séduisantes , il est bien à craindre qu'on n'en soit plus touché que de la morale.... »

« IUccoboni en remettant de son Théâtre cette Piece et quelques-unes encore de mon pere , lui rend cette justice qu'il savoit, mieux qu'un' autre, que les tendresses et les jalousies des amans ne sauroient trouver que fort peu de place parmi le majestueux , l'intéressant et le lugubre d'une action tragique , et qu'il s'est livré , malgré scs Lumitres , au goût général de son siecle , qu'il a craint de révolter • j>

« Est-il vraisemblable , continue Racine , le

JUGEMENS ET ANECDOTES. xi*

filz , qu'un homme qui a été capable de faire Britannicus suivre son choix et son goût quand il entreprend Bérénice ? Il veut contenter la Cour j il veut plaire à son siècle et il s'écarte du chemin ou son goût le conduisoit. Ne l'avoit-on pas même forcé de s'en écarter par le froid accueil qu'on avoit fait à Britannicus ? Quelle peine eut le Public à reconnoître enfin le mérite de cette Piece ! Un jeune Poëte peut-il avoir assez de courage pour se roidir contre un goût général , et pour continuer à s'exposer aux chagrins que lui causeront des Pièces telles que Britannicus , quand il voit qu'une Piece qui ne parle que d'amour est applaudie de la Cour et de la Ville, et fait couler des larmes jusqu'à la trentième représentation ? Il étoit , cependant , moins flatté de ces larmes , dont il parle , dans la Préface de Bérénice y que de la justice rendue , à la fin , à sa Tragédie de Britannicus. Il reconnoît , dans la Préface de cette dernière , qu'elle est d'un genre solide y et qui lui fait plus d'honneur qu'une autre j et , puisque , malgré cela , il ne se flatte / point d'avoir le suffrage du Public , mais seulement celui des connoisseurs , on voit assez que c'est le Public qui a engagé le Poëte à travailler

xx JUGEMENS ET ANECDOTES.

dans un autre genre : de même qu'il a engagé le sublime Corneille à mettre de l'amour dans toutes ses Pièces. »

« Si la Tragédie Française n'a donc pas été portée à ce que demande ce genre sublime de Poésie , n'en accusons pas les deux hommes qui ont été les plus capables de l'y porter. C'est nous-mêmes qui les en avons empêchés : ainsi n'en accusons que ce goût frivole qu'avoit répandu parmi nous la fureur des Romans. Ce goût changera, peut-être. Le public , après une si longue froideur pour Athalie , a enfin reconnu le mérite de cette Piece , qui

doit nous apprendre quel est le vrai goût de la Tragédie. Notre Nation reconnoîtra peut-être , à la fin, que l'amour n'est que très-rarement digne d'y trouver place j mais quand elle voudra des Tragédies parfaites , sans amour , retrouvera-t-elle des hommes pareils aux deux Poètes dont elle n'a pas profité , comme elle pouvoit le faire î »

Les freres Parfaict nous apprennent dans leur Histoire du Théâtre François , que ce furent Floridor , Madame Champmêlé et son mari qui jouèrent d'original les rôles de Titus, de Béréjjiice et d'Antiochus. i

JUGEMENS ET ANECDOTES, srxj

te En faisant Bérénice , après Britannicus , Racine passe de l'imitation de Tacite à celle de Tibitile, dit Voltaire, dans sa Préface des deux Bérénice , de P. Corneille et de Racine , édition de P. et T. Corneille , avec des Commentaires. Il se tira d'un très-mauvais pas par un effort de l'art , et par la magie enchanteresse de ce style qui n'a été donné qu'à lui. 3>

<c Jamais on n'a mieux senti quel est le mérite de la difficulté surmontée. Cette difficulté ctoit extrême : le fonds ne sembloit fournir que deux ou trois scenès , et il falloit faire cinq actes.... »

<e Bérénice est , sans contredit , la plus foible des Tragédies de Racine qui sont restées au Théâtre , dit encore Voltaire , à la fin de scs Commentaires sur cette Pièce , qu'il a placée audevant de la Bérénice de P. Corneille , dans son édition de cet Auteur. Ce n'est pas même une Tragédie \$ mais que de beautés de détail , et quel charme inexprimable régné presque toujours dans la diction ! Pardonnons à Corneille de n'avoir jamais connu ni cette pureté, ni cette élégance i mais comment se peut-il faire que per- ' sonne

, depuis Racine, n'ait approché de ce style enchanteur ? Est-ce un don de la nature ? est-ce

xxij JUGEMENS ET ANECDOTES.

le fruit d'un travail assidu ? C'est l'effet de l'un et de l'autre. Il n'est pas étonnant que personne ne soit arrivé à ce point de perfection ; mais il l'est que le Public ait depuis applaudi, avec transport , à des Pièces qui à peine étoient écrites en François , dans lesquelles il n'y avoit ni connoissance du cœur humain , ni bon sens, ni poésie. C'est que des situations séduisent j c'est que le goût est très-rare. Il en a été de même dans d'autres arts. En vain on a devant les yeux des Raphaël , des Titien , des Paul Yéronèse ; des Peintres médiocres usurpent , après eux , de la réputation , et il n'y a que les connoisseurs qui fixent , à la longue , le mérite des Ouvrages. » Dans la nouveauté de cette Tragédie il y avoit à la fin du quatrième acte une scene , que Racine . a supprimée depuis , et que voici.

Après que Titus , sur l'avis de Rutile , est parti pour aller voir le Sénat et le Peuple , Antiochus restoit avec Arsace , et lui disoit :

Arsace , que dis-tu de toute ma conduite ?

Rien ne pouvoit tantôt s'opposer à ma fuite : Bérénice et Titus offensoient mes regards ;

Je partoais pour jamais. Voilà comme je pars!

Je rentre , et dans les pleurs je retrouve la Reine.

J'oublie,

JUGEMENS ET ANECDOTES xxiifr

?- f oublic , en même-tems , ma vengeance et sa haine-.

Je m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler ; Moi-même ,
à son secours je le viens appeler»

Et si sa diligence eût secondé mon zele ,

J'allois victorieux le conduire auprès d'elle. Malheureux que je
suis 1 avec quelle chaleur Je travaille, sans cesse,, à mon propre
malheur J C'en est trop.... De Titus, porte-lui les promesses > Ar-
sace : je rougis de toutes mes foiblesses.

Désespéré, confus , à moi-même odieux - .

Laisse-moi : je me veux cacher même à tes yeux.

C'étoit alors par cette scene que finissoit le quatrième acte..

Avant les deux Bérénices de P. Corneille et de Racine , il avoit
paru deux Tragédies de ce titre * la première de P. du Ryer , en
164\$, et la secondé de T. Corneille, en ié>j7j mais le sujet et les
personnages de chacune de ces deux-cî sont , tout— à-fait , diffé-
rais de ceux des deux autres.

Outre la Parodie de Fatouville , qui se trouvé insérée dans le
Théâtre Italien , de Ghérardi , un anonyme avoit fait imprimer ,
en 1673 r à Utrecht , une Comédie , en trois actes , en prose inti-
tulée , Tite , ou Les Bérénices , qui étoit aussi; tuie Parodie ^ et
qui portoit. sur la. Tragydie de

xxiv JUGEMENS ET ANECDOTES.

P. Corneille et sur celle de Racine. On ne crot? pas que cette
Comédie ait jamais été jouée.

« A l'une des représentations de la Bérénice de Racine , dont le rôle principale étoit joué par Mademoiselle Gaussin , une des sentinelles , fondant en larmes, laissa tomber son fusil, moins occupée de son devoir qu'attendrie par le jeu de l'Actrice. Un anonyme fit à cette occasion les vers suivans :

Quel spectacle touchant a frappé mes regards.

Quand sous le nom de Bérénice Gaussin de son amant déplo-
roit l'injustico !

J'ai vu des flots de pleurs couler de toutes part* ;

Ft jusqu'aux fiers soldats, en larmes.

Oubliant leurs emplois, laisser aller leurs armes.

O Racine! ombre révérée.

De quel ravissement ne dois-tu pas jouir.

Lorsque tu vois , du haut de l'Empirée,

La tendre Gaussin embellir Les chef d'oeuvres de ton génie,

Répandre sur tes vêts les grâces et la vie D'un sentiment ai-
mable et délicat ;

Surpasser I.e Couvreur , étonner Melpomene Et remonter sur
notre scene Bérénice, avec plus d'éclat UC tu n'en sus ptêter aux
pleurs de cette Reine !

dotes Dramatiques , de l'Abbé de La Porte.

Représentée 3 pour lu première fois , par les Comédiens Fran-
çois 3 au Théâtre de l'hôtel de Bourgogne , le il Novembre 1670.

PERSONNAGES

TITUS, Empereur de Rome.

BÉRÉNICE, Reine de Palestine.

ANTIOCHUS, Roi de Comagene.

PAULIN, confident de Titus.

ARSACE, confident d'Antiochus.

PHÉNICE, confidente de Bérénice.

RUTILE, Romain.

Suite de Titus.

La Scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre V appartement de Titus et celui de Bérénice.

ANTIOCHUS, ARSACE

Antiochus.

.Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux.

Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux» Souvent ce cabinet, superbe et solitaire,

Des secrets de Titus est le depositaire.

C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa Cour, Lorsqu'il vient à la Reine expliquer son amour.

(Lui montrant deux portes du cabinet.)

De son appartement cette porte est prochaine.

Et cette autre conduit dans celui de la Reine.

Va chez. elle. Dis-lui qu'importun à regret ,

J'ose lui demander un entretien secret.

Arsace.

Vous, Seigneur, importun i vous, cet amtfidele Q tj'un soin si généreux intéresse pour elle ?

Ai]

Vous, cet Antiochus, son amant autrefois ?

Vous , que l'Orient compte entre ses plus grands Rois ? Quoi 1 déjà de Titus épouse en espérance ,

Ce rang entr'elle et vous met-il tant de distance î , Antiochus.*

Va, dis je; et, sans vouloir te charger d'autres soins. Vois si je puis bientôt lui parler, sans témoins.

(Ariace son,)

SCENE II

ANTIOCHUS, nul.

Ht bien, Antiochus, es-tu toujours le meme ?.... Pourrai-je , sans trembler , lui dire , je vous aime Mais quoi ! déjà je tremble,

et mon coeur agité Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance î Elle m'imposa même
un éternel silence.

Je me suis tû cinq ans ; et , jusques à ce jour.

D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.

Dois-je croiije qu'au rang où Titus la destine Elle m'écoute
mieux que dans la Palestine ?

Il l'épouse,.. Ai-je donc attendu ce moment.

Pour me venir encor déclarer son amant ?

Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?

Ah î puisqu'il faut partir , partons sans lui déplaire î Hetitons-
nous , sortons ; et , sans nous découvrir , Allons loin de scs yeux
l'oublier , ou mourir,,..

TRAGÉDIE. S

Eh î quoi, souffrir toujours un tourment qu'elle ignore î Tou-
jours verser des pleurs qu'il faut que je dévore ? Quoi î même en
la perdant , redouter son courroux ?... Belle Heine , et pourquoi
vous offenseriez-vous ? Vîcns-je vous demander que vous quit-
tiez. Plimpire, Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous
dire Qu'après m'être long-tems flatté que mon rival Trouveroit à
ses voeux quelque obstacle fatal , Aujourd'hui qu'il peut tout, que
votre hymen s'avance, Exemple infortuné d'une longue constance
,

Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus ,

Je pars , fidèle encor , quand je n'espere plus....

Au lieu de s'offenser , elle pourra me plaindre.

Quoi qu'il en soit , parlons s c'est assez nous contraindre * ,

Et que peut craindre , hélas ! un amant sans espoir , Qui peut
bien se résoudre à ne la jamais voir ?

ARSACE, ANTIOCHUS

Antiochvs.

Æ-Rsace > entrerons-nous ?

Arsace.

Seigneur, j'ai vu la Reine .

Mais , pour me faire voir , je n'ai percé qu'à peine Les flots
toujours nouveaux d'un peuple adorateur*

Qu'attire sup ses pas sa prochaine grandeur.

Titus, après huit jours d'une retraite austère ,

Cesse enfin de pleurer Vespasien , son pere.

Cet amant se redonne aux soins de son amour;

Et, si j'en crois. Seigneur, l'entretien de la Cour, Peut- être,
avant la nuit, l'heureuse Bérénice,

Change le nom de Reine au nom d'impératrice*

Antiochvs.

Hélas !

A R S A C E

Quoi ! ce discours pourroit-il vous troubler ? Antiochus.

Ainsi donc , sans témoins , je ne lui puis parler ?

Vous la verrez. Seigneur. Bérénice est instruite Que vous voulez ici la voir , seule et sans suite.

La Reine , d'un regard . a daigné m'avertir Qu'à votre empressement elle alloit consentir |

Et , sans doute , elle attend le moment favorable Pour disparaître aux yeux d'une Cour qui l'accable. Antiochus.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé Des ordres importants dont je t'avois chargé?

Seigneur, vous connoissez ma prompte obéissance.

Des vaisseaux , dans Ostie armés en diligence , prêts à quitter le port de momens en momens , S'attendent pour partir que vos commandemens., JMais qui renvoyez-vous dans votre Cotnagcne £

Auhochu s.

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la Reine*

Qui doit partir?

Moi.

Vous ?

Antiochus.

En sortant du Palais,

Je sors de Rome, Arsace ; et j'en sors pour jamais!

Je suis surpris , sans doute , et c'est avec justice* Quoi 1 depuis si long-tems la Reine Bérénice Vous arrache , Seigneur , du sein de vos États , Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ,

Et lorsque cette Reine, assurant sa conquête. Vous attend pour témoin de cette illustre fête , Quand l'amoureux Titus, devenant son époux ,

Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous....

Ami ochus, l'interrompant.

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune.

Et quitte un entretien dont le cours m'importune*

Arsace.

Je vous entends , Seigneur. Ces mêmes dignités Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés i L'inimitié succédé à l'amitié trahie ?

Antiochus.

Koq , Arsace , jamais je ne l'ai moins haïe ?

Quoi Jonc ! de sa grandeur déjà trop prévenu ,

Le nouvel Empereur vous a-t-il méconnu ?

Quelque pressentiment de son indifférence Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence?

Ahtiochus,

Titus n'a point pour moi paru se démentir}

J'aurois tort de me plaindre.

Arsace,

Et pourquoi donc partir?

Quel caprice vous rend ennemi de vous-même i Le Ciel met sur le tronc un Trince qui vous aime. Un Prince, qui, jadis témoin de vos combats.

Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas ,

Et de qui la valeur , par vos soins secondée.

Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.

Il se souvient du jour, illustre et douloureux ,

Qui décida du sort d'un long siège douteux.

Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles Contemploient , sans péril , nos assauts inutiles.

Le béliet impuissant les menaçoit en vain :

Vous seul , Seigneur , vous seul , une échelle à la main. Vous portâtes la mort jusques sur leurs murailles.

Ce jour presque éclaira vos propres funérailles }

Titus vous embrassa mourant entre mes bras ,

Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.

Voici le tems , Seigneur , où vous devez attendre Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.

Si , pressé du désir de revoir vos États ,

Vous vous lassez de vivre où vous ne réglez pas ,

Faut-il

tragédie. „

^Faut-il que sans honneurs l'Euphrate vous revoie ? Attendez pour partir que César vous renvoie Triomphant , et changé des titres souverains Qu'ajoute encore aux Rois l'amitié des Romains.

Rien ne peut-il. Seigneur, changer votre entreprise? Vous ne répondez point.

Antiochus.

Que veux tu que je dise ?

J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

Hé bien , Seigneur ?

Antiochus.

Son sort décidera du mien,

Comment?

Antiochus.

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique ,
S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars >
Si Titus a parlé , s'il l'cpouse , je pars.
Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste î Antiochus.
Quand nous serons partis, je te dirai le reste.
Dans quel trouble. Seigneur , jetez-vous mon esprit !
Antiochus
la Reine vient...,. Adieu,... Fais tout ce que j'ai dit,
(Aruice sort,)
ro

BÉRÉNICE, PHÉNICE, ANTIOCHUS

Bérénice, à Antiochus.

.Enfin , je me dérobe à la joie importune De tant d'amis nouveaux, que me fait la fortune.

Je fuis de leurs respects l'inutile longueur ,

Pour chercher un ami qui me parle du coeur.

Il ne faut point mentir : ma juste impatience Vous accusoit déjà de quelque négligence.

Quoi! cet Antiochus, disois- je , dont les soins Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins ,

Lui , que j'ai vu toujours, constant dans mes traverses. Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses , Aujourd'hui que le Ciel semble me présager Un honneur , qu'avec lui je prétends partager ,

Ce meme Antiochus , se cachant à ma vue ,

Me laisse à la merci d'une foule inconnue î

Antiochus.

Il est donc vrai , Madame? et, selon ce discours. L'hymen va succéder à vos longues amours?

Bérénice.

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.

Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes. Ce long deuil , que Titus imposoit à sa Cour ,

Avoit, meme en secret, suspendu son amour.

Il a'avoit plus pour moi cette ardeur assidue ,

it

Lorsqu'il passoit les jours attaché sur ma vue.

Muet , chargé de soins et les larmes aux yeux ,

Il ne me laissoit plus que de tristes adieux.

Jugez de ma douleur , moi, dont l'ardeur extrême,

Je vous l'ai dit cent fois , n'aime en lui que lui-même ; Moi qui
, loin des grandeurs dont il est revêtu , Aurois choisi son cœur et
cherché sa vertu I

Antiochus.)

Il a repris pour vous sa tendresse première ?

Bérénice.

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière , Lorsque, pour
seconder ses soins religieux.

Le Sénat a placé son pere entre les Dieux.

De ce juste devoir sa piété contente A fait place , Seigneur ,
aux soins de son amante ; It, même en ce moment, sans qu'il
m'en ait parlé , Il est dans le Sénat, par son ordre assemblé.

Là, de la Palestine il étend la frontière:

Il y joint l'Arabie et la Syrie entière ;

It , si de ses amis j'en dois croire la voix ,

Si j'en crois ses sermens , redoublés mille fois ,

Il va sur tant d'États couronner Bérénice,

Pour joindre à plus de noms celui d'impératrice,

Il m'en viendra lui-meme assurer en ce lieu,

Antiochus.

It je viens donc vous dire un éternel adieu ! Bérénice.

One dites-vous ?... Ah ! Ciel ! quel adieu ! quel langage î Prince
, vous vous troublez et changez de visage ?

B ij

ANTIO chus.

Madame , il faut partir.

Quoi ! ne puis-je savoir

Quel sujet?....

Antiochus, à part.

Il fal'oit partir sans la revoir!

B É r É n r CE.

•Que craignex-vous ? parlez ; c'est trop long-tems se taire.

Seigneur , de ce départ quel est donc le mystère? Antiochus

Au moins, souvenex-vous que re cede i vos >oix.

Et que vous in'écoutez pour la dernière fois.

Si , dans ce haut degré de gloire er de puissance,

11 vous souvient des feux où vous prîtes naissance,

Madame , il vous souvient que mon cœur en ces lieux

Reçut le premier trait qui partit de vos vœux.

J'aimai . j'obtins l'aveu d'Agrippa votre fr cre.

Il vous parla pour moi. Peut-être , sanscolere,

Alliex- vous de mon cœur recevoir le tribut;

Titus, pour mon malheur 1 .' vint, vous vî, et vous plut.

Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme Qui porre
entre ses mains la vengeance de Rome,

La Judée en pâlir. Le triste Antiochus Se compta le premier au
nombre des vaincus,...

Bientôt , de mon malheur interne e sévère.

Votre bouche à la mienne ordonna de se taire» • »

Je disputai long-tems; je fis parler mes yeux:

Mes pleurs et mes soupirs vous suivoient en tous lieux. Enfin
votre rigueur emporta la balance;

Vous sûres m'imposer l'exil ou le silence.

11 fallut le promettre, et même le jurer!....

Mais , puisqu'en ce moment j'ose me déclarer, lorsque vous
m'arrachiez cette injuste promesse,

Mon cœur faisoit serment de vous aimer sans cesse.

Bérénice.

Ah î que me dites-vous?

Antiochus.

Je me suis tu cinq ans, Madame; et vais encor me taire plus
long-tems.

De mon heureux rival j'accompagnai les armes; J'espérai de verser mon sang après mes larmes ,

Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits. Mon nom pourroit parler , au défaut de ma voix.

Le Ciel sembla promettre une fin à ma peine.

Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine. Inutiles périls !... Quelle étoit mon erreur !

La valeur de Titus surpassoit ma fureur.

Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde:

Quoiqu'attendu , Madame, à l'Empire du monde, Chéri de l'univers , enfin aimé de vous,

Il sembloic à lui seul appeler tous les coups.

Tandis que , sans espoir , haï , lassé de vivre ,

Son malheureux rival ne sembloit que le suivre....

Je vois que votre cœur m'applaudit , en secret ;

Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,

U iij

Et que, trop attentive à ce récit funeste.

En faveur de Titus, vous pardonnez le reste.

Enfin , après un siège aussi cruel que lent.

Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant Des flammes , de la faim > des fureurs intestines ,

Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines. Home vous
vie , Madame , arriver avec lui.

Dans rorîcnr désert quel devint mon ennui!

Je demeurai long-tems errant dans Césarée, lieux charmans,
où mon coeur vous avoit adorée 1 Je vous redemandois à vos
tristes £cats ;

Je cherchois , en pleurant , les traces de vos pas.... Mais enfin ,
succombant à ma mélancolie.

Mon désespoir tourna mes pas vers l'Icalic, le sort m'y réserver
voit le dernier de ses coups .!

Titus , en m'embrassant, m'amena devant vous.

Un voile d'amitié vous trompa. l'un et l'autre.

Et mon amour devint le confident du vôtre....

Mais toujours quelque espoir flattoit mes déplaissirs. Home,
Vcspasien traversoient vos soupirs.

Après tant de combats, Titus cédoit, peut-être. Vcspasien est
mort et Titus est le maître,...

Que ne fuvois-je alors ! J'ai voulu , quelques jours. De son
nouvel Empire examiner le cours.

Mon sort est accompli. Votre gloire s'apprête.

Assez d'autres , sans moi , témoins de cette fête,

A vos heureux transports viendront joindre les leurs. Pour moi
, qui ne pourrois y mêler que des pleurs. D'un inutile amour ttop
constante victime.

Heureux, dans mes malheurs, d'en avoir pu, sans crime,
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars , plus amoureux que je ne fus jamais I
Bérénice.

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journe'e Qui doit avec
Cesar unir ma deitinée ,

Il fût quelque mortel qui pût impunément Se venir à mes yeux
déclarer mon amant;

Mais de mon amitié mon silence est un gage.

J'oub'ie , en sa faveur , un discours qui m'outrage;

Je n'en ai point troublé !c cours injurieux ..

Je fais plus ; à regret, je reçois vos adieux.

Le C ici sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie, Je n'at-
tendois que vous pour témoin de ma joie.

Avec tour l'univers j'honorois vos vertus:

Titus vous chjrisso't ; vous admiriez Titus.

Cent fols je me suis fait une douceur extrême D'entretenir Ti-
tus dans un autre lui même.

ANTIOCHU

Et c'çst ce que je fuis. J'évite , mais trop tard ,

Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.

Je fuis Tirur ... Je fuis ce nom quj m'inquiète.

Ce nom qu'à mus momens votre bouche répète.

Que vous dirai- je enfin ? Je fuis des yeux distraits.

Qui , me voyant toujours , ne me voyoient jamais. Adieu.... Je vais, le cœur trop plein de votre image. Attendre, en vous aimant , la mort pour mon par» rage.

Sur-tout , ne craignez point qu'une aveugle dcmlcuK Remplisse l'univers du bruit- de mon malheur.

Madame , le seul bruit d'une mort que j'implore, Vous fera souvenir que je vivois encore....

Adieu.

(II sort .)

P H É N I C E

je le plains ! Tant de fidélité.

Madame , meritoit plus de prospérité.

Ne le plaignez-vous pas?

Cette prompte retraite Me laisse , je l'avoue , une douleur secretc,

Je l'aurois retenu.

Bérénice.

Qui , moil le retenir?

J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.

Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.

Bome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux J La rigueur de
scs loix m'épouvante pour vous.

L'hymen chex les Romains n'admet qu'une Romaine. Rome
hait tous les Rois» et Bérénice est Reine.

le tems n'est plus » Phénice , où ie pouvois trembler. Titus
m'aime : il peut tout ; il n'a plus qu'à parler.

Il verra le Séi.at m'apporter ses hommages,

Et le peuple de fleurs couronner nos images.

Be cerre nuir , Phénice , as-tu vu la splendeur ?

Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur? Ces flam-
beaux, ce bûcher, cette nuit enflammée. Ces aigles, ces faisceaux,
ce peuple, cette armée. Cette foule de Pois, ces Consuls, ce Sénat ,

Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat; Cette
poutpre , cet or , que rchaussoit sa gloire.

Et ccs lauriers encor te'moins de sa victoire ;

Tous ccs yeux qu'on voyoit venir , de toutes parts. Confondre
sur lui seul leurs avides regards;

Ce port majestueux , cette douce présence ?

Ciel 1 avec quel respect et quelle complaisance ,

Tous les cœurs , en secret : , l'assuraient de leur foi i Parle :
peut-on le voir sans penser , comme moi , Qu'en quelque
ob»cuiité que le sort l'eût fait naître ,

Le monde en le voyant eût reconnu son maître

Mais , Phénice , où m'emporte un souvenir charmant ?

Cependant, Rome cnticie , en ce meme moment,

Paît des vœux pour Titus, et, par des sacrifices.

De son regne naissant consacre les prémices.

Que tardons nous ? Allons , pour son empire heureux. Au Ciel,
qui le protège, offrir aussi nos vœux.

i? BÉRÉNICE

Aussi- tôt, sans l'attendre et sans être attendue.

Je reviens le chercher ; et , dans cette entrevue , Dire tout ce
qu'aux coeurs , l'un de l'autre contens. Inspirent des transports
retenus si long-temps

Fit i du premier Acte,

SCENE PREMIERE

TITUS, PAULIN, Shi/r.

Titus, à Paulin.

A-t-on vu de ma part le Roi de Comagene?

Sait-il que je l'attends ?

Paulin,

J'ai couru cliex la Reine, Dans son appartement ce Prince
avoir paru }

Il en droit sorti , lorsque j'y suis couru.

De vos ordres , Seigneur , j'ai die qu'on l'avertisê.

Titus,

Il suffit.... Et que fait la Reine Bérénice ?

Paulin.

I.a Reine , en ce moment , sensible à vos bontés , Charge le
Ciel de verux pour vos prospérités.

Elle sortoit, Seigneur.

Titus.

Trop aimable Princesse î

Hélas î

Paulin.

En sa faveut d'où naît cette tristesse ?

so Bérénice,

l'Orient presque entier va fléchir sous sa loi.

Vous la plaignez i Titus.

Paulin , qu'on vous laisse avec m®l.

(Paulin fait sortir la Suite)

SCENE II

TITUS, PAULIN.

Titus.

Eh ' bien , de mes desseins Rome encore incertaine , Attend
que deviendra le destin de la Reine ,

Paulin i et les secrets de son cœur et du mien Sont de tout
l'univers devenus l'entretien.

Voici le tems enfin qu'il faut que je m'explique.

De la Reine et de moi que dit la voix publique .

Parlez. : qu'entendez-vous ?

Paulin.

j'entends , de tous cotés > Publier vos vertus, Seigneur, et scs
beautés.

Titus.

,Q U e dit-on des soupirs que je pousse pour elle i Quel succès
attend-on d'un amour si fidele ?

Paulin.

Vous pouvez tout. Aimez , cessez d'être amoureux, La Cour sera toujours du parti de vos vœux.

Titus,

TRAGÉDIE. ti

fct je l'ai vue aussi cette Cour , peu sincère ,

A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire ,

Des crimes de Néron approuver les horreurs :

Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.

Je ne prends point pour juge une Cour idolâtre , Paulin. Je me propose un plus ample théâtre j Et , sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs ,

Je veux par votre bouche entendre tous les coeurs. Vous me Paver promis. Le respect et la crainte Ferment autour de moi le passage à la plainte.

Pour mieux voir , cher Paulin , et pour entendre mieux f Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.

J'ai mis même à ce prix mon amitié secretc :

J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprete , Qu'au travers des flatteurs votre sincérité Fût toujours jusqu'à moi passer la vérité.

Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espere ?

Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévere i Dois-je croire qu'assise au trône des Césars ,

Une si belle Reine offensât ses regards ?

N'en douter point , Seigneur. Soit raison , soit caprice * Rome ne l'attend point pour son Impératrice.

On sait qu'elle est charmante ; et de si belles mains Semblent vous demander l'Empire des humains.

Elle a meme , dit-on , le cœur d'une Romaine :

Elle a mille vertus ; mais , Seigneur , elle est Reine. Rome , par une loi qui ne se peut changer , N'admet avec son sang aucun sang étranger,

i* BÉRÉNICE;

Et ne reconnoît point les fruits illégitimes Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes. D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses Rois, Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois. Attacha, pour jamais, une haine puissante!

Et, quoiqu'à ses Césars fidelle , obéissante,

■ Cette haine , Seigneur , reste de sa fierté ,

Survit dans tous les cœurs , après la liberté.

guls , qui le premier la soumit à ses armes ,

Qui fit taire les loix , dans le bruit des alarmes ,

Brûla pour Cléopâtre , et, sans se déclarer,

Seule dans l'Orient la laissa soupirer.

Antoine , qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie ,

Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie.

Sans oser toutefois se nommer son époux.

Rome l'alla chercher jusques à ses genoux.

Et ne désarma point sa fureur vengeresse Qu'elle n'eut accablé
l'amant et la maîtresse.

Depuis ce teins. Seigneur, Caligula , Néron , Monstres, dont à
regret je cite ici le nom,

Et qui, ne conservant que la figure d'homme, ioulcrent à leurs
pieds toutes les loix de Rome,

Ont craint cette loi seule , et n'ont point , à nos yeux , Allumé
le flambeau d'un hymen odieux.

Vous m'avez commande sur-tout d'être sincère.

De l'affranchi l'atlas nous avons vu le frère.

Des fers de Claudius Félix encor flétri ,

De deux Reines , Seigneur , devient le mari ;

Et , s'il faut jusqu'au bouc que je vous obéisse ,

«Ces deux Ruines étoient du sang de Bérénice;

TRAGÉDIE. i

Et tous croiriez pouvoir, sans'blesser nos regards» Faire entrer
une Reine au lit de nos Césars ,

Tandis que l'Orient, dans le lit de ses Reines Voit passer un es-
clave au sortir de nos chaînes l C'est ce que les Romains pensent

de votre amour;

Et je ne re'ponds pas, avant la fin du jour.

Que le Sénat , chargé des vœux de tout l'Empire»

Ne vous redise ici ce que je viens de dire ,

Et que Home , avec lui , tombant à vos genoux »

Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous. Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponse.

Titus.

Hélas 1 à quel amour on veut que je renonce î Paulin.

Cet amour est ardent , il le faut confesser.

Titus.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser »

Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire De la voir chaque jour , de l'aimer , de lui plaire»

J'ai fait plus , (le n'ai rien de secret à tes yeux y J'ai pour elle . cent fois , rendu grâces aux Dieux D'avoir suivi mon pere au fond de l'idumée,

D'avoir rangé sous lui l'Oient et l'armée ,

Et , soulevant encor le reste des humains ,

Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.

J'ai même souhaité la place de mon pere;

Mot, Paulin , qui cent fois, si le sort moins sévsiô Eût voulu de sa vie étendre les liens ,

Aurois donné mes jours pour prolonger les siens ! Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il désiré !)

C ij

Dans l'espoir d'élevcr Bérénice à l'Empire,

De reconnoître un jour son amour et sa foi ,

Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.

Malgré tout mon amour , Paulin , et tous ses charmes. Après mille scrmens appuyés de mes larmes.

Maintenant que je puis couronner tant d'attraits. Maintenant que je l'aime encor plus que jamais. Lorsqu'un heureux hymen , joignant nos destinées , Peut payer, en un jour, les voeux de cinq années,

3 e vais, Paulin O Ciel! puis-je le déclarer?

Paulin.

Quoil Seigneur?

Titus.

Pour jamais , je vais m'en séparer.

Mon cceur en ce moment ne vient pas de se rendre. Si je t'ai fait parler , si j'ai voulu t'entendre.

Je voulois que ton xele achevât , en secret ,

De confondre un amour qui se taît à regret.

Bérénice a long-tems balancé la victoire*

Et si je penche enfin du côté de ma gloire,

Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour. Des combats , dont mon coeur saignera plus d'un jour J l'aimois , je soupirois dans une paix profonde :

Un autre étoit chargé de l'Empire du Monde.

Maître de mon destin , libre dans mes soupirs,

Je ne rendois qu'à moi compte de mes désirs.

Mais, à peine le Ciel eut rappelé mon pere.

Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,

De mon aimable erreur ie fus désabusé ;

Jç seqtis le fardeau qui m'étoit imposé*

TRAGÉDIE. % s

Je connus que bientôt , loin d'être à ce que i'aitne ».

Il falloir , cher Paulin , renoncer k moi-même »

Et que le choix des Dieux, contraît e à mes amours» Livroit à l'univers le reste de mes jours, llome ob erve aujourd'hui ma conduite nouvelle. Quelle honte pour moi ! que' présage pour elle.

Si, dès le piemier pas. renversant 'ous ses droits,

Je fondois mon bonheur sur le débris des lois 1 Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,

J'y voulus préparer la triste Bérénice;

Mais par où commencer ? Vingt fois , depuis huit jours» J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours;

Et , dès le premier mot , ma langue embarrassée.

Dans ma bouche, vingt fois a demeuré glacée.

J'espérois que , du moins, mon trouble et ma douleur Lui feroient pressentir notre commun malheur;

Mais , sans me soupçonner, sensible à mes alarmes». Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes,

Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité»

Que la fin d'un amour qu'elle a trop méritai Enfin , j'ai ce matin rappelé ma constance.

Il faut la voir , Paulin , et rompre le silence.

J'attends Antiochus, pour lui recommander Ce dépôt précieux , que je ne puis garder.

Jusques dans l'Orient je veux qu'il la remene.

Demain Rome, avec lui , verra partir la Reine.

Elle en sera bientôt instruite par ma voix;

Et je vais lui parler pour la dernière fois.

Paulin.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire*

C iiij

Qui par-tout , après vous , attacha la victoire, la Judée asservie
et ses remparts fumans.

De cette noble ardeur éternels monumens.

Ne répondoient assez que votre grand courage Ne voudroit
pas , Seigneur, détruire son ouvrage ,

Et qu'un Héros , vainqueur de tant de nations ,

Sauroit bien , tôt ou tard , vaincre ses passions.

Titus.

Ah ! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle { Combien
mes tristes yeux la trouveroient plus belle S'il ne falloir encor
qu'affronter le trépas!

Que dis-je ? cette ardeur que j'ai pour ses appas, Bérénice en
mon sein l'a jadis allumée.

Tu ne l'ignores pas ? toujours la Renommée Avec le même
éclat n'a pas semé mon nom.

Na jeunesse , nourrie à la Cour de Néron ,

S'égaroit, cher Paulin , par l'exemple abusée,

Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.

Bérénice me plut. Que ne fait point un coeur Pour plaire à ce
qu'il aime et gagner son vainqueur !

Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes,]

Je revins triomphant ; mais le sang et les larmes Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux : J'entrepris le bonheur de mille malheureux.

On vit de toutes parts mes bontés se répandre: Heureux , et plus heureux que tu ne peux comprendre. Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits.

Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!

Je lui dois tout, l'aurai..... Récompense cruelle { çç que je lui dois va retomber sur çUe,

Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus ,

Je lui dirai: c« Partez, et ne me voyez plus J

Paulin.

F. h ! quoi. Seigneur, eh. ! quoi, cette magnificence Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance.

Tant d'honneur , dont l'excès a surpris !e Sénat ,

Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat?

Sur cent Peuples nouveaux Bérénice commande !

Titus.

Poibles amusemens d'une douleur si grande î Je connois Bérénice , et ne sais que trop bien Que son coeur n'a jamais demandé que le mien.

Je l'aimai , je lui plus. Depuis cette journée ,

Dois-je dire funeste, hélas! ou fortunée?

Sans avoir en aimant d'objet que son amour ,

Etrangère dans Borne , inconnue à la Cour ,

Elle passe ses jours , Paulin, sans rien prétendre Que quelque
heure à me voir et le reste à m'attendre. Encor si , quelquefois, un
peu moins assidu ,

Je passe le moment où je suis attendu ,

Je la revois bientôt de pleurs toute trempée!

Ma main à les sécher est long-tems occupée.

Enfin , tout ce qu'amour a de noruds plus puissans , Doux re-
proches , transports , sans cesse renaissans , Soins de plaire , sans
art , crainte toujours nouvelle , Beauté, gloire, vertu, je trouve
tout en elle.

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois ,

Et crois toujours la voir , pour la première fois!...

N'y songeons plus.,.» Allons, cher Paulin! plus j'y pense»

Plus je sens chanceler ma cruelle constance !

Quelle nouvelle, ô Ciel J je lui vais annoncer !....; Encore un
coup , allons , il n'y faut plus penser. Je connois mon devoir ,
c'est à moi de le suivre s Je n'examine point si j'y pourrai survivre

SCENE III

HUTILE, TITUS, PAULIN.

Rutile, à Titus.

]D)érénice, Seigneur, demande à vous parler»

Titus, à Paulin,

Ah! Paulin!....

Paulin.

Quoi ! déjà vous semble* reculer ?

De vos nobles projets, Seigneur , qu'il vous souvienne.

Voici le tems. \

Titus.

(j4 Rutile.)

Eh! bien, voyons-Ia.... Qu'elle vienne.

(Rutile fort.)

BÉRÉNICE , PHÉNICE , TITUS , PAULIN

Bérénice, à Titus.

E vous offensez pas si mon zèle indiscret De votre solitude interrompt le secret.

Tandis qu'autour de moi votre Cour assemblée Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée ,

Est-il juste. Seigneur, que seule, en ce moment.

Je demeure sans voix , et sans ressentiment ?

Mais, Seigneur, < car je sais que cet ami sincère Du secret de nos cœurs connoît tout le mystère)

Votre deuil est fini , rien n'arrête vos pas;

Vous êtes seul , enfin , et ne me cherchez pas.

J'entends que vous m'offrez un nouveau diadème.

Et ne puis, cependant, vous entendre vous même. Hélas ! plus de repos , Seigneur, et moins d'éclat 1 Votre amour ne peut-il pa-voître qu'au Sénat?

Ah î Titus, (car enfin l'amour fuit la containte De tous ces noms que suit le respect et la crainte)

De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?

N'a-t-il que des États qu'il me puisse donner ?

Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche? Un soupir, un regard, un mot de votre bouche.

Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.

Voyez-moi plus souvent et ne me donnez rien.

Tous vos momens sent-iïs dévoués à l'Empire)

Ce cteur , après huit jours, n'a-t-il rien à me dire?... Qu'un mot va rassurer mes timides esprits!..

Ma's parliez-vous de moi quand je vous ai surpris? Dans vos secrets discours étois-je intéressée ,

Seigneur ? Étois-jc , au moins , présente à la pensée ?

N'en doutez point. Madame; et j'atteste les Dieux Que toujours Bérén ce est préseme à mes yeux! L'absence , ni !c tems , je vous le jure encore ,

Ne vous peuvent ravir ce coeur qui vous adore! Bérénice.

Eh ! quoi , vous me jurez une éternelle ardeur.

Et vous me la jurez avec cette froideur!

Pourquoi meme du Ciel attester la puissance?

faut il par des scrmens vamcre ma d. fiance?

Mon coeur ne prétend point, Seigneur, vous démentir. Et je vous en croirai sur un simple soupir.

Madame ..

Titus.

Bérénice.

Hé bien. Seigneur?.. Mais, quoi ! sans merépondre. Vous détournez les yeux , et sembler vous confondre ! Ne m 'offrirez-vous plus qu'un visage interdit? Toujours la mort d'un pere ocupe votre esprit.

Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore^

Titus.

Plut aux Dieux que mon pere, hélas! vécût encore!

Que je vivrois heureux!

Bérénice.

Seigneur , tous ces regret*

De votre piété sont de justes effets ;

Mais vos pleurs ont assez honoté sa mémoire.

Vous devez d'autres soins à nome, à votre gloire.

De mon propre intérêt je n'ose vous parler.

Bérénice autrefois pouvoir vous consoler.

Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.

De combien de malheurs , pour vous persécutée.

Vous ai- je, pour un mot, sacutté mes pleurs ?

Vous- regrettez un pere,.. Hélas] foiblcS douleurs]

Et moi , ce souvenir me fait f émir encore!)

On vouloit m'atrachcr de tour ce que j'adore !

Moi , dont vous connoisszt le trouble et le tourment. Quand vous ne me quittez que pour quelque moment. Moi , qui mour- rois le jour qu'on voudroit m'interdire De vous...

Titus, l'interrompant.

Madame, hélas! que me venez-vous dire?

Quel tems choisissez-vous?... Ah; de grâce, arrêtez] C'est trop ,
pour un ingrat, prodiguer vos bontés à Bérénice.

Pour un ingrat. Seigneur Eh; le pouvez-vous être ?J Ainsi donc
mes bontés vous fatiguent , peut-être à

Non , Madame. Jamais , puisqu'il faut vous parler, Mon cœur
de plus de feux ne se sentit brûler;

Mais...

Bérénice,

Achevez ?

Titus,

Hélas à

Parlez ?

Titus.

Rome... l'Empire...;

Bérénice.

Hé bien ?

Titus, à Paulin.

Sortons , Paulin , je ne lui puis rien dire.

(Il sort, avec Paulin.)

BÉRÉNICE, PHÉNICE

Bérénice.

C^uoi! me quitter sitôt, et ne me dire rien 1 Chcre Phénicc, hélas 1 quel funeste entretien!

Qu'ai-je fait ? que veut-il ? et que dit ce silence? Piiénice.

Comme vous , je me perds d'autant plus que j'y pense. Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir Qui contre vous , Madame , ait pu le prévenir >

Voyez, examinez.

Bérénice.

Hélas ! tu peux m'en croire.

Plus je veux du passe rappeler la mémoire ,

Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour ,

Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour...

Mais,

Mais , tu nous cntendois. Il ne faut rien me taire ; Parle. N'ai-je rien dit qui puisse lui ddplairc ?

Que sais-je? J'ai peut-être, avec trop de chaleur, Rabaissé scs présens , ou blâmé sa douleur.

N'est-ce point que de Home il redoute la haine ?

Il craint, peut-être, il craint d'épouser une Reine? Hélas ! s'il étoit vrai !... Mais non , il a , cent fois, Rassuré mon amour contre

leurs dures loix.

■ Cent fois... Ah ! qu'il m'explique un silence si rude: Je ne respire pas dans cette incertitude.

Moi , je vivrois , Phénice, et je pourrois penser Qu'il me néglige , ou bien que j'ai pu l'offenser? Retournons sur ses pas.... Mais, quand je m'examine! Je crois de ce désordre entrevoir l'origine,

Phénice; il aura su tout ce qui s'est passé:

L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.

Il attend, m'a-t-on dit , le Roi de Comagene.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine. Sansdoute, ce chagrin , qui vient de m'alarmer. N'est qu'un léger soupçon , facile à désarmer...,

(A part.)

Je ne te vante point cette foible victoire,

Titus. Ah ! plût au Ciel que , sans blesser ta gloire , Un rival plus puissant voulût tenter ma foi ,

Et pût mettre à mes pieds plus d' Empires que toi.

Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme, Que ton amour n'eût tien à donner que ton ame; C'est alors , cher Titus, qu'aimé , victorieux.

Tu verrois de quel prix ton coeur est à mes yeux !...

•j* BÉRÉNICE

(A Ph/nice.)

Allons , Phénice , un mot pourra le satisfaire....

(A part.)

Rassurons-nous , mon cœur , je puis encor lui plaire. Je me comptois trop tôt au rang tics malheureux :

Si Titus est jaloux , Titus est amoureux 1

Fin du second Acte .

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE

Titus,

^^uoï ! l'rinçe, vous partiez? Quelle raison subite Presse votre départ , ou plutôt votre fuite ? Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux ?

Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux? Que diront , avec moi , la Cour , Rome , l'Empire ? Mais , comme votre ami , que ne puis-je vous dire ? De quoi m'accusez-vous ? Vous avois-je , sans choix. Confondu jusqu'ici dans la foule des Rois ?

Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon pere : C'étoit le seul présent que je pouvois vous faire ;

Et lorsqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher , Vous fuyez mes bienfaits, tout prêts à vous chercher i Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée ,

Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée.

Et que tous mes amis s'y présentent de loin ,

Comme autant d'inconnus , dont je n'ai plus besoin ? . Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire? Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

D ij

Antiochus.

Moi , Seigneur ?

Titus.

Vous.

Antiochus.

Hélas ! d'un Prince malheureux Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux !

Titus.

Je n'ai pas oublié , Prince , que ma victoire Devoir à vos exploits la moitié de sa gloire >

Que Rome vit passer au nombre des vaincus rius d'un captif chargé des fers d'Antiochus;

Que dans le Capitole elle voie attachées

Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.

Je n'attends pas de vous de ces sanglans exploits ,

Et je veux seulement emprunter votre voix.

Je sais que Bérénice , à vos soins redevable ,

Croit posséder en vous un ami véritable.

Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous;

Vous ne faites qu'un coeur et qu'une ame avec nous.

Au nom d'une amitié si constante et si belle , Employez le pouvoir que vous avez sur elle !

Voyez-la , de ma part.

Antiochus.

Moi , paroître à ses yeux à La Reine , pour jamais , a reçu mes adieux.

Titus.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore. Antiochus.

Ah! parlez-lui, Seigneur !... La Reine vous adore.

Pourquoi vous dérober vous-même , en ce moment »

Le plaisir de lui faire un aveu si charmant ?

Elle l'attend , Seigneur , avec impatience.

Je réponds, en parrant , de son obéissance ;

Et même elle m'a dit que prêt à l'épouser ,

Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

T i t u s.

Ah 1 qu'un aveu si doux auroit lieu de me plaire] Que je serois heureux , si j'avois à le faire !

Mes transports aujourd'hui s'attendoient d'éclater; Cependant, aujourd'hui. Prince , il faut la quitter.

Antiochus.

La quitter ! vous , Seigneur]

Titus.

Telle est ma destinée , A Tour elle et pour Titus il n'est plus d'hymenée.

D'un espoir si charmant je me Hatois en vain.

Prince , il faut avec vous qu'elle parte demain.

A w t i o c i i u s .

Qu'entends je ? ô Ciel I

Titus.

Plaiguez ma grandeur imporune.

Maître de l'univers, je réglé sa fortune:

Je puis faire les Rois , je puis Iss déposer;

Cependant de mon cœur je ne puis disposer.

Borne , contre les Rois , de tout tems, soulevée , Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée.

L'éclat du diadème et cent Rois pour aveux Déshonorent ma flamme et blessent tous les yeux.

Mon cœur , libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,

D iij

Peut brûler à son choix dans des flammes obscures; Et Rome, avec plaisir, rcccvroic de ma main La moins digne beauté qu'elle cache en son sein. Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.

Si le peuple demain ne voit partir la Reine , Demain elle entendra ce peuple furieux Mc venir demander son départ à ses yeux.

Sauvons de cet alfront mon nom et sa mémoire ;

Et , puisqu'il faut céder , cédon's à notre gloire.

Ma bouche et mes regards , muets depuis huit jours , L'auront pu préparer à ce triste discours;

Et même , en ce moment , inquiète , empressée ,

Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.

D'un aman: intcidit soulagez le tourment.

Épargnez à mon coeur cet éclaircissement.

Allez ; expliquet-lui mon trouble et mon silence: Sur-tout, qu'elle me laisse éviter sa présence.

Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens. Portez-lui mes adieux , et recevez les siens.

Fuyons tous deux , fuyons un spectacle funeste ,

Qui de notre constance accableroit le reste.

Si l'espoir de régner et de vivre emmon cœur Peut de son infortune adoucir la rigueur ,

Ah! Prince, jurez-lui que, toujours trop fidèle, Gémissant dans ma Cour , et plus exilé qu'elle , Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant , Mon règne ne sera qu'un long bannissement.

Si le Ciel , non content de me l'avoir ravie ,

Veut encor m'affliger par une longue vie....

Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas.

TR AGÉDI E.

Prince, dans son malheur, ne l'abandonnez pas. Que l'Orient vous voie arriver à sa suite ;

Que ce soit un triomphe , et non pas une fuite. Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens ,

Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens. Pour rendre vos États plus voisins l'un de l'autre , L'Euphrate bornera son Empire et le vôtre.

Je sais que le Sénat, tout plein de votre nom. D'une commune voix confirmera ce don.

Je joins la Cilicic à votre Comagene.

Adieu. Ne quittez point ma Princesse, ma Reine, Tout ce qui de mon cœur fut l'unique désir.

Tout ce que j'aimerai , jusqu'au dernier soupir !

(Il tort.)

SCENE II

ANTIOCHUS, ARSACE*

Ainsi le Ciel s'apprête à vous rendre justice ! Vous partirez , Seigneur ; mais avec Bérénice, loin de vous la ravir , on va vous la livrer.

Arsace, laisse-moi le tems de respirer.

Ce changement est grand , ma surprise est extrême, Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime !

Dois-je croire , grand ? Dieux , ce que je viens d'ouïr ?

Et , quand je le croirais , dois-je m'en réjouir ?

Mais, moi-même, Seigneur , que faut-il que je croie ? Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie ?

Me trompiez-vous tantôt , au sortir de ces lieux , Lorsqu'encor tout ému de vos derniers adieux , Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle ,

Votre cœur me centoit son audace nouvelle ?

Vous fuyiez un hymen qui vous faisoit trembler.

Cet hymen est rompu : quel soin peut vous troubler ? Suivez les doux transports où l'Amour vous invite.

Antiochus.

Arsace, je me vois chargé de sa conduite.

Je jouirai long-tems de ses chers entretiens î S cs yeux meme
pourront s'accoutumer aux miens > Et peut-être son cœur fera la
différence D)cs froideurs de Titus à ma persévérance.

Titus m'accable ici du poids de sa grandeur :

Tout disparoît dans Rome auprès de sa splendeur; Mais quoi-
qQc l'Orient soit plein de sa mémoire, Bérénice y verra des traces
de ma gloire !

N'cn doutez point , Seigneur , tout succédé à vos vœux.

Antiochus.

À h 1 que nous nous plaçons à nous tromper tous deux i A R s
A C E.

Eh î pourquoi nous tromper ?

Anticchvs.

Quoi! je lui pourrois plaire?

Bérénice à mes vœux ne seroit plus contraire ?

Bérénice , d'un mot , flatteroit mes douleurs ? Pcnsce-tu seule-
ment que , parmi scs malheurs.

Quand l'univers entier négligeroit ses charmes. L'ingrate me
permît de lui donner des larmes »

Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir

Des soins qu'à mon amour elle croiroit devoir ?

Eh ! qui peut mieux que vous consoler sa disgrâce ?

Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face, Titus la quitte.

Antiochus.

Hélas , de ce grand changement Il ne me reviendra que le nouveau tourment D'apprendre par scs pleurs à quel point elle l'aime.

Je la verrai gémir , je la plaindrai moi-même.

Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi De recueillir des pleurs, qui ne sont pas pour moi !

Quoi ! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse? Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foiblesse ? Ouvrez les yeux, Seigneur •, et songeons, entre nous. Par combien de raisons Hérénice est à vous.

Puisqu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire.

Songez que votre hymen lui' devient nécessaire.

Antiochus,.

Nécessaire ?

A ses pleurs accordez quelques jours;

De ses premiers sanglots laissez passer le cours :

Tout parlera pour vous , le dépit , la vengeance , L'absence de Titus , le tems , votre présence.

Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir.

Vos deux États voisins, qui cherchent à s'unir. L'intérêt , la raison , l'amitié , tout vous lie.

Antiochus.

Ah ! je respire , Arsace , et tu me rends la vie. J'accepte avec plaisir un présage si doux.

Que tardons-nous? faisons ce qu'on attend de nous. Entrons chez Bérénice et , puisqu'on nous l'ordonne , Allons lui déclarer que Titus l'abandonne....

Mais plutôt demeurons... Que faisais-je ? Est-ce à moi , Arsace , à me charger de ce cruel emploi?

Soit vertu, soit amour, mon coeur s'en effarouche. L'aimable Bérénice entendroit de ma bouche • (A part.)

Qu'on l'abandonne?.... Ah J Heine!.... Eh! qui l'auroic pensé

Que ce mot dût jamais vous être prononcé ?

Arsace.

La haine sur Titus tombera toute entière.

Seigneur , si vous parlez , ce n'est qu'à sa prière. Antiochus.

Non , ne la voyons point. Respectons sa douleur.

Assez d'autres viendront lui conter son malheur.

Eh ! ne la crois-tu pas assez infortunée D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée ,

Sans lui donner encor le déplaisir fatal D'apprendre ce mépris par son propre rival Encore un coup, fuyons; et, par cette nou-

velle, K'ailons point nous charger d'une haine immortelle.

Ah! la voici. Seigneur; prenez votre parti.

Antiochus.

O Ciel 1

SCENE III

BÉRÉNICE , PHÉNICE , ANTIOCHUS , ARSACà.

Bérénice, à Antiochur.

ühl É quoi ! Seigneur, vous n'etes point parti ? Antiochus.

Madame , je vois bien que vous êtes déçue ,

Zt que c'écoit César que cherchoit votre vue;

Mais n'accusez que lui , si , malgré ces adieux ,

De ma présence encor j'importune vos yeux.

Teut-ctre , en ce moment , je serois dans Ostie ,

S'il ne m'eût de sa Cour défendu la sortie.

Bérénice.

Il vous cherche vous seul : il nous évite tous.

Antiochus.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

Bérénice»

De moi, Prince?

ÀNTIOCHUS.

Oui, Madame.

Et qu'a-t-il pu vous dire

ANTIOCHUS

Mille autres , mieux que moi , pourront vous en instruire.

Bérénice.

Quoi ! Seigneur?...

Antiochus.

Suspendez votre ressentiment.

D'autres , loin de se taire, en ce meme moment , Triompheroient peut-être, et pleins de confiance, Céderoient, avec joie, à votre impatience.

Mais moi , toujours tremblant, moi, vous le savez bien, A qui votre repos est plus cher que le mien ,

Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire, F.t crains votre douleur plus que vorre colere.

Avant la tin du jour vous me justifierez.

Adieu, Madame.

O Ciel ! quel discours !... Demeurez.

Prince, c'est trop cacher rpon trouble à votre vue. Vous voyez devant vous une Reine éperdue.

Qui , la mort dans 1 c sein , vous demande deux mots. Vous craignez , dites-vous , de troubler mon repos?

Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,

Excitent ma douleur , ma colere , ma haine.

Seigneur, si mon repos vous est si précieux.

Si moi- même jamais je fus chere à vos yeux,

Éclaircissez

Éclaircissez le trouble où vous voyez mon ame.

Que vous a dit Titus?

Antiochus.

Au nom des Dieux , Madame..., , Bérénice.

Quoi ! vous craignez si peu de me désobéir?

Antiochus.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr 1 Bérénice.

Je veux que vous parliez.

Antiochus, à part.

Dieux , quelle violence!...;

(A Bérénice.)

Madame , encore un coup, vous lourez mon silence. Bérénice.

Prince , dès ce moment , contentez mes souhaits.

Ou soyez de ma haine assuré pour jamais!

Antiochus.

Madame , après cela , je ne puis plus me taire.

Eh ! bien , vous le vouêtez , il faut vous satisfaire..»

Mais ne vous flatez point. Je vais vous annoncer Pcut-Stre des malheurs, où vous n'osez penser.

Je connois votre cœur. Vous devez vous attendre Que je le vais frapper pat l'endroit le plus tendre....

Titus m'a commandé...

Bérénice, l'interrompant.

Quoi ?

Antiochus.

De vous déclarer Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut séparer.

Bérénice.

Nous séparer !... Qui? moi?... Titus de Bérénice?

ANTIOCHUS

Il faut que, devant vous, je lui rende justice.

Tout ce que dans un coeur , sensible et généreux. L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux ,

Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore;

Mais, enfin , que lui sert de vous aimer encore!

Une Reine est suspecte à l'Empire Romain.

Il faut vous se'parcr , et vous partez, demain.

Bérénice.

(A Phe'nice.)

Nous séparer!,.. Hélas, Phénicc!

Eh ! bien, Madame,

Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.

Ce coup , sans doute , est rude ; il doit vous étonner!
BÉRÉNICE.

Après tant de sermens , Titus m'abandonner I Titus, qui me juroît.. Non , je ne le puis croire :

Il ne me quitte point , il y va de sa gloire.

Contre son innocence on me veut prévenir.

Ce piège n'est tendu que pour nous désunir.

Titus m'aime,... Titus ne veut point que je meure. Allons le voir. Je veux lui parler, tout à l'heure. Allons.

ANTIOCHUS

Quoi! vous pourriez ici me regarder!..* BÉRÉNICE ,
l'interrompant.

Vous le souhaitez trop pour me persuader.

Non , je ne vous crois point.... Mais , quoi qu'il en puisse être ,

Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paroître ...

(A Phénice.)

Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.

Hclas 1 pour me tromper je fais ce que je puis!

(Elle sort , avec Phénice)

« T -. — . . - -Ht

SCENE IV

ANTIOCHUS, ARSACI.

ANTIOCHUS, à part.

E me trompai-ie point ? l'ai je bien entendue ?

Que je me garde , moi , de paroître à sa vue Je m'en garderai bien.... Et! ne parlois-je pas,

Si Titus, malgré moi , n'eût arrêté mes pas?

(A Arsace.)

Sans doute, il faut partir.... Continuons, Arsace.

Elle croit m'affiiger : sa haine me fait grâce.

Tu me voyois tantôt inquiet f égaré :

Je partoais amoureux , jaloux , désespéré;

Et maintenant , Arsace , après cette défense ,

Je partirai, peut-être, avec indifférence.

Arsace.

Moins que jamais , Seigneur , il vous faut éloigner. Antiochus.

Moi , je demeurerai pour me voir dédaigner !

E ij

Des froideurs de Titus je serai responsable !

Je me verrai puni , parce qu'il est coupable!..*

Avec quelle injustice et quelle indignité Elle doute, à mes yeux
, de ma sincérité!

Titus l'aime , dit-elle, et moi je l'ai trahie.

L'ingrate ! m'accuser de cette perfidie !

Et dans quel tems encor ? Dans le moment fatal Que j'étale à
ses yeux les pleurs de mon rival ,

Que, pour la consoler, je le faisois paroître Amoureux et
constant , plus qu'il ne l'est, peut-être.

ARSACE

Eh! de quel soin. Seigneur , vous allez-vous troubler Laissez à ce
torrent le remède se couler.

Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.

Demeurez seulement.

ANTIOCHUS

Non , je U quitte , Arsace.

Je sens qu'à sa douleur je pouvois compâtrir:

Ma gloire , mon repos , tout m'excite à partir.

Allons ; et de si loin évitons la cruelle

Que de long-tems, Arsace , on ne nous parle d'elle....'

Toutefois , il nous reste encore assez de jour.

Je vais dans mon Palais attendre fon retour.

Va voir s» sa douleur ne l'a point trop saisie.

Cours, et partons, du moins, assurés de sa vie !

Fin du troisième Acte •

SCENE PREMIERE

BÉRÉNICE, seule.

3P hénict. ne rien point?... Momens trop rigoureux. Que vous paroisse*, lents à mes rapides vœux î Je m'agite, je cours, languissantc , abattue,

L.a force m'abandonne , et le repos me tue.... Phénicc ne vient point! .. Ah! que cette longueur D'un présage funeste épouvante mon cœur !...

Phénice n'aura point de réponse à me rendre.

Titus , l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre...

Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur!

PHÉNICE, BÉRÉNICE

Bérénice.

Cjheri Phénice, hé bien, as-tu vu l'Empereur? Qu'a-t-il dit i vicndra-t-il ?

E iij

i* BÉRÉNICE*

Oui, je l'ai tu, Madamej Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre ame.

J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.

Vient-il i

Bérénice.

Phénice.

N'en doutez point, Madame, il va venir.

Mais voulez-vous paroître en cc désordre extrême î Kcmcttez-vous , Madame, et rentrez en vous-même. Laissez-moi relever ces voiles détachés.

Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés. Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

laisse, laisse, Phénice s il verra son ouvrage!

Eh! que m'importe, hélas! tous ces vains otnemens Si ma foi , si mes pleurs , si mes gémissemens.,..

Mais, quedis-je, mes pleurs?.., si ma perte est certaine,. Si ma mort , toute prête , enfin , ne le rainenc ,

Dis- moi , que produiront tes secours superflus.

Et tout ce foible éclat, qui ne le touche plus?

Phénice.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche?.... J'entends du bruit, Madame, et l'Smpereur s'approche,..

Venez , fuyez la foule et rentrons promptement.

Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

(Bérénice et Phe'nice sortent,)

SCENE IV

TITUS, seul.

HÉ bien, Titus, que viens-tu faitei- Rcténice t'attend. Où viens-tu, téméraire?

Tes adieux sont ils prêts? T'es-tu bien consulté?

Ton coeur te promet-il assez de cruauté?

Car enfin au combat qui pour toi se prépare.

C'est peu. d'être constant, il faut être barbare. Soutiendrai- je ses yeux, dont la douce langueur Sait si bien découvrir les chemins de mon coeur?

Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes. Attachés sur les miens , m'accabler de leurs larmes ,

Jde souviendrai-je alors de mon triste devoir ? Pourrai-je dire enfin : « Je ne veux plus vous voir 1... ic viens percer un coeur que j'adore, qui m'aime.... Eh ! pourquoi le percer? qui l'ordonne? Moi-mfine» Car, enfin, Rome a-t-elle expliqué ses souhaits? L'entendons-nous crier autour de ce Palais?

Vois je l'Utat penchant au bord du précipice ?

Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?

Tout se taît ; et moi seul , trop prompt à me troubler , J'avance des malheurs, que je puis reculer.

Et qui sait si , sensible aux vertus de la Reine,

Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine ?

Rome peut par son choix justifier le mien....

Non , non , encore un coup, ne précipitons rien.

Que Rome, avec ses loix , mette dans la balance Tant de pleurs
, tant d'amour , tant de persévérance : Rome sera pour nous ...
Titus , ouvre les yeux.

Quel air respirez-tu? N'es-tu pas dans ces lieux Où la haine des
Rois , avec le lait succ'e, ar crainte , ou par amour, ne peut être ef-
facée? Rome jugea ta Reine en condamnant ses Rois.

N'as-tu pas , en naissant , entendu cette voix?

Et n'as-tu pas encore ouï la Renommée T'annoncer ton devoir,
jusques dans ton armée?

Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas ,

Ce que Rome en jugeoit , ne l'entendis-tu pas ?

Faut-il donc tant de fois te le faire redire?

Ah Mâche 1 fais l'amour, et renonce à l'Empire,

TRAGÉDIE. n

Au bout de l'univers va, cours te confiner.

Et fais place à des coeurs plus dignes de régner.... Sont-cc-Ià
ces projets de grandeur et de gloire Oui dévoient dansles coeurs
consacrer ma mémoire?... Depuis huit jours je règne; et, jusques
à ce jour, Qu'ai- je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour
i

D'un tems si précieux quel compte puis-je rendre ? Où sont
ces heureux jours que je faisois attendre? Quels pleurs ai-je sé-
chés ? Dans quels yeux satisfaits Ai-je déjà goûté le fruit de mes
bienfaits ?

L'univers a-t-il vu changer ses destinées ?

Sais-je combien le Ciel m'a compté de journées ?

Et de ce peu de jours, si long-tems attendus.

Ah J malheureux! combien j'en ai déjà perdus !...»

Ne tardons plus; faisons qq que l'honneur exige., Kompons le seul lien....

BÉRÉNICE, TITUS

Bérénice, à la Cantonnade.

on , laissez-moi , vous dis-je^ En vain tous vos conseils me retiennent ici..

(A Tims.)

31 faut que je le voie,.. Ah! Seigneur , vous vokil

Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne? Il faut nous séparer ; et c'est lui qui l'ordonne ?

Titus.

N'accablez point, Madame, un Prince malheureux î II ne faut point ici nous attendrir tous deux.

Un trouble assez cruel m'agite et me dévore ,

Sans que des pleurs si chers me déchirent encore î ^Rappelez bien plutôt ce cœur qui , tant de fois ,

M'a fait de mon devoir reconnoître la voix.

Il en est tems , forcez votre amour à se taire ;

Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire Contemplez mon
devoir dans toute sa rigueur.

Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.

Aidez-moi , s'il se peut, à vaincre sa faiblesse,

A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse ¶ Ou , si nous
ne pouvons commander à nos pleurs ,

Que la gloire du moins soutienne nos douleurs ,

Et que tout l'univers reconnoisse, sans peine,

I-es pleurs d'un Empereur et les pleurs d'une Kcine j Car en-
fin, ma Princesse, il faut nous séparer ! Bérénice.

Ah î cruel! est-il tems de me le déclarer?

Qu'avez-vous faif , hélas !... Je me suis crue aimée.

Au plaisir de vous voir mon amc accoutumée Ne vit plus que
pour vous. Ignoriez-vous vos loix , Quand je vous l'avouai pour la
première fois ?

A quel excès d'amour m'avez-vous amenée 1 Que ne me disiez-
vous : « Princesse infortunée,

** Oit vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ? ai Ne donne
pointuncceur qu'on ne peut recevoir !... a

TRAGÉDIE. îj

Ne Tarez-vous reçu , cruel ! que pour le rendre , Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre , Tout l'Empire a vingt fois conspiré contre nous.

11 étoit tems encor : que ne me quittiez-vous ?

Mille raisons alors consoloient ma misère.

Je pouvois de ma mort accuser votre pere ,

Le Peuple, le Sénat , tout l'Empire Romain,

Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main.

Leur haine , dès-long-tems contre moi déclarée , M'avoit à mon malheur, dès-long-tems préparée.

Je n'aurois pas , Seigneur, reçu ce coup cruel Dans le tems que j'espere un bonheur immortel , Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il desire, lorsque Rome se tait, quand votre pere expire. Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux t Enfin , quand je n'ai plus à redouter que vous !

Titus.

It c'est moi seul aussi qui pouvois me détruire.

Je pouvois vivre alors et me laisser séduire.

Mon cœur se gardoit bien d'aller dans l'avenir Chercher ce qui pouvoit un jour nous désunir.

Je voulois qu'à mes yeux rien ne fût invincible;

Je n'examinois rien , j'espérais l'impossible.

Que sais-je ? j'espérais de mourir à vos yeux ,

Avant que d'en venir à ces cruels adieux !

Les obstacles sembloient renouveler ma flamme.

Tout l'Empire parloit ; mais la gloire , Madame ,

Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur , Du ton dont elle parle au cœur d'un Empereur.

Je sais tous les tourmens où ce dessein me livre.

Je sens bien que sans vous Je ne saurois plus vivre ,

Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner > Mais il ne s'agit plus de vivre , il faut régner.

Bérénice.

Eh ! bien , réglez , cruel ! contenter votre gloire.

Je ne dispute plus. J'attendois pour vous croire Que cette même bouche, après mille sermens D'un amour qui devoir unir tous nos momens ,

Cette bouche , à mes yeux s'avouant infidelle , M'ordonnât elle-même une absence éternelle.

Moi me nie , j'ai voulu vous entendre en ce lieu....

Je n'écoute plus rien , et , pour jamais , adieu.... Pour jamais !... Ah! Seigneur, songez-vous, en vous-même ,

Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ? Dans un mois, dans un an , comment souffrirons-nous. Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?

Que le jour recommence, et que le jour finisse Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice ?

Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus !...,

(A part.)

Mais quelle est mon erreur, et que desoins perdus? L'ingrat! de mon départ consolé par avance, Daigne-t-il compter les jours de mon absence ?

Ces jours , si longs pour moi , lui sembleront trop courts !

Titus.

ie n'aurai pas , Madame , à compter tant de jours. J'espere que bientôt la triste lie nommée

Vous

tragédie. ^

Vous Fera confesser que vous étiez aimée.

Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer....

Bérénice, V interrompant .

Ah ! Seigneur, s'il est vrai, pourquoi nous séparer? Je ne vous parle point d'un heureux hyménée : .Borne à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée? Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

Titus.

Hélas! vous pouvez tout. Madame... Demeurez:

Je n'y résiste point; mais je sens ma faiblesse ;

Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse.

Et sans cesse veiller à retenir mes pas. C'est vers vous, à toute heure, entraînent vos appas.... Que dis-je? en ce moment, mon cœur, hors de lui-même ,

S'oublie., et se souvient seulement qu'il vous aime ! Bérénice.

He bien , Seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver? Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

Titus.

Eh ! qui sait de quel ceil ils prendront cette injure ?

S'ils parlent , si les cris succèdent au murmure , Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?

S'ils se taisent , Madame , et ne vendent leurs loix ,

A quoi m'exposez-vous? Par quelle complaisance Faudra-t-il , quelque jour , payer leur patience ?

Que n'oserom-ils point alors me demander ?

Maintiendrai-je des loix que je ne puis garder ?

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice

Bérénice,

Titus.

Je les compte pour rien!... Ah : Ciel! quelle injustice!
BÉRÉNICE.

Quoi ! pour d'injustes loix , que vous pouvez changer » En d'éternels chagrins, vous-même, vous plonger. Home a ses droits , Seigneur , n'avez - vous pas les vôtres ?

•Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ? Dites, parlez?

Hélas ! que vous me déchirez ? Bérénice.

Vous êtes Empereur , Seigneur , et vous pleurez ?

Titus.

Oui , Madame , il est vrai , je pleure, je soupire , je frémis ; mais , enfin , quand j'acceptai l'Empire* Home me fit jurer de maintenir ses droits, n les faut maintenir. Déjà , plus d'une fois ,

Rome a de mes pareils exercé la constance.

Ah! si vous remontiez jusques à sa naissance*

Vous les verriez toujours à ses ordres soumis»

D'un , jaloux de sa foi , va chez les ennemis Chercher, avec la mort, la peine toute prête.

D'un fils victorieux l'autre proscrit la tête.

L'autre , avec des yeux secs et presque indifférents * 'Voit mourir ses deux fils , par son ordre expirans.... Malheureux ! mais toujours la patrie et la gloire. On vit les Romains remporté la victoire.

Te sais qu'en vous quittant le malheureux Titus ? l'austérité de toutes leurs vertus,

T K AGÉDIE.

Qu'elles n'approchent point de cet effort insigne ; Mais, Madame, après tout , me croyez-vous indigne De laisser un exemple à la postérité ,

Qui, sans de grands efforts, ne puisse être imité î B é r é n i c e.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.

Je vous crois digne, ingrat ! de m'arracher la rie. De tous vos sentimens mon cœur est éclairci.

Je ne vous parle plus de me laisser ici.

Qui, moi! j'aurois voulu , honteuse et méprisée. D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?...

J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.

C'en est fait; et bientôt vous ne me craindrez plus. N'attendez pas ici que j'éclate en injures.

Que j'atteste le Ciel, ennemi des parjures:

Non , si le Ciel encore est touché de mes pleurs.

Je le prie , en mourant , d'oublier mes douleurs.

Si je forme des vœux contre votre injustice ,

Si , devant que mourir , la triste Bérénice Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur ,

Je ne le cherche , ingrat ! qu'au fond de votre cœur. Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée » Que ma douleur présente et ma bonté passée ,

Mon sang-, qn'en ce Palais jo veux même verser. Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser ;

Et, sans me repentir de ma persévérance.

Je me remets sur eux de toute ma vengeance.... Adieu.

(Elle sort.)

Fi]

éo BÉRÉNICE,

PAULIN, TITUS

Paulin.

Ban, quel dessein vient-elle de sortir , Seigneur ? Est-elle enfin disposée à partir i

T i t u s.

Paulin , je suis perdu ! je n'y pourrai survivre !

La Reine veut mourir... Allons , il faut la suivre ; Courons à son secours.

Paulin.

' Eh ! quoi , n'avez-vous pas Ordonné , dès tantôt , qu'on observe ses pas i Ses femmes , à toute heure , autour d'elle entreprises , Sauront la détourner de ces tristes pensées.

Non , non , ne craignez rien. Voilà les plus grands coups :

Seigneur, continuez, la victoire est à vous.

Je sais que, sans pitié , vous n'avez pu l'entendre. Moi-même, en la voyant , je n'ai pu m'en défendre i Mais, regardez plus loin. Songez , en ce malheur. Quelle gloire va suivre un moment de douleur;

Quels applaudissemens l'univers vous prépare ,

. Quel rang dans l'avenir 1...

T I T U s , l'interrompant.

Non , je suis un barbare !

Moi-mcir.c je me hais. Néron , tant détesté ,

T R A G É D r ir. ĩ*.

N'a point, à cetexcSs, poussé sa cruauté!...»

Je ne souffrirai point que Bétcnice expire....

Allons , Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

Paulin.

Quoi! Seigneur? '

Titus-.

Je ne sais , Paulin , ce que je dit*.

L*excés de ma douleur accable mes esprits!

Paulin.

Ne troublet point le cours de votre renommée , Seigneur. De vos adieux la nouvelle est semée.

Rome , qui gémissait , triomphe , avec raison.

Tous les Temples ouverts fument en votre nom ;

Et le peuple, élevant vos vertus jusqu'aux nues.

Va par-tout de lauriers couronner vos statues.

Titus, à part.

Ah! Rome!.... Ah! Bérénice!.... Ah ! Prince mal^ heureux !,...

Pourquoi suis-je Empereur ? pourquoi suis-je amou~reux ?

5 ij

ANTIOCHUS , ARSACE , TITUS , PAULIN

ÀNTIOCHUS, à Titus.

Cy^u'Avtz-vous fait , Seigneur ? L'aimable Bérénice Va, peut-être , expirer dans les bras de Phénice 1.11e n'entend ni pleurs , ni conseils, ni raison ;

Elle implore , à grands cris , le fer et le poison. Vous seul , vous lui pouvez arracher cette envie.

On vous nomme , et ce nom la rappelle à la vie , ,

Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement , Semblent vous demander de moment en moment.

Je n'y puis résister, ce spectacle me tue!....

Allez, Seigneur, allez vous montrer à sa vue. Sauvez tant de vertus , de grâces , d-e beauté ,

Ou renoncez , Seigneur, à toute humanité.

Dites un mot.

Titus.

Hélas ! quel mot puis-je lui dite ?

Moi-même, en ce moment, sais-je si je respire i

fCJ

RUTILE, TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE

Rutile, à Titus.

Seignfur , tous les Tribuns, les Consuls, le Sénat Viennent vous demander, au nom de tout l'État. Un grand Peuple les suit, qui, plein d'impatience, Dans votre appartement attend votre présence.

Titus, â part.

Je vous entends , grands Dieux! vous voulez rassurer Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer!

Pauli n .

Venez , Seigneur : passons dans la chambre prochaine ; Allons voir le Sénat.

A N T I O C H V S , à Titus. j

Ah ! courez chez la Reine !

Paulin, à Titus.

Quoi ! vous pourriez, Seigneur, par cette indignité. De l'Empire à vos pieds fouler la majesté ?

Rome....

Titus, l'interrompant.

Il suffit, Paulin ; nous allons les entendre....

(A Antiochus.)

Prince , de ce devoir je ne puis me défendre. Voyez la Reine.... Allez.... J'espère, à mon retour» Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

Fin du quatrième Acte .

SCENE II

antiochus,arsace.

A H ! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie. Seigneur l

Antiochus.

Si mon retour t'apporte quelque joie , Arsace , rends-en grâce
à mon seul désespoir.

La Reine part, Seigneur.

Antiochus.

Elle part ?

Dès ce soir.

Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée Que Titus à ses
pleurs l'ait si long-tems laissée.

Un généreux dépit succédé à sa fureur.

Bérénice renonce à Rome , à l'Empereur; %

Et même veut partir avant que Rome instruite Puisse voir son
désordre et jouir de sa fuite. .

Elle écrit à César.

Antiochus*

O Ciel ! qui l'auroit cru ? ..

Et Titus ?

A ses yeux Titus n'a point paru, le Peuple, avec transport, l'ar-
rête, l'environne. Applaudissant aux noms que le Sénat lui donne
;

Et ces.noms , ces respects., ces applaudjssemens Deviennent
pour Titus autant d'engagemens ,

Qui, le liant , Seigneur, d'une honorable chaîne. Malgré tous
scs soupirs et les pleurs de la Reine, Fixent dans son devoir ses
vœux irrésolus.

C'en est fait , et peut-être il ne la verra plus.

Antiochus.

Que de sujets d'espoir , Arsace , je l'avoue !

Mais d'un soin si cruel la fortune me joue ,

J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis , Que j'écoute en
tremblant tout ce que tu me dis^

"Et mon coeur , prévenu d'une crainte importune,

Croit même en espérant irriter la fortune....

Mais , que vois-je ?... Titus porte vers nous scs pas.... <lue
veut-il?

TITUS, ANTIOCÏIUS, ARSACE.

Titus, à la Cantonnade.

D emeurez , qu'on ne me suive pas.,,,

(A Antiochus.) j

Enfin, Prince, je -viens dégager ma promesse.

Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse.

Jevkns, le coeur percé de vos pleurs et des siens,

Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.

Venez, Prince, venez; je veux bien que vous-même,

Poir la derniere fois, vous voyiez si je l'aime.

(Il sort.)

ee BÉRÉNICE,

ANTIOCHUS, A R S A C E

Antiochvs.

H É bien , voilà l'espoir que tu m'avois renilu! % Et tu vois le triomphe où j'étois attendu!

Bérénice partoît , justement irritée ,

Pour ne la plus revoir , Titus l'avoit quittée !...

(A part.)

Qu'anc donc fait, grands Dieux! quel cours infortuné A tna funeste vie aviex-vous destiné ?

Tous ses momens ne sont qu'un éternel passage De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage;

Et je respire encor !... Bérénice!... Titus !...

Dieux cruels ! de mes pleurs vous ne vous rirez plus!

(Il sort , avec Arsace.)

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE, à Titus.

Ion, je n'écoute rien. Me voilà résolue:

Je veux partir.... Pourquoi vous montrer à ma vue ? Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir?

N'etes-vous pas content ?... Je ne veux plus vous voir.

Titus.

. ; TRAGÉDIE;- t?

• Titus.

&iaîs , de grâce ! écoutez.

Bérénice.

Il n'est plus remis.

Titus.

Madame, '

Cn mot !

Bérénice.

Xon.

Titus, à part.

Dans q\iel trouble clic jette mon ame

(A Bérénice.)

Ma Princesse , d'ou vient ce changement soudain ?

C'en est fait.... Vous voulez que je parte demain;

Et moi j'ai résolu de partir tout-à-l'heute.

Et je pars.

Titus.

Demeurez!

Bérénice.

Ingrat ! que je demeure !

Eh! pourquoi? Pour entendre un peuple injurieux Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux i Xe l'entendez-vous pas cette cruelle joie ,

Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie ?

Quel crime, quelle offense a pu les anitner ?

Hélas ! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer ?

Titus,

écoutez-vous , Madame , une foule insensée-?

Bérénice.

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée*

Tout cet appartement , préparé par vos soins.

Ces lieux , de mon amour si long ténis les témoins. Qui sembloient , pour jamais , me répondre du vôtre. Ces festons, où nos noms , s'accroissent l'un dans l'autre,

A mes tristes regards viennent par-tout s'offrir.

Sont autant d'imposteurs , que je ne puis souffrir...» * (A Ph/nice.)

Allons, Phénice.

Titus.

O Ciel ! que vous êtes injuste ! Bérénice,

Retournez , retournez vers ce sénat auguste.

Qui vient vous applaudit de votre cruauté.

Hé bien, avec plaisir , l'avez-vous écouté?

Etes-vous pleinement content de votre gloire? Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?

Mais ce n'est pas assez expier vos amours :

Avez-vous bien promis de me haïr toujours ?

Titus.

Kon , je n'ai rien promis ... Moi , que je vous haïsse! Que je puisse jamais oublier Bérénice !...

(A part ,)

Ah ! Dieux! dans quel moment son injuste rigueur * De ce cruel soupçon vient à frapper mon cœur!...

(A Bérénice.)

Connoissez moi , Madame ; et depuis cinq années Comptez tous les momens et toutes les tournées Où par plus de transports

et par plus de soupirs

Je vous ai de mon coeur exprimé les désirs.

Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,

Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse.

Et jamais...

BÉRÉNICE, l'interrompant.

Vous m'aimez, vous me le soutenez.

Et cependant, je pars, et vous prie l'ordonnez ?

Quoi ! dans mon désespoir trouvez-vous tant de char ? ■

Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes ?

Que me sert de ce coeur l'inutile retour ? ...

Ah ! cruel ! par pitié, montre-moi moins d'amour !...

Ne me rappelez point une trop chère idée.

Et laissez-moi, du moins, partir persuadée Que, déjà de votre
aine exilée en secret,

J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret...,,

(Titus lit une Lettre.)

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.

Voilà de votre amour tout ce que je désire.

Usez, ingrat ! lisez, et me laissez sortir.

Titus.

Vous ne sortit çz point , |c n'v pu's consentir.

Quoi! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème? *

Vous cherchez à mourir, et de touc ce que j'aime Il ne restera plus qu'un triste souvenir !...

(A Phenire.)

Qu'on cherche Antiochus, qu'on le fasse venir.

(P hé me e son , et Bérénice se laisse tomber sur un siège.)

GÜ .

7* Bérénice;

TITUS, BÉRÉNICE

M adame , il faut vous faire un aveu véritable. Lorsque l'envisa-
geai le moment redoutable Où , ptesvé par les loix d'un austere
devoir ,

11 falloir pour jamais renoncer à vous voir;

Quand de ce triste adieu le prévis les approches.

Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches. Je
m'attendis , Madame, à toutes les douleurs Que peut faire sentir
le plus grand des malheurs;

Mais quoi que je craignisse , il faut que je le die.

Je n'en avois prévu que la moindre partie.

Je croyois ma vertu moins prête à succomber.

Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.

J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée.

Le Sénat m'a parle; mais mon ame accablée Écouteoit sans entendre, ce ne leur a laissé v Pour prix de leurs transports qu'un silence glacé.

Rome de votre sort est encore incertaine.

Moi-même, à tous momens, je me souviens à peine Si je suis tmpercur, ou si je suis Romain.

Je suis venu vers vous, sans savoir mon dessein.

Mon amour m'entraînoit, ctjevnois, peut-être, io.ur me chercher moi-même , et pour me rconnoître.

Qu'ai- je trouvé? Te vois la mort peinte en vos yeux; Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.

C'en es r trop : ma douleur , à cette triste vue ,

A son dernier excès est enfin parvenue.

Je ressens tous les maux que je puis ressentir;

Mais je rois le chemin par où j'en puis sortir.

Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes.

Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.

En quelque extrémité que vous m'ayiez réduit.

Ma gloire inexorable à toute heure me suit.

Sans cesse elle présente à mon ame étonnée L'Empire incompatible avec votre hyménée.

Me dît qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits ,

Je dois vous épouser encor moins que jamais.

Oui, Madame ; et je dois moins enco r e vous dire Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'Empire , De vous suivre , et d'aller , trop content de mes fers , Soupirer avec vous au bout de l'univers.

Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.

Vous verriez à regret marcher à votre suite Un indigne Empereur, sans Empire, sans Cour,

Vil spectacle aux humains des foiblesses d'amour. Pour sortir des tournions dont mon ame est la proie. Il est , vous le savez , une plus noble voie.

Je tnc suis vu , Madame, enseigner ce chemin ,

Et par plus d'un Héros et par plus d'un Uomain. Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance ,

Us ont tous expliqué cette persévérance Dont le sort s'attachoit à les persécuter Comme un ordre secret de n'y plus résister.

G iij

Si vos pleurs plus long-tems viennent frapper ma vue , Si toujours à mourir je vous vois résolue ,

S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours » Si vous ne me jurez d'en respecter le cours ,

Madame , à d'autres pleurs vous devez vous attendre» En l'état où je suis , je puis tout entreprendre ,

Et je ne réponds pas que ma main , à vos yeux. N'ensanglante, à la fin, nos funestes adieux.

Hélas 1

Non , il n'est rien dont je ne sois capable.

Vous voilà de mes jours maintenant responsable. Songez-y bien , Madame; et, si je vous suis cher....

A N T-I O C H U S, T I T U S, B É R É N I C E

Titus,* à Antiochus .

ViNti , Prince, venez; je vous ai fait chercher* Soyez ici témoin de toute ma foiblesse.

Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse?

Jugez-nous.

Antiochus.

Je crois tout. Je connois votre amour. Mais vous , connoisscz-moi. Seigneur, à votre tour» Vous m'avez honoré, Seigneur, de-votre estime a

Et moi , je puis ici vous le jurer sans crime,

A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang.

Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.

Vous m'avez , malgré moi , confié l'un et l'autre la Reine, son amour, et vous , Seigneur, le vôtre* La Reine, qui m'entend, peut me désavouer:

Elle m'a vu toujours, ardent à vous louer.

Répondre par mes soins à votre confiance.

Vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance» Mais croiriez-vous, Seigneur, en ce moment fatal > Qu'un ami si fidele étoit votre rival?

Titus.

Mon rival ?

Il est tems que je vous éclaircisse»

Oui , Seigneur , j'ai toujours adoré Bérénice ;

Pour ne la plus aimer . j'ai cent fois combattu»

Je n'ai, pu l'oublier ; au moins , je me suis tu.

Hé votre changement la flatteuse apparence M'avoit rendu tantôt quelque foible espérance.

Les larmes de la Reine ont éteint cet espoir.

Ses yeux , baignés de pleurs , demandoient à vous voir*. Je suis venu.. Seigneur , vous appeler moi-même. Vous êtes revenu. Vous aimez , on vous aime;

Vous vous êtes rendu ; je n'en ai point douté.

Pour la dernière fois , je me suis consulté :

J'ai fait de mon courage une épreuve dernière.

Je viens de rappeler ma raison toute entière.

Jamais je ne me suis senti plus amoureux.

il faut d' autres efforts pour rompre tant de nœuds*

Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire.

J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire...;

(A Bérénice.)

Oui, Madame, vers vous j'ai rappelé ses pas :

Mes soins ont réussi j ne m'en repens pas.

Puisse le Ciel verser sur toutes vos années Mille prospérités .
l'une à l'autre enchaînées ;

Ou s'il vous garde encore un reste de courroux ,

Je conjure les Dieux d'épuiser tous les coups Qui pourroient
menacer une si belle vie Sur ces jours malheureux que je vous
sacrifie.

B â R É N I c ĩ, se levant.

Arrêtez , arrêtez , Princes trop généreux !

En quelle extrémité me jetez-vous tous deux (A Antiochus ,
en montrant Titus.)

Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage. Par-tout du désespoir je rencontre l'image ;

Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler Que de trouble . d'horreurs , de sang prêt a couler 1... { A Titus.)

Mon coeur vous est connu , Seigneur , et je puis dire Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'Empire.

La grandeur des Romains , la pourpre des Césars N'a point , vous le savez , attiré mes regards ? J'aimois, Seigneur, j'aimois, je voulois être aimée. Ce jour, je l'avoûrai , je me suis alarmée \

J'ai cru que votre amour alloit finir son cours.

Je connois mon erreur , et vous m'aimez toujours. Votre cœur s'est troublé , j'ai vu couler vos larmes. Bérénice , Seigneur , ne vaut pas tant d'alarmes »

Hî que par votre amour l'univers malheureux ,

Dans le tems que Titus attire tous ses voeux Et que de vos vertus il goûte les prémices >

Se voie en un moment enlever ses délices.

Je crois, depuis cinq ans, jusqu'à ce dernier jour» Vous avoir assuré d'un véritable amour.

Ce n'est pas tout ; je veux en ce moment funeste ,

Par un dernier effort , couronner tout le reste.

Je vivrai , je suivrai vos ordres absolus....

Adieu, Seigneur; régnerez, je ne vous verrai plus...,

(A Antiochus.)

Prince , après cet adieu , vous jugez bien , vous-meme Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime Pour aller, loin de Home , écouter d'autres vœux. Vivez , et faites vous un effort généreux.

Sur Titus et sur moi réglez votre conduite.

Je l'aime, je le fuis : Titus m'aime , il me quitte. Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.... Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.

Tout est prêt: on m'attend .. Ne suivez point mes pas., i (A Titus.)

Peur la dernière fois, adieu. Seigneur.

Antiochus.

Hélas !

FIN

Chez

A PARIS

'Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves ,

[Brunet, Libraire, rue de Marivaux , Place du Théâtre Italien.

M, DCC. LXXXVII

PRÉFACE

Sultan Amurat, ou Sultan Morat , Empereur des Turcs, celui qui prit Babylone, en 1[^]38, a eu quatre freres. Le premier» c'est à savoir Osman , fut Empereur avant lui , et régna environ trois ans , au bout desquels les Janissaires lui ôterent l'Empire et la vie. Le second se nommoit Orcan. Amurat , dès les premiers jours de son régné, le fit étrangler. Le troisième étoit Bajazet , Prince de grande espérance, et c'est lui qui est le Héros de ma Tragédie. Amurat , ou par politique , ou par amitié , l'avoit épargné jusqu'au siège de Babylone.. Après la prise de cette ville > le Sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir 5 ce qui fut conduit et exécuté , à-peu-près » de la manière que je le représente. Amurat avoit encore un frere , qui fut depuis le Sultan Ibrahim , et que ce même Amurat négligea , comme un Prince stupide , qui ne lui

a ij

PRÉFACE. i if

Auteur de prendre pour sujet d'une Tragédie une action aussi moderne que celle-ci , si elle s'étoit passée dans le pays où il veut faire représenter sa Tragédie , ni de mettre sur le Théâtre des Héros qui auroient été connus de la plupart des Spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre oeil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. - On peut dire que le -respect que l'on a pour les Héros s'augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous , major à longinquo reverenûà. L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des tems * car le Peuple ne met gueres de différence entre ce qui est , si j'ose ainsi parler , à mille

ans de lui et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait , par exemple , que les personnages Turcs , quelques modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre Théâtre. On les regarde de bonneheure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les Princes et les autres personnes qui vivent dans le Serrait y que nousles considérons , pour ainsi dire , comme des

a ifj

gens qui vivent dans un autre siècle que 1<(nôtre.

C'étoit , à-peu-près , de cette maniéré que les Persans étoient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le Poète Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une Tragédie la mere de Xerxès , qui étoit peut-être encore vivante » et de faire représenter sur le Théâtre d'Athènes la désolation de la Cour de Perse , après la déroute de ce Prince. Cependant ce même Eschyle s'étoit trouve en personne à la bataille de Salamine , où Xerxès avoit été vaincu ; et il s'étoit trouvé encore à la défaite des Lieu-

tenans de Darius , pere de Xerxès , dans la plaine de Marathon j car Eschyle étoit homme de guerre , et il étoit frerc de ce fameux Cynégirc , dont il est tant parlé dans l'antiquité , et qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du Roi de Perse.

NOTE

DES RÉDACTEURS

La Préface de Racine donne une idée suffisante du sujet de cette Tragédie , et nous ne croyons pas devoirlc détailler ici plus paiticulié-' renient.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

J * 1 I ■ ■ » ■ trn.

et Ì- E succès de Bérénice ayant, sans doute y convaincu l'Auteur qu'il falloit faire régner l'amour dans une Tragédie pour plaire à une nation qui recevoit si favorablement de pareils sujets» entreprit de traiter celui-ci, dit Racine le fils , dans ses Remarques sur les Tragédies de son pere. Cette Pièce , quoique l'amour n'y soit pas peint avec plus de vérité et de vivacité que dans la précédente , est plus souvent redemandée, parce que l'amour y étant théâtral et devenant tragique , excite les deux passions essentielles à la Tragédie , la crainte et la pitié. Celle de Bérénice ne nous présente que la peinture de nos tendresses amoureuses ; celle de Bajazet nous présente la peinture des malheurs où précipite la

JUGEMENS ET ANECDOTES, vi;

Fureur de l'amour , et fait voir quelles fautes peuvent commettre les personnes qui > emportées par cette passion ,

tt Suivent d'un vain plaisir les conseils imprudent >>

(scene première du premier acte.)

Elle attache , outre cela , par l'importance d'une action qui soutient la grandeur du caractère du Visir.... »

« Lorsque cette Piece parut , la critique générale fut qu'elle représentoit des François habillés en Turcs, et des Dames Françaises plutôt que des femmes du Serrail. Cette critique qui ne

pouvoit tomber que sur Bajazet et Atalide , étoit encore injuste en tombant sur eux, et un amour sincère , commencé dès l'enfance , augmenté par les obstacles , peut s'expliquer dans le Serrail comme dans tous les pays du monde. Un Turc , dit-on , se piquet-il de tendresse et de fidélité ? Pourquoi se figurer qu'un Turc ne parle jamais d'amour que le sabre à la main ? Bajazet est un

jeune Prince , retenu captif dans le Serrail , et

qui s'attend , à tout moment , qu'on lui va demander sa tête , de la part de son frère : com-

vit; JUGEMENS ET ANECDOTES.

ment auroit-il pu prendre ces mœurs féroces que nous croyons être celles de tous les Turcs S II s'est livré à une passion qui adoucit sa captivité , et il ne sait pas encore se déguiser. Malgré cela , quand il est avec Roxane, maîtresse de le faire régner, ou mourir , il y est avec la fierté d'un Ottoman. Dans le dernier entretien qu'il a avec elle , lorsque cette femme , prête à prononcer l'arrêt de sa mort , s'il hésite à lui promettre sa foi , a la barbarie de lui offrir sa grâce , s'il veut aller voir mourir Atalide , avec quelle vivacité il lui répond , en remettant sa grâce :

v Je ne l'accepterois que pour vous en punir ! »

(Scene quatrième du cinquième acte.)

Si l'on veut du sang cette Picce en est remplie , puisqu'excepté le grand Visir , dont la mort eût affligé le Spectateur , tous les autres personnages meurent.... Ils ont tous mérité leur mort.... L'amour , quelque innocent qu'il puisse être , cesse de l'être quand il résiste à un obstacle auquel il ne lui est pas permis de

résister.... Cette Pièce apprend à connoître les suites fu« nestes de l'amour. Tout y conduit à une ino-

JUGEMENS ET ANECDOTES. ix

taie très-utile j mais tout y conduit d'une manière si dange-reuse que Riccoboni ne la veut pas recevoir sar son Théâtre. On ne pouvoit rien imaginer , dit-il , de plus adroit que ce qu'a ima-giné l'Auteur pour donner un air de bienséance à un amour qui n'est pas moins vif que tendre ; mais , maigri tout i'art d'un si grand maître quand meme je connût trois quelqu'un tTasseq hardi pour réformer M. Ra~ cinc , je ne crois pas qu'il soit pos-sible de réformer uue Pièce dont les expressions les plus vives et les plus touchantes font Pâme. »

« Quand on parle de la manière dont l'exposition d'un sujet doit être faite , on donne pour modèle la première scene de cette Tragédie , continue Racine le fils. Toute la Piece est conduite avec le même art. L'intérêt croît d'acte en. acte et de scene en scene j et lorsque l'action pafôit finie , elle est renouée , tout-à-coup , par quelque fil qu'on n'avoit point prévu * et qui tient toujours l'at-tention en suspens. »

« Cette Piece fut très-bien reçue. On vit avec plaisir paroître des Turcs sur le Théâtre j et cette nouveauté fut d'autant plus agréable que les Turcs fions étoient alors moins connus qu'au* ^ourd'hui... .»

* JUGEMENS ET ANECDOTES

« Madame de Sévigné , que sa juste admiration pour P. Cor-neille rendoit quelquefois trop difficile sur les Pièces de son jeune rival (Racine), rend témoignage des applaudissemens que reçut

celle-ci. Voici comment elle en parle dans sa lettre à Madame de Grignan, du 13 Janvier 1671. Racine a fait une Tragédie , qui s'appelle Bajazet , et qui relève la paille. Vraiment elle ne va pas ampirando , comme les autres. M. de Talard dit qu'elle est autant au-dessus des Pièces de Corneille que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer. Voilà ce qui s'appelle louer ! Il ne faut point tenir les vérités captives. Nous en jugerons par nos yeux et par nos oreilles..., &c. »

te Après l'avoir vue , elle en jugea ainsi.

(Lettre du 15 du même mois.) La Puce de Racine m'a paru belle.... Ma belle fille m'a paru la plus merveilleuse bonne Comédienne que j'ai eue. (Madame Champmclé , qu'avait aimée le fils de Madame de Sévigné , et qui jouoit le rôle d'Atar Jide.) Elle surpasse la des Œillets , de mille piques ; et moi , qu'on croit assés bonne pour le Théâtre , je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle parle. Elle est laide de près , et je ne m'étonne pas

JUGEMENS ET ANECDOTES. xJ

que mon fils ait été suffoqué par sa présence ; mais quand elle dit des vers , elle est adorable .Bajazet est beau. J'y trouve quelque embarras sur la fin , et il y a bien de la passion , et de la passion moins folle que celle de Bérénice. Je trouve pourtant , à mon petit sens , qu'elle ne surpassera pas Andromaque j et pour les belles Comédies de Corneille , elles sont au-dessus,... Croyez que rien n'approchera des divins endroits de Corneille.... » Et dans sa lettre du 6 Mars suivant, cc Je suis au désespoir que vous n'ayez vu Bajazet par d'autres que par moi.... Je voudrais vous envoyer la Champmclé pour vous réchauffer la Tiece.,% Il y a pour-

tant des choses agréables , et rien n'est parfaitement beau , rien qui enleve : point' de ces tirades de Corneille , qui font frissonner. Ma fille , gardons-nous bien de lui comparer Racine. Sentons en la différence. Il y a des endroits froids et faibles ; et jamais il n'ira plus loin qu' Andromaque. Bajazet est au-dessous , au sentiment de bien des gens , et au mien , si j'ose me citer.... &c. »

« Le Public a jugé différemment, observe Racine le fils. Il n'est pas étonnant que Madame de Sévigné ait fait une fausse prédiction j mais son silence sur la Tragédie de Britannicus m'étonne *

xi) JUGEMENS ET ANECDOTES.

et me fait juger que cette Tragédie n'avait point encore acquis alors sa réputation. Pour que le mérite de certains Ouvrages soit généralement reconnu , il faut un tems fort long.... &c. «

« Un Poete Anglois transporta l'intrigue de Bajazet dans un sujet où l'on ne s'attendoit gueres à la retrouver j c'est dans le sujet de Phèdre et Hippolyte. »

ce Avant la première représentation de Bajazet, Racine avoit destiné le rôle d'Atalide à Madame Champmêlé , et celui de Roxane à Mademoiselle d'Ennebaut. Dans la suite , il changea de sentiment , et trouva que cette dernière joueroit mieux Atalide , et Madame Champmêlé Roxane.

Enfin , après avoir repris et redonné les rôles , il revint à son premier avis. » Anecdotes Dramatiques de l'Abbé de LaPorte.

« On a prétendu que la mort de Monaldeschi , Ecuyer de Christine , Reine de Suède , et son amant , qu'elle fit assassiner à Fontainebleau , en , après lui avoir montré des lettres qu'il avoit écrites contre elle , et lui avoir reproché sa infidélité , avoit fait

imaginer à Racine une scène pareille entre Roxane et Bajazet, »
Ibidem .

'Représentée > par Les Comédiens Français * au Théâtre de V
hôtel de Bourgogne , le 4 Janvier 1671»

PERSONNAGES

BAJAZET, frère du Sultan Amurat , Empereur Ottoman.

R O X A N E , Sultane favorite du Sultan Amurat.

A T A L I D E , fille du sang Ottoman.

ACOMAT, Grand-Visir.

OSMIN, confident du Grand-Visir.

ZATIME, esclave de la Sultane.

Z A Y R E , esclave d'Atalide.

Ganles.

La Scène est à Constantinople , autrement dite Bysance , dans
le Serrail du Grand • Seigneur ,

SCENE PREMIERE

ACOIUTi

*V ikms , suis-moi. T.a Sultane en ce lieu se doit rendre. Je pourrai, cependant, te parler et t'entendre.

Eh î depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux. Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux ?

Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe ,

Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus...

Mais, laissons, cher Osmin, les discours superflus. Que ton retour taidoit à mon impatience !

Et que d'un ceil content je te vois dans Bysance ! Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris Un voyage si long , pour moi seul entrepris.

De ce qu'ont va tes yeux parle en témoin sincere.

Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire Dépendent les destins de l'Empire Ottoman.

Qu'as-tu vu dans l'armée , et que fait le Sultan ?

Osmin.

Babylonc, Seigneur, à son Prince fidelle ,

Voyoit, sans s'étonner, notic année autour d'tlle ; Les Persans rassemblés marchoient à son secours >

Et du camp d' A murât s'approchoient tous les jours. Lui-même , fatigue d'un long siège inutile,

Sembôit vouloir laisser Babylone tranquille >

Et , sans renouveler ses assauts impuissans.

Résolu de combattre , attendoit les Persans.

Mais , comme vous savez , malgré ma diligence ,

Un long chemin sépare et le camp et Bysance Mille obstacles
divers m'ont même traversé ;

Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

Que faisoient cependant nos braves Janissaires ? Rendent-ils
au Sultan des hommages sincères ?

Dans le secret des cœurs , Osmin , n'as-tu rien lu ? Amurat
jouit-il d'un pouvoir absolu ?

Osmin.

Amurat est content , si nous le voulons croire »

Et sembloit se promettre une heureuse victoire.

Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir.

Il affecte un repos dont il ne peut jouir.

C'est en vain que , forçant ses soupçons ordinaires.

Il se rend accessible à tous les Janissaires.

Il se souvient toujours que son inimitié

Voulut de ce grand corps retrancher la moitié , Lorsque , pour
affermir sa puissance nouvelle,

11 vouloit, disoit-il, sortir de leur tutelle.

Moi-meme j'ai souvent entendu leurs discours; Comme il les craint sans cesse , ils le craignent toujours. Ses caresses n'ont point effacé cetre injure.

Votre absence est pour eux un sujet de murmure.

Ils regrettent le tems , à leur grand cœur si doux. Lorsqu' assurés de vaincre ils combattoient sous vous.

Quoi ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée Flatte encor leur valeur . et vit dans leur pensée? Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir.

Et qu'ils reconnoïcroient la voix de leur Visir ?

Osmin.

Le succès du combat réglera leur conduite.

31 faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.

Quoiqu'à regret. Seigneur, ils marchent sous ses loix. Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.

Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années. Mais, enfin, le succès dépend des destinées.

Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur.

Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur.

Vous les verrez soumis rapporter dans Bysancc L'exemple d'une aveugle et basse obéissance.

Mais si dans le combat le destin plus puissant Marque de quelque affront son Empire naissant ;

S'il fuit, ne doutez point que , fiers de sa disgrâce,

A la haine bientôt ils ne joignent l'audace ,

1 1 u'expliquent^ Seigneur , la perte du combat

A üj

Comme un arrêt du Ciel qui réproouve Arnurat.

Cependant , s'il en faut croire la Renommée, il a , depuis trois mois , fait partir de l'armée Un esclave chargé ;dc quelque ordre secret.

Tout le camp interdit tremblait pour Bajaxet.

On craignoit qu'A murât , par un ordre sévère» N'envoyât demander la tête de son frere.

Tel étoit son dessein. Cet esclave est venu;

11 a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

Quoi! Seigneur, le Sultan reverra son visage,

Sans que de vos respects il lui porte ce gage ?

Cet esclave n'est plus. Un ordre, cherOsmîn,

L'a fait précipiter dans le fond de l'Iuxin.

Mais le Sultan , surpris d'une trop longue absence , En cherchera bientôt la cause et la vengeance.

Que lui répondrez-vous?

Peut- être, avant ce teins.

Je saurai l'occuper de soins plus importants.

Je sais bien qu' Arnurat a juré ma ruine.

Je sais , à son retour , l'accueil qu'il me destine.

Tu vois, pour m'arracher du cœude scs soldats. Qu'il va chercher , sans moi , les sièges , les combats: 11 commande l'armée; et moi, dans une ville,

11 me laisse exercer un pouvoir inutile.

Quel emploi, quel séjour, Osmin , pour un Visiri

Mais j'ai plus dignement employé ce loisir.

j'ai su lui préparer des craintes et des veilles;

Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

Quoi donc î qu'avez-vous fait?

ï'espère qu'aujourd'hui

Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

OS MIN

Quoi! Roxane, Seigneur, qu'Amnrata choisie Entre tant de beautés , dont l'Europe et l'Asie Dépeuplent leurs États, et remplissent sa Cour?

Car on dit qu'elle seule a fixé son amour ;

Et même il a voulu que l'heureuse Roxane ,

Avant qu'elle eût un fils , prît le nom de Sultane.

Il a fait plus pour elle , Osmin. Il a voulu Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu.

Tu sais de nos Sultans les rigueurs ordinaires.

•Le frere rarement laisse jouir ses freres De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang Qui les a de trop près approchés de son rang. L'imbécille Ibrahim , sans craindre sa naissance. Traîne, exempt de péril , une éternelle enfance; Indigne également de vivre et de mourir.

On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir. L'autre , trop redoutable , et trop digne d'envie,

Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie ;

Cat enfin , Bajazet dédaigna , de tout tems ,

La molle oisiveté des enfaas des Sultans.

Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance ,

Et même en fit sous moi la noble expérience.

Toi-même tu l'as vu courir dans les combats.

Emporter après lui tous les coeurs des soldats ,

Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire Que donne aux jeunes cœurs la première victoire. Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat ,

Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'État , N'osoit sacrifier ce frere à sa vengeance ,

Ki du sang Ottoman proscrire l'espérance.

Ainsi donc, pour un tems , Amurat désarmé ,

Laissa dans le Sérail Bajazet enfermé.

Il partit, et voulut que, fidèle à sa haine.

Et des jours de son frète arbitre souveraine , Roxane, au moindre bruit, et, sans autres raisons» Le fit sacrifier à ses moindres soupçons.

Pour moi , demeuré seul, une juste coïcre Tourna bientôt mes vœux du côté do son frere. J'entretins la Sultane , et, cachant mon dessein. Lui montrai d'Amurat le retour incertain ,

I es murmures du camp , la fortune des armes.

Je plaignis Bajazet , je lui vantai ses charmes,

Qui , par un soin jaloux dans l'ombre retenus ,

Si voisins de ses yeux , leurs étoient inconnus.

Que te dirai-je , enfin ? la Sultane éperdue .

'M'eut plus d'autres désirs que celui de sa vue.

Osmin.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards, Qui semblent mettre cntr'cux d'invincibles remparts ?

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle l)c la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.

La Sultane , à ce bruit, feignant de s'effrayer ,

Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.

Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent :

De l'heureux Uajaiet les gardes se troublèrent ;

Et les dons achevant d'ébranler leur devoir.

Leurs captifs , dans ce trouble , osèrent s'entrevoir. Jloxanc vit le Prince ; elle ne put lui taire L'ordre dont elle seule étoit dépositaire.

Baiazet est aimable \ il vit que son salut Dépendoit de lui plaire , et bientôt il lui plut.

Tout conspirait pour lui. Ses soins, sa complaisance y Ce secret découvert et cette intelligence ,

Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit céder, L'embarras irritant de ne s'oser parler ,

Même témérité , périls , craintes communes ,

Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes. Ceux même dont les yeux les devoient éclairer > Sortis de leur devoir, n'osaient y rentrer.

Quoi ! Roxanc , d'abord leur découvrant son amc » Osa-t elle à leurs yeux faire éclatée sa flamme ?

A C O M A T

Ils l'ignorent encore » et, jusques à ce jour,

Atalide a prêté son nom à cet amour.

Du pere d'Amurat, Atalide est la niccc ,

. Et mémo avec ses fils partageant sa tendresse»

Elle a vu son enfance élevée avec eux.

BAJAZET

Du Prince, en apparence, elle reçoit les vœux ;

Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxanc ,

Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane. Cependant ,
cher Osmin , pour s'appuyer de moi , L'un et l'autre ont promis
Atalide à ma foi.

Osmin.

Quoi ! vous l'aimez , Seigneur ?

Voudrais-tu qu'à mon âge Je fisse de l'amour le vil
apprentissage?

Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans > Suivît d'un
vain plaisir les conseils imprudens i C'est par d'autres attraits
qu'elle plaît à ma vue. J'aime en elle le sang dont elle est
descendue.

Par elle Bajazet, en m'approchant de lui.

Me va , contre lui-meme , assurer un appui.

Un Visir aux Sultans fait toujours quelque ombrage t A peine
ils l'ont choisi qu'ils craignent leur ouvrage.

Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir ,

Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir, Eajazet aujourd'hui m'honore et me caresse i Ses périls, tous les jours, réveillent sa tendresse.

Ce meme Bajazet, sur le trône affermi,

Méconnoîtra peut-être un inutile ami >

Et moi,' si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,

S'il ose quelque jour me demander ma tête....

Je ne m'explique point , Osmin 5 mais je prétends Que, du moins, il faudra la demander long-tems.

Je sais rendre aux Sultans de fidèles services;

Mais je laisse au vulgaitç adorer leurs caprices »

TRAGÉDIE. ii

Et ne me pique point du scrupule insensé De bénir mon trépas , quand ils l'ont prononcé. Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée.

Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée. Invisible d'abord elle entendoie ma voix ,

Et craignoit du Sérail les rigoureuses loix ;

Mais enfin, bannissant cetre importune crainte Qui dans nos entretiens jettott trop de contrainte , Elle-même a choisi cet endroit écarté ,

Où nos coeurs à nos yeux parlent en liberté.

Pat un chemin obscur un esclave me guide ,

Et... Mais on vient... C'est elle, et sa chère Atalide. Demeure ;
et , s'il le faut , sois prêt à confirmer Le récit important dont je
vais l'informer.

SCENE II

ROXANE, ATALIDE, ZATIME , ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT, à Roxane.

Il te K vérité s'accorde avec la renommée ,

Madame ; Osmin a vu le Sultan et l'armée.

Le superbe Amurat est toujours inquiet.

Et toujours tous les coeurs penchent vers Bajazet ! D'une com-
mune voix ils l'appellent au trône.

Cependant les Persans marchaient vers Babylonc,. Et bientôt
les deux camps , aux pieds de son rempar,

Dévoient de la bataille éprouver le hasard.

Ce combat doit , dit-on, fixer nos destinées;

Et même , si d'Osmin je compte les journées , le Ciel en a déjà
régulé l'événement ,

Et le Sultan triomphe , ou fuit en ce moment. Déclarons-nous ,
Madame , et rompons le silence. Fermons-lui , dès ce jour , les
portes de Bysance ;

Et, sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit. Croyez-moi ,
hâtons-nous d'en prévenir le bruit.

S'il fuie, que craignez-vous? S'il triomphe, au contraire ,

Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.

Vous voudrez ,* mais trop tard , soustraire à son pouvoir l'n
peuple , dans scs murs prêt à le recevoir, roue moi , j'ai su déjà ,
par mes brigues secrète* , Gagner de notre loi les sacrés
interprètes.

Je sais combien, crédule en sa dévotion,

I.e peuple suit le frein de la Religion

Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière.

Des muis de eu Palais ouvrez-lui la barrière; Déployez en son
nom cet étendard fatal.

Des extrêmes périls l'ordinaire signal.

Les peuples , prévenus de ce nom favorable.

Savent que sa vertu le rend seule coupable.

D'ailleurs , un bruit confus , par mes soins confirmé. Fait cro
te heureusement à ce peuple alarmé Qu'Amuiat le dédaigne, et
veut, loin de Bysance, Transporter désormais son trône et sa pré-
sence. Déclarons le péril dont son frere est pressé :

Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé.

Sur-tout,

Sur-tout, qu'il se déclare et se montre lui-même, Et fasse voir ce front digne du diadème.

IL O X A N E.

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis. Allez, brave Acomat, assembler vos amis.

De tous leurs sentimens venez me rendre compte , Je vous rendrai moi-même une réponse prompte. Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien. Allez , et revenez.

(Acomat et Osmin sortent,)

SCENE III

ROXANE, ATALIDE, ZATIME,

R o X a N E , à AtaliJe.

Enfin, belle Ataüdc,

Il faut de nos destins que Bajazet décide.

Pour la dernière fois je le vais consulter.

Je vais savoir s'il m'aime.

Atalidi.

Est-il tems d'en douter.

Madame ? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.

Vous avez du Visir entendu le langage ?

Bajazet vous est cher. Savez-vous sr demain Sa liberté , ses jours seront en votre main ?

Peut-Etre, en ce moment, Amurat , en furie.

S'approche pour trancher une si belle vie.

Ehi pourquoi de son cceur doutez-vous aujourd'hui ?

Mais m'en rpondez-vous , vous qui parlez pour lui ? Atalide.

Quoi ! Madame , les soins qu'il a pris pour vous plaire » Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire ,

Ses périls, ses respects, et sur tout vos appas»

Tout cela de son cœur ne vous répond il pas ?

Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

Hélas ! pour mon repos, que ne le puis-je croire î Pourquoi faut-il au moins que, pour me consoler , L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler ?

Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance.

Du trouble de son cœur jouissant par avance , Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi ,

Ht l'ai fait , en secret , amener devant moi.

Peut-être trop d'amour me rend trop difficile ;

Mais, sans vous fatiguer d'un récit inutile.

Je ne retrouve point ce trouble, cette ardeur Que rw'avoit
tant promis un discours trop flatteur. Enfin, si je lui donne et la
vie et l'Empire,

Cc\$ gages incertains ne me peuvent suffire.

Atalide.

Quoi donc ĩ à son amour qu'allez-vous proposer ĩ Ko X (A N E.

S'il m'aime, dès ce jour, il me doit épouser,

TRAGÉDIE. «S

Atalide;

Vous épouser !... O Ciel ! que prétendez-vous faire ?

Je sais que des Sultans l'usage m'est contraire;

Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi De ne point à l'hymen
assujettir leur foi.

Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse.

Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse ;

Mais , toujours inquiète , avec tous scs appas ,

Esclave , elle reçoit son maĩ re dans scs bras ,

Et , sans sortir du joug où leur loi la condamne,

Il faut qu'un fils naissant la déclare Sultane.

Amurat plus ardent , et seul , jusqu'à ce jour,

A voulu que l'on dût ce titre à son amour.

J'en reçus la puissance aussi-bien que le titre ,

Et des jours de son frere il me laissa l'arbitre.

Mais ce meme Amurat ne me promet jamais Que l'hymen due
un jour couronner scs bienfaits;

Et moi , qui n'aspirois qu'à cette seule gloire ,

De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire. Toutefois , que
sert-il de me justifier ?

Bajazet , il est vrai , m'a tour fait oublier.

Malgré tous ses malheurs , plus heureux que son frere , 11 m'a
plu , sans peut-être aspirer à me plaire. Temmes , Gardes , Visir ,
pour lui j'ai tout séduit ;

En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit. Grâce à mon
amour , je me suis bien servie Du pouvoir qu'Amurat me donna
sur sa vie.

Bajazet touche presque au trône des Sultans :

U ne faut plus qu'un pas ; mais c'est où je l'attends.

B ij

iô BAJAZET,

Malgré tout tnon amour, si, dans cette journée ,

11 ne m'attache à lui par un juste hyménéc ,

S'il ose m'alléguer une odieuse loi ,

Quand je fais tout pour lui , s'il ne fait tout pour moi Dès le
même moment, sans songer si je l'aime,

Sans consulter enfin si je me perds moi même, J'abandonne
l'ingrat , et le laisse rentrer Dans l'état malheureux d'où le l'ai su
tirer.

Voilà sur quoi.jc veux que Ba axct prononce.

Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.

Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui Me prêter votre
voix pour m'expliquer à lui.

Je veux que devant moi , sa bouche et son visage Me dé-
couvrent son coeur , sans me laisser d'ombrage ; Que lui-même ,
en secret amené dans ces lieux , Sans être préparé , se présente à
mes yeux.

Adieu. Vous saurez tout apres cette entrevue.

(Elle son , avec Zatime.)

ATALIDE

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir.

Mon unique espérance est dans mon désespoir*.

TRAGÉDIE. t?

Mais , Madame , pourquoi ?

Si tu venois d'entendre

Quel funeste dessein Roxane vient de prendre ! Quelles conditions elle veut imposer !

Bajazet doit périr , dit-elle , ou le pousser.

S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême ! Et s'il ne se rend pas , que devient-il lui-même !

Je conçois ce malheur mais , à ne point mentir , Votre amour , des-Long-tems , a dû le pressentir.

Ah ! Zaïre , l'amour a-t-il tant de prudence ?

Tout sembloit avec nous être d'intelligence.

Roxane , se livrant tout entière à ma foi , au cœur de Bajazet se reposoit sur moi , M'abandonnoit le soin de tout ce qui le touche , le voyoit par mes yeux , lui parloit par ma bouche ; Et je croyois toucher au bienheureux moment Où j'aurois , par ses mains , couronner mon amant. Le Ciel s'est déclaré contre mon artifice.

Eh ! que falloit-il donc , Zaïre , que je tisse ?

A l'erreur de Roxane ai-je pu m'opposer ,

Et perdre mon amant pour la désabuser ?

Avant que dans son cœur cette amour fût formée » J'aimois , et je pouvois m'assurer d'être aimée.

Dès nos plus jeunes ans , tu t'en souviens assez » l'amour sera les noeuds par le sang commencés, élevée avec lui dans le sein de sa mère ,

B iij

IS

J'appris à distinguer Bajazet de son frere :

Elle-meme , avec joie, unit nos volontés»

Et, quoiqu'apres sa mort l'un de l'autre écartés,. Conservant ,
sans nous voir , le désir de nous plaire , Nous avons su toujours
nous aimer pt nous taire. Roxane, qui depuis, loin de s'en défier ,

A ses desseins secrets voulut m'associer ,

Ne put voir , sans amour , ce Héros trop aimable. Elle courut
lui tendre une main favorable.

Bajazet étonné rendit grâce à ses soins ,

Lui rendit des respects. Pouvoit il faire moins ?....

Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite ! De ses
moindres respects, Roxane satisfaite Nous engagea tous deux ,
par sa facilité , « .'

A la laisser jouir de sa crédulité.

Zaïre, il faut pourtant avouer ma foiblesse .

D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse..

Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits, Opposoit un
Empire à mes foibles attraits ;

Mille soins la rendoient présente à sa mémoire :

Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire ...

Et moi , je ne puis rien. Mon coeur, pour tout discours, N'avoit que des soupirs , qu'il répétoit toujours.

Le Ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes. Mais, enfin, Bajazet dissipa mes alarmes.

Je condamnai mes pleins , et , jusques aujourd'hui.

Je l'ai pressé de feindre , et j'ai parlé pour lui.

Hclas J tout est fini. Roxane méprisée.

Bientôt de son erreur sera désabusée ;

Car , eufiu, Bajazet ne sait point se cacher

TRAGÉDIE. r?

Je connois sa vertu prompte à s'effaroucher.

Il faut qu'à tous momens , tremblante et secourable>

Je donne à ses discours un sens plus favorable. Bajazet va se perdre.'.... Ah! si, comme autrefois* Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix !

Au moins, si j'avois pu préparer son visage!....

Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage.

IV un mot , ou d'un regard je puis le secourir.

Qu'il l'épouse, en un mot , plutôt que de périr.

Si Roxane le veut, sans doute, il faut qu'il meure».

(A part,)

Il se perdra, te dis-je.... Ataïdc, demeure.

Laisse , sans t'alarmer , ton amant sur sa foi* Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi 2 Peut-être Baiazet , secondant ton envie ,

Plus que tu ne voudras , aura soin de sa vie !

Zaïre.

Ah! dans quels soins. Madame , allez -vous vous plonger ?

Toujours , avant le tems , faut-il vous affliger ?

Vous n'en pouvez douter , Hajazet vous adore. Suspendez , ou cachez l'ennui qui vous dévore. U'allez point par vos pleurs déclarer vos amours » ,

La main qui l'a sauvé le sauvera toujours ,

Tourvu qu'entretenu en son erreur fatale ,

Roxane, jusqu'au bout, ignore sa- rivale....

Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets*.

Et de leur entrevue attendre le succès.

ao

(A part.)

Ih ! bien , Zaïre , allons.... Et toi , si ta justice De deux jeunes amans veut punir l'artifice,

O Ciel ! si notre amour est condamné de toi , Je suis la plus coupable , <5puisc tout sur moi.

Fin du premier Acte *

ti

SCENE PREMIERE

RAJAZET, R O X A N E.

IP iunci , l'heure fatale est enfin arrivée Qu'à votre liberté le Ciel a réservée.

Rien ne me retient plus; et je puis, dès ce jour» Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.

Non que , vous assurant d'un triomphe facile ,

3c mette entre vos mains un Empire tranquille :

Je fais ce que je puis ; je vous l'avois promis. J'arme votre valeur contre vos ennemis».

J'écarte de vos jours un péril manifeste.

Votre vertu , Seigneur , achèvera le reste.

Osmin a vu l'armée ; elle penche pour vouj.

Les Chefs de notre Loi conspirent avec nous.

Le Visir Acomat vous répond de Rysancc ,

Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance Cette foule de Chefs , d'esclaves , de muets ,

Peuple que dans ces murs renferme ce Palais»

Et dont à ma faveur les âmes asservies

12 BAJAZET

M'ont vendu , dès-long-tems , leur silence et leurs vies.

Commencez maintenant. C'est à vous de courir Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.

Vous n'entreprenez point une injuste carrière»

Vous repoussez , Seigneur , une main meurtrière. L'exemple en est commun ; et , parmi les Sultans ,

Ce chemin à l'Empire a conduit de tout tems.

Mais, pour mieux commencer, hâtons-tous l'un ec l'autre

D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.

Montrez à l'univers, en m'attachant à vous.

Que quand je vous servois, je servois mon époux »

Ec , par le noeud sacré d'un heureux hyménéc ,

Justifiez la foi que je vous ai donne'c.

Ah! que proposez-vous. Madame?

Pv p X A N E.

Hé quoi , Seigneur,

Quel obstacle secret trouble notre bonheur?

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'Empire...

Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire !

Oui , je sais que depuis qu'un de vos Empereurs , Bajazet ,
d'un barbare éprouvant les fureurs ,

Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée.

Et par toute l'Asie à sa suite traînée.

De l'honneur Ottoman ses successeurs jaloux Ont daigné rarement
prendre le nom d'époux à

Maïs l'amour ne suit point ces loix imaginaires,

Et , sans vous rapporter des exemples vulgaires, Soliman , (vous savez qu'entre tous vos ayeux Dont l'univers a craint le bras victorieux ,

Nul n'éleva si haut la grandeur Ottomane?) /

Ce Soliman jetta les yeux sur Roxclanc.

Malgré coût son orgueil , ce Monarque si fier A son trône, à son lit daigna l'associer.

Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d' Impératrice Qu'un peu d'attraits, peut-être, et beaucoup d'artifice.

Il est vrai.... Mais aussi voyez ce que je puis.

Ce qu'étoit Soliman et le peu que je suis.

Soliman jouissoit d'une pleine puissance.

L'Égypte ramenée à son obéissance,

Rhodes , des Ottomans ce redoutable écueil.

De tous ses défenseurs devenu le cercueil.

Du Danube asservi les rives désolées.

De l'Empire Persan les bornes reculées ,

Dans leurs climats brûlans les Africains domptes, Faisoient taire les loix devant scs volontés Que suis-je ? J'attends tout du peuple et de l'armée. Mes malheurs font encor toute ma renommée. Infortuné, proscrit, incertain de régner.

Dois-je irriter les coeurs, au lieu de les gagner? Témoins de nos plaisirs , plaindront-ils nos misères ? Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères?

Songez , sans me flatter du sort de Soliman,

Au meurtre tout récent du malheureux Osman,

Dans leur rébellion les Chefs des Janissaires ,

Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,

Se crurent à sa perte assez autorisés

Sur le Fatal hymen que vous me proposez.

Que vous dirai-je enfin? Maître de leur suffrage, peut-être , avec le tems , j'oserai davantage.

Ne précipitons rien ; et daignez commencer A me mettre en état de vous récompenser.

Je vous entends, Seigneur. Je vois mon imprudence.

Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.

Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger ■ Où mon amour , trop prompt , vous alloit engager. Pour vous , pour votre hon-

neur vous en craignez les suites ;

Et je le crois , Seigneur , puisque vous me le dites.

Mais avez-vous prévu , si vous ne m'épousez, les périls plus certains où vous vous exposez?

Songez- vous que, sans moi, tout vous devient contraire? Que c'est à moi , sur-tout , qu'il importe de plaire ? Songez-vous que je tiens les portes du Palais?

Que je puis vous l'ouvrir , on fermer , pour jamais?

Que j'ai sur votre vie un empire suprême?

Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime;

Et , sans ce meme amour qu'offensent vos refus. Songez-vous , on un mot , que vous ne seriez plus ?

B A J A Z ET

Oui, je tiens tout de vous , et j 'avois lieu de croire Que c'étoit pour vous-meme une assez grande gloire. En voyant devant moi tout l'Empire à genoux ,

De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.

Je

ïc ne m'en défends point; ma bouche le confesse,

Et mon respect saura le confirmer sans cesse.

Je vous dois tout mon sang : ma vie est votre bien* Mais enfin
voulez- vous.,..

KoxaNE, l'interrompant.

Non, je ne veux plus rien.

Ve m'importune plus de tes raisons forcées:

ïc vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.

3c ne te presse plus, ingrat! d'y consentit:

Rentre dans la néant dont je t'ai fait sortir,...

(A part.)

Car, enfin qui m'arrête, et qucl'e autre assurance Demat de
rois- ie encor de son indifférence?

L'ingrat est-il touché de mes empressemens?

I.'amour meme entre-t-il dans scs raisonnemens

(A Bnja\et)

Ah ! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse, Que mes
propres pénis t'assurent de ta giace. Qu'engagée avec toi par de si
fous iiens ,

3c ne puis séparer tes intérêts des miens.

Mais je m'assure encore aux boutés de ton frère,

Il m'aime : tu le sais ? et, malgré sa colère ,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y couis, cr, dès ce moment même... Bajazet
, écoutez.... je sens que je vous aime.
Vous vous perdez ! Gardez de me laisser sortir»

Le chemin est encore ouvert au repentir

Ne désespérez point une amant en furie.

Si l'émule d'un mot , c'est fait de votre vie!

Vous pouvez me l'ôter, elle est entre vos mains. Peine-êcre que
ma mort , m'ait à vos desseins ,

De l'heureux Amurat obtenant votre grâce.

Vous rendra dans son cœur votre première place.

Dans son cœur ? Ah ! crois-tu , quand il le voudrait bien ,

Que si je perds l'espoir de régner dans le tien,

D'une si douce erreur si long-tems possédée ,

Je puisse désormais souffrir une autre idée,

Ki que je vive, enfin , si je ne vis pour toi?

Je te donne, cruel! des armes contre moi ,

Sans doute , et je devrois retenir ma faiblesse.

Tu vas en triompher. Oui , je te le confesse,

J'affectois à tes yeux une fausse fierté.

De toi dépend ma joie et ma félicité.

De ma sanglante mort ta mort sera suivie....

Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie !...

Tu soupires, enfin, et semblés te troubler!

Achevé , parle.

O Ciel , que ne puis-je parler!

Quoi donc ! que dites-vous , et que viens-je d'entendre Vous avez des secrets que je ne puis apprendre!

Quoi ! de vossentimens je ne puis m'éclaircir?

Madame , encore un coup , c'est à vous de choisir.

Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime»

Ou bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

Ah.' c'en est trop, enfin; tu seras satisfait....

(Appelant.)

Holà ! gardes , qu'on vienne.

BAJAZET, ACOMAT

^ bigneur, qu'aî-jc entend»? Quelle surprise ex t remet Qu'allez-vous devenir? Que deviens je moi-même?

D'où naît ce changement ? Qui dois-je en accuser?

O Ciel !

Il ne faut point ici vous abuser.

Roxane est offensée , et court à la vengeance.

Un obstacle éternel rompt notre intelligence.

Visir , songez à vous ; Je vous en averti ,

Et , sans compter sur moi , prenez votre parti.

Acomat.

Quoi!...

Bajazet, l'interrompant .

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.

Je sais dans quels périls mon amitié vous jette ,

Et j'espérois un jour vous mieux récompenser;

Mais , c'en est fait , vous dis-jc, il n'y faut plus penser. Acomat.

Et quel est donc , Seigneur , cet obstacle invincible) Tantôt dans le Sérail)'ai laissé tour paisible.

Quelle fureur saisit votre esprit et le sicni Bajazet.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse.

Eli ! bien,

L'usage des Sultans à scs voeux est contraire-.

Mais cet usage, enfin, est-ce une loi sévère Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer?l a plus sainte des loix, ah ! c'est de vous sauver,

Et d'artacher , Seigneur , d'une mort manifeste le sang des Ot-tomans dont vous faites le reste.

Ce reste malheureux seroit trop acheté,

S'il le faut conserver par une lâcheté.

Eh ! pourquoi vous en faire une image si noire?' L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire?

Cependant Soliman n'étoit point menacé Des périls évidens dont vous êtes pressé.

Eh 1 ce sont ces périls, et ce soin de ma vie Qui d'un servile hy-men feroient l'ignominie.

Soliman n'avoit point ce prétexte odieux.

Son esclave trouva grâce devant ses vœux;

Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire, li lui fit de son coeur un présent volontaire.

Mais vous aimez Roxanc ?

A comat , c'est assez;

Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez,. La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces. J'osai , tout jeune encor, la chercher sur vos tracesi

C iij

It l'indigne prison où je suis renferme ,

A la voir de plus près m'a meme accoutumé.

Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée.

Elle finit le cours d'une vie agitée.

Hélas! si je la quitte avec quelque regret... Pardonnez , Acomat, je plains, avec sujet.

Des coeurs , dont les bontés trop mal récompensées, M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées. Acomat.

Ah ! si nous périssons, n'en accusez que vous. Seigneur. Dires un mot , et vous nous sauvez tous. Tou: ce qui reste ici de braves Janissaires:

De la Religion les saints dépositaires,

Du peuple Hvsantin ceux qui, plus respectés.

Par leur exemple seul règlent ses volontés.

Sont prêts de vous conduire à la porte sacrée. D'où les nouveaux Sultans font leur premieic entrée. B U A Z E T.

Eh! bien, brave Acomat, si je leur suis si cher. Que des mains de Koxane ils viennent m'arracher ; Du Sérail, s'il le faut, venez forcer ia porte.

Entrez accompagné de leur vaillante escorte.

J'aime mieux en sortir sanglant , couvert de coups. Que chargé , malgré rroi , du nom de son époux. Peut-être , je sautai, dans ce désordre extrême ,

Par un beau désespoir me secourir moi mêmeç.

Attendre, en combattant, l'effet de votre foi.

Et vous donner le tems de venir jusqu'à moi.

Acomat.

Ehl pourrai-je empêcher, malgfé ma diligence.

Que Uoxânc, d'un coup, n'assure sa vengeance? Alors qu'aura servi ce zelc impétueux ,

Qu'a charger vos amis d'un crime infructueux?

Promettez: affranchi du péril qui vous presse. Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

Moi !

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans Ne doit point en esclave obéir aux scrmens.

Consultez ces Héros que le droit de la guerre Mena victorieux jusqu'au bout de la terre.

Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi, L'intérêt de l'État fut leur unique loi ;

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée Que sur la foi promise et rarement gardée....

Je m'emporte, Seigneur.

Oui, je sais, Acomat, Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'État.

Mais ces mêmes Héios , prodiges de leur vie.

Ne la rachetieint point par une perfidie.

Acomat.

O courage inflexible ! ô trop constante foi ,

Que, même en périssant, j'admire, malgré moi ! Faut-il qu'en un moment un scrupule timide Perde... Mais quel bonheur nous envoie Atalide?

†* BAJAZET

BAJAZET, ATALIDE

Eli ! bien , c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse !...

Le Ciel punit ma feinte, et confond votre adresse.

Bien ne m'a pu parer contre ces derniers coups;

Il falloit ou mourir , ou n'être plus à vous.

De quoi nous a servi «ette indigne contrainte?

TRAGÉDIE. †*

Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte. Je vous l'avois prédit ; mais vous l'avez voulu.

J'ai reculé vos pîeuis autant que je l'ai pu.

Belle Atalide. au nom de cette complaisance , Daignez de la Sultane éviter la présence !

Vos pleurs vous trahiroient ; cachez les à ses yeux. Et ne prolongez point de dangereux adieux !

Atalide.

Non , Seigneur, vos bontés pour une infortunée Ont assez disputé contre la destinée.

Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner.

Il faut vous rendre : il faut me quitter et régner.

Vous quitter ?

Atalide.

Je le veux ... Je me suis consultée.

De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,

Jl est vrai ,)e n'ai pu concevoir , sans effroi ,

Que Baiazet pût vivre, et n'être plus à moi ;

Et , lorsque quelquefois de ma rivale heureuse 3c me renré-sentois l'image douloureuse.

Votre mort { pardonnez aux fureurs des amans) JSe me paroissor pas le plus grand des tourmensî jrfais , à mes tristes yeux, votre mort préparée Dans route son horreur ne s'étoit pas montrée.

Je ne vous voyois pas, ainsi que je vous vois. Prêt à me dire adieu pour la dernière fois!

Seigneur , je sais trop bien avec quelle constance Vous allez de la mort affronter la présence.

Je sais que votre coeur se fait quelques plaisirs

De me prouver sa foi dans scs derniers soupirs;

Mais , hélas ! épargnez une ame plus timide!

Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide ,

Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs.

Eh ! que deviendrez- vous , si , dès cette journée, le célèbre à vos yeux ce funeste hymne ?

Ne vous informez point ce que je deviendrai.

Peut-être , à mon destin, Seigneur, j'obéirai.

Que sais- je? à ma douleur je chercherai des charmes. Je songerai , peut-être , au milieu de mes larmes. Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu.

Que vous vivez , qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

Non , vous ne verrez point cette fête cruelle.

Plus vous me commandez de vous être infidèle. Madame , plus je vois combien vous méritez De ne point obtenir ce que vous souhaitez.

Quoi ! cet amour si tendre , et né dans notre enfance. Dont les feux , avec nous , ont crû dans le silence, Vos larmes que ma main pouvoit seule arrêter.

Mes sermens redoublés de ne vous point quitter!

Tout cela finissoit par une perfidie?

J'épouserois , et qui ? (s'il faut que je le die)

Une esclave attachée à ses seuls intérêts ,

Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts,

Qui m'offre (Ou son hymen, ou la mort infaillible* Tandis qu'à, mes périls Atalide sensible.

TRAGÉDIE. }j

Et trop digne du sang qui lui donna le jour,

Veut me sacrifier jusques à son amour !...

Ah ! qu'au jaloux Sultan ma tête soit portée.

Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée !

Seigneur, tous pourriez vivre , et ne me point trahir.

Parlez ; si je le puis , je suis prêt d'obéir.

La Sultane vous aime; et, malgré sa colère,

Si vous preniez , Seigneur , plus de soin de lui plaire.

Si vos soupirs daignoient lui faite pressentir

Qu'un jour...

B A I A Z E T , l'interrompant.

Je vous entends; je n'y puis consentir*.

Ne vous figurez point que , dans cette journée ,

D'un lâche désespoir ma vertu constance Craigne les soins
d'un trône où je pourrais monter,

Et par un prompt trépas cherche à les éviter.

J'écoute trop peut-être une imprudente audace;

Mais sans cesse occupé des grands noms de ma race, J'espé-
rais que, fuyant un indigne repos.

Je prendrais quelque place entre tant de Héros.

Mais quelque ambition , quelque amour qui inc brûle, Je ne
puis plus tromper une amante crédule.

En vain , pour me sauver , je vous l'aurois promis ,

Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis. Peut être,
dans le remède que je voudrais lui plaire, Feroient par leur désordre
un effet tout contraire ,

Et de mes froids soupirs ses regards offensés ,

Veroient trop que mon cœur ne les a point poussés?*

o Ciel ! combien de fois je l'aurois éclaircie,

Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie;

Si je n'avois pas craint que ses soupçons jaloux N'eussent trop
aisément remonté jusqu'à vous Et j'irois l'abuser d'une fausse

promesse?

Je me parjureiois? et , par cette bassesse....

Ah! loin de m'ordonner cet indigne détour.

Si votre cœur ctoit moins plein de son amour.

Je vous verrois , sans doute, en rougir la première. Mais pour vous épargner une injuste priere,

Adieu : je vais trouver Roxanc de ce pas ,

Et je vous quitte.

Et moi , je ne vous quitte pas.

Venez, cruel! venez, je vais vous y conduire ,

Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire, ruisquo , malgré mes pleurs, mon amant furieux Sc fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux ,

Roxane , malgré vous , nous joindra l'un et l'autre. Elle aura plus de soif Je mon sang que du vôtre.

Et je pounai donner a vos yeux effrayés Le spectacle sang ant que vous me prépariez,

O Ciel ! que faites-vous?

Atausi,

Cruel ! pouvez-vous croire Que je sois, moins que vous, jalouse de ma gloire? Pensez-vous que cent fois , en vous faisant parler.

Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler?

1 Mai*

Mais on me pre'sentoit votre perte prochaine.

Pourquoi faut-il, ingrat! quand la mienne est certaine, Que vous n'osiez pour moi ce que j'osois pour vous? Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux. Hoxane dans son coeur peut-ctre vous pardonne. Vous-même , vous vdyez le tems qu'elle vous donne. A-t-elle en vous quittant fait sortir le Visir ?

Bcs Gardes à mes yeux viennent- ils vous saisir?

Enfin , dans sa fureur , implorant mon adresse.

Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse? Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain ,

Qui lui fasse tomber les armes de la main.

Allez , Seigneur; sauvez votre vie et la mienne.

Eh ! bien..., Mais quels discours faut-il que je lui tienne?

Ah ! daignez sur ce choix ne me point consulter. D'occasion , le Ciel pourront vous les dicter.

Allez.... Entre elle et vous je ne dois point paraître. Votre trouble ou le mien nous ferait reconnoître.

Allez , encore un coup.... je n'ose m'y trouver.

Dites,,, tout ce qu'il faut , Seigneur, pour vous sauver.

Fin du second Acte.

BAJAZET

SCENE PREMIERE

ATALIDI, Z A Y R E.

S aïre i il est donc vrai, sa grâce est prononcée?

Je vous l'ai dit, Madame: une esclave empressée.

Qui couroit de Roxane accomplir le desir.

Aux portes du Sérail a reçu le Visir.

Ils ne m'ont point parlé; mais, mieux qu'aucun langage ,

I,c transport du Visir marquoit sur son visage Qu'un heureux
changement le rappelle au Palais,

F.t qu'il y vient signer une éternelle paix.

Roxane a pris , sans doute , une plus douce voie.

Ainsi , de toutes parts , les plaisirs et la joie M'abandonnent ,
Zaïre , et marchent sur leurs pas !,,% J'ai fait ce que j'ai dû ; je ne
m'en repens pas.

Quoi ! Madame , quelle est cette nouvelle alarme?

Ih ! ne t'a-t-on point dit , Zaïre , par quel charme. Ou, pour
mieux dire enfin , par quel engagement, Bajazet a pu faire un si
prompt changement ?

Roxane en sa fureur paroissoit inflexible;

A-t-elle de son cœur quelque gage infallible? l'arle : l'épouse-
t-il ? %

. Zaïre.

Je n'en ai rien appris?

Mais , enfin , s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix.

S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire.

S'il l'épouse , en un mot ?

Ataudi.

S'il l'épouse, Zaïre!..., Zaïre, l'interrompant.

Quoi ! vous repentez vous des génécux'discours Que vous dic-
toît le soin de conserver ses jours?

Non , non , il ne fera que ce qu'il a dû faire!...

(A part.)

Sentimens trop jaloux, c'est à vous de vous taire.

Si Bajazet l'épouse , il suit mes volontés :

Nespectez ma vertu , qui vous a surmontés.

A ces nobles conseils ne mclez point le vôtre;

Et , loin de me le peindre entre les bras d'une autre, Laissez-
moi , sans regret , me le représenter Au trône , où mon amour l'a
forcé de monter....

(A Zaïre.)

Oui , je me reconnois , je suis toujours la meme.

Je voulois qu'il m'aimât, chcre Zaïre, il m'aime»

Dij

It , du moins , cet espoir me console aujourd'hui Que je vais mourir digne et contente de lui.

Mourir ? Quoi ! vous auriez un dessein si funeste? Atalidi,

J'ai cédé mon amant, tu t'étonnes du reste?

Peux-tu compter , Zaïre, au nombre des malheurs • Une mort qui prévient et finit tant de pleurs?

Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu , sans doute;

Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte. Je n'examine point ma joie ou mon ennui.

J'aime assez mon amant pour renoncer à lui;

Mais , hélas ! il peut bien penser , avec justice ,

Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice ,

Ce coeur , qui de ses jours prend ce funeste soin , L'aime trop pour vouloir en être le témoin.... Allons , je veux savoir

Zaïre, l'interrompant.

Modérez-vous, de gracer On vient vous informer de tout ce qui se passe,...

C'est le Visir.

ACOMAT, AT AUDE , Z A Y R E

Acomat, à Atalide ,

Enfin , nos amans sont d'accord , Madame. Un calme heureux nous remet dans le port, la Sultane a laissé désarmer sa colere :

Elle m'a déc'aré sa voInté,derniere ;

Et tandis qu'elle montre au peuple épouvanté Pu Prophète divin l'étendard redouté.

Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,

Je vais de ce signal faire entendre la cause ,

Remplir tous les esprits d'une justç terreur Et proclamer enfin le nouvel Empereur.

Cependant , permette?, que je vous renouvelle Le souvenir du prix qu'on promet à mon zele.

N'attendez point de moi ces doux emportemens.

Tels que j'en vois paroître au coeur de ces amans ;

Mais si par d'autres soins , plus dignes de mon âge,

Par de profonds respects , par un long esclavage.

Tel que nous le devons au sang de nos Sultans,

Je puis

Ataiidi, Vinunompant.

Vous m'en pointez instruire avec te tems;

D ii;

Avec le teras aussi vous pourrez me connoïne....

Mais quel sont ces transports qu'ils vous ont fait paroître ?

Madame , doutez-tous des soupirs enflammas De deux jeunes amans , l'un de l'autre charmés? Atalide.

Non.... mais, à dire vrai , ce miracle m'étonne!...

Et dit-on à quel prix Roxanc lui pardonne?

L'épouse-t-il , enfin?

Madame , je le croï.

Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi.

Surpris, je l'avoûrai, de leur fureur commune. Querellant les amans , l'amour et la fortune ,

J'étois de ce l'alais sorti désespéré.

Déjà, sur un vaisseau, dans le port préparé , Chargeant de mon débris les reliques plus chères.

Je méditois ma fuite aux terres étrangères.

Dans ce triste dessein au Palais rappelé , l'incin de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.

La porte du Sérail à ma voix s'est ouverte,

Et d'abord une Esclave à mes yeux s'esr offerte.

Qui m'a conduit, sans bruit , dans un appartement Où Roxanc attentive écoutoit son amant.

Tout gardoit devant eux un auguste silence.

Moi-mSme , résistant à mon impatience ,

Et respectant de loin leur secret entretien.

J'ai long-tcms, immobile, observé leur maintien.

Enfin , avec des yeux qui découvroient son ame,.

L'une a tendu la main pour gage de sa flamme; L'autre, avec des regards dloqueus , pleins d'amour, L'a de ses feux , Madame , assurée , à son tour.

Atalide, à part.

Hélas !

Acomat,

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre....

<c Voilà , m'a-t-elle dit , votre Prince et le nôtre.

35 Je vais , brave Acomat, le remettre en vos mains. 33 Allez lui préparer les honneurs souverains. ij Qu'un peuple obéissant l'attende dans le Temple. 33 Le Sérail va bientôt vous en donner l'exemple. j> Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé ,

Et soudain à leurs yeux je me suis dérobe.

Trop heureux d'avoir pu , par un récit ficle.

De leur paix , en passant , vous conter la nouvelle , Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds.

Je vais le couronner , Madame, et j'en répons.

(Il sort.)

SCENE III

ATALIDE, ZAYRE.

Atalide.

Allons , retirons-nous; ne troublons point leur joie,

Zaïre,

Ali 1 Madame , croyez....

A T A L X D H , l'interrompant.

Que veux-tu que je croie?

Quoi donc ! à ce spectacle irai-je m'exposer ?

Tu vois que c'en est fait Ils se vont épouser.

La Sultane est contente! ... il l'assure qu'il l'aime; Mais je ne m'en plains pas ■ je l'ai voulu moi même. Cependant, croyois-tu, quand , jaloux de sa foi.

Il s'alloit, plein d'amour, sacrifier pour moi. Lorsque son coeur , tantôt , m'exprimant sa tendresse , Bcfusoit à Roxane une simple promesse ,

Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir. Quand je m'applaudissois de leur peu de pouvoir, Croyois-tu que son cœur contre toute apparence. Pour la persuader trouvât tant d'éloquence?

Ah! peut-être, après tout, que, sans trop se forcer , Tout ce qu'il a pu dire , il a pu le penser !

Peut-être, en la voyant, plus sensible pour elle.

Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle.

Elle aura devant lui fait parler ses douleurs.

Elle l'aime.... Un Empire autorise ses pleurs.

Tant d'amour touche enfin une ame généreuse.

Hclas ! que de raisons contre une malheureuse!

Mais ce succès , Madame , est encore incertain. Attendez..

Non , vois-tu ? je le nôis en vain.

Je ne prends point plaisir à croître ma misère.

Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.

Quand mes pleurs vers Æ.oxanc ont rappelé ses pas »

Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas»

Mais après les adieux que je venois d'entendre , .Après tous les transports d'une douleur si tendre. Je sais qu'il n'a point du lui faite remarquer La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer. Toi-mêmc, juge-nous , et vois si je m'abuse. Pourquoi de ce conseil moi seule suis je excluse ? Au sort de Bajazet ai-je si peu de part ?

A me chercher, lui même , attendroit-il si tard, L'étoit que de son coeur le trop juste reproche Lui fait, peut-être, hélas ! éviter cette approche? Mais non, je lui veux bien épargner ce souci.

Il ne me verra plus.

Madame, le voici.

SCENE IV

LI AJAZET, ATALIDE, ZAÏRE,

Cy est fait , j'ai parlé ; vous cressobéïc.

Vous n'avez plus , Madame , à craindre pour ma vie. Et je serois heureux , si la foi , si l'honneur lie me reprochoit point mon injuste bonheur ;

Si mon cteur , dont le tiouble , en sciet, me condamne ,

Pouvoit me pardonner aussi bien que Roxane.

Mais enfin je me vois les armes à la main.

Je suis libre, et je puis connc. un frère inhumain. Non plus par un silence aidé de votre adresse , Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse;

Mais par de vrais combats , par de nobles dangers > Moi-même le cherchant aux climats étrangers.

Lui disputer les ccurs du peuple et de l'armée.

Et pour fuge entre nous , prendre la Renommée.... Que vois-je : qu'avez-vous? Vous pleutez?

Xon , Seigneur.

Je ne murmure point contre votre bonheur.

Le Ciel , le juste Ciel vous devait ce miracle.

Vous savez si jamais l'y fourni quelque obstacle ? Tant que j'ai respiré , vos yeux me sont témoins Que votre seul péril occupoit tous mes soins;

Et puisqu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie.

C'est sans regret aussi une ic la sacrifie.

Il est vrai , si !c Ciel eût écouté mes vœux Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux. Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale:

Vous pouviez l'assurer de : a foi conjugale .

Ma>s vous n'autiez pas joint X ce titre d'érottx Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous. Roxane s'estimoit assez récompensée ,

Et j'auiois, en mourant, cette douce pensée Que vous ayant, moi même, imposé cette loi,

J« vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;

Qu'emportant chez les mores route votre tendresse, Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

Que parlez vous , Madame, et d'époux et d'amant? O Ciel.' de ce discours quel est ic fondement ?

Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle'

Moi, j'aimerois F.oxane, ou le vivrois pour elle. Madame ? Ah
1 croyez-vous que loin de !e pensée Ma bouche seulement cûr pu

le prononcer ?

Mais l'un , ni l'autre enfin n'étoit po.nt nécessaire, la Sultane a suivi son penchant ordinaire;

Ht , soit qt.'eüc ait d'abord expliqué mon ictour Comme un gage certain qui marquoit mon amour , Soit que le tems trop cher la pressât de sc rendre ,

A peine ai je parlé que , sans presque m'entendre. Ses pleurs précipités ont coupe mes discours.

Elle mer dans ma mâin sa fortune er ses jours;

Et , se fiant enfin a ma reconnoissancce ,

D'un hymen infaillible a formé l'espéiance.

Moi-même, rougissant de sa crédulité ,

Et d'un amour si rendre et si peu mérité ,

Dans ma confusion, (que Foxanc, Madame, Attribuait encore à l'excès de ma flamme)

Je me trouvois barbare, injuste, criminel.

Croyez qu'il m'a fallu , dans ce moment cruel ,

Pour garder jusqu'au bout un silence perfide, • F,appcler tout l'amour que j'ai pour Aralide. Cependant, quand je viens , après de tels efforts, Chercher quelque secours contre tous mes remords, Voui-mcmc , contre moi , je vous vois irritée ,

Reprocher votre mort à mon amc agitée I Je vois, enfin, je vois qu'en ce meme moment Tout ce que je vous dis vous touche faiblement. Madame, finissons et mon trouble et le vôtre.

Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre. Roxane n'est pas loin. laissez agir ma foi :

J'irai bien plus content et de vous et de moi Détromper son amour d'une feinte forcée Que je n'allois tantôt déguiser ma pensée....

La voici.

Atalide, i part.

Juste Ciel! où va-t-il s'exposer?,,...

(A Bajazet)

Si vous m'aimez, gardez de la désabuser !

SCENE V

ROXANE, BAJAZET, ATALIDE, ZAYRE.

1\ O X A N E , à Bjjjlt't.

"Venez , Seigneur , venez. Il est tems de paroître,

Et que tout le Sérail reconnoisse son maître.

Tout ce peuple nombreux , dont il est habité , Assemblé par mon ordre , attend ma volonté.

Mes esclaves gagnés , que le reste va suivre.

Sont les premiers sujets que mon amour vous livre....

(A Atalide.)

L'auriez vous cm, Madame, et qu'un si prompt retour
fit

tragédie; 4 »

Tît à tant de fureur succéder tant d'amour ?

Tantôt , à me venger fixe et déterminée ,

Je jurois qu'il voyoit sa dernieie journée :

A peine cependant Bajaxet m'a parlé,

L'amour fit le serment , l'amour l'a viole.

J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse» J'ai prononcé sa graee , et je crois sa promesse.

Bajizet.

Oui , je vous ai promis , et j'ai donné ma foi De n'oublier jamais tout ce que je vous doi.

J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance Vous répondront toujours de ma reconnoissance*

Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits.

Je vais de vos bontés attendre les effets.

..(Il sort.)

SCENE VI

EOXANI, ATALIDE, Z A Y R E.

R O X a N E , à part,

D É quel étonnement , ô Ciel , suis-je frappée !

Est-ce un songe ? et mes yeux ne m'ont - ils point . trompée ?

Quel est ce sombre accueil , et ce discours glacé Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé ?

Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue ,

Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?

jo BAJAZET,

J'ai cru qu'il me juroic que, jusques à la mort*

Son amour me laissoit maîtresse de son sort.

Se rcpent-il déjà de m'avoir apaisée ?....

Mais , moi-même , tantôt me serois-je abusée ?

(A Atalide.)

Ah Mais, il vous parloit. Quels étoient ses discours ,

Madame ?

Atalide,

Moi , Madame?... Il vous aime toujours.

Il y va de sa vie , au moins , que je le croie Mais, de grâce, parmi tant de sujets de joie, Répqhdez-moi. Comment pouvez-vous expliquer

Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer?

Atalide.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.

Il m'a de vos bontés long-tems entretenue.

Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontre.

J'ai cru le voir sortir tel qu'il ctoit entré....

Mais , Madame , après tout , faüt-il être surprise Que, tout prêt d'achever cette grande entreprise, Bajazct s'inquiète , et qu'il laisse échapper Quelque marque des soins qui doivent l'occuper ?

Je vois qu'à l'excuser votre adtesse est extrême î Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-meme, Atalide,

Eh ! quel autre intérêt....

TRAGÉDIE. sr

R O X A N E , l'interrompant.

Madame, c'est assez.

Je conçois vos raisons , mieux que vous ne pensez. Laissez-moi. J'ai besoin d'un peu de solitude.

Ce jour me jette aussi dans quelqu'inquiétude.

J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins ,

Et je veux, un moment, y penser sans témoins.

(Atalide sort , avec Zaïre.)

SCENE VII

R O X A N E , seule.

D E tout ce que je vois que faut-il que je pense ? Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence ? Pourquoi ce changement , ce discours , ce de'part ? N'ai-je pas meme entr'eux surpris quelque regard ? Bajazet interdit i Atalide étonnée !

O Ciel ! à cet affront m'auriez-vous condamnée ? De mon aveugle amour seroit-ce-là les" fruits,

Tant de jours douloureux , tant d inquiètes nuits , Mes brigues , mes complots, ma trahison fatale, N'aurois-je tout tenté que pour une rivale ?

Mais peut-être qu'aussi , trop prompte à m'affliger, J'observe de trop près un chagrin passager.

J'impute à son amour l'effet de son caprice.

K'eût-il pas jusqu'au bouc conduit son artifice ?

Prêt à voir le succès de son déguisement ,

Quoi ! ne pouvoit-il pas feindre encore un moment ?... Non , non ; rassurons-nous. Trop d'amour m'intimide.

Eh i pourquoi dans son coeur redouter Atalide ?

Quel scroît son dessein ? Qu'a-t-elle fait pour lui ?
 Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?... '
 Mais , hélas ! de l'amour ignorons-nous l'empire ?
 Si par quelque autre charme Atalide l'attire. Qu'importe qu'il
 nous doive et le sceptre et le jour ?
 Les bienfaits dans un coeur balancent-ils l'amour ?
 Et , sans chercher plus loin , quand l'ingrat me sut plaire,
 Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère ?....
 Ah ! si d'une autre chaîne il n'étoit point lié.
 L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ?
 N'eût-il pas , sans regret , secondé mon envie ? L'eût-il refusé
 même aux dépens de sa vie?....
 Que de justes raisons.... Mais , qui vient me parler ?
 Que veut-on ?

Z A TIME, ROXANE

Z A T I k l i .

P ARDONNEZ , \$i j'oSC VOUS ttoublet»

Mais, Madame, un esclave arrive de l'armée *

tragédie. n

Et , quoique sur la mer la porte fût fermée ,

]Les Gardes, sans tarder, l'ont ouverte, à genoux, \ Aux ordres du Sultan qui s'adressent à vous....

Mais , ce qui me surprend , c'est Orcan qu'il envoie.

Orcan !

Oui , de tous ceux que le Sultan emploie, Orcan le plus fidèle à servir ses desseins ,

Hé sous le Ciel btûlant des plus noirs Africains. Madame , il vous demande avec impatience i Mais , j'ai cru vous devoir avertir par avance ,

Et , souhaitant , sur-tout , qu'il ne vous surprît pas , Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre ? Quel peut être cet ordre , et que puis-je répondre ?

11 n'en faut pas douter , le Sultan inquiet Une seconde fois condamne Bajazet.

On ne peut, sur ses jours, sans moi rien entreprendre.

Tout m'obéit ici.... Mais dois-je le défendre ?

Quel est mon Empereur? Bajazet? Amurat?....

J'ai trahi l'un; mais l'autre est peut- être un ingrat!... Le tems presse; que faire en ce doute funeste?

Allons : employons bien le moment qui nous reste,

E iij

Ils ont beau se cacher , l'amour le plus discret laisse, par quelque marque, échapper son secret. Observons Bajazet ; étonnons Atalide ,

Et couronnons l'amant , ou perdons le perfide.

Fin du troisième Acte »

SS

SCENE PREMIERE

ATALIDE,,ZAYRE.

Atalidi,

.À H ! sais-tu mes frayeurs ? Sais-tu que dans ces lieux J'ai vu du fier Orcan le visage odieux ?

En ce moment fatal que je crains sa venue !

Que je crains.... Mais, dis-moi , Bajazet t'a-t-il vue h Qu'art-il dit ? Se rend-il , Zaïre , à mes raisons ? Ira-t-il voir Roxane et calmer ses soupçons ?

11 ne peut plus la voir sans qu'elle le commande*. Roxane ainsi l'ordonne : elle veut qu'il l'attende.

Sans doute , à cet esclave elle veut le cacher, j'ai feint, en le voyant, de ne le point chercher; J'ai rendu votre lettre , et j'ai pris sa réponse.

{ Elle lui donne une lettre.)

Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce»

A T A L I D E , Usant, e« Après tant d'injustes détours ,

5 > Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie ? a>
Mais je veux bien prendre soin d'une vie » Dont vous jurez que
dépendent vos jpurs.

« Je verrai la Sultane ; et , pat ma complaisance , w Par de
nouveaux sermons de ma reconnoissance ,

« J'apaiserai , si je puis, son courroux.

y> N'exigez rien de plus. Ni la mort , ni vous-meme 9 » Ne me
ferez jamais prononcer que je l'aime , «Puisque jamais je n'aime-
rai que vous!*»

{ A part j apres avoir lu.)

Hélas! que me dit-il? Croit-il que je l'ignore?

Ne sais-je pas assez qu'il m'aime , qu'il m'adore ? Est-ce ainsi
qu'à mes vœux il sait s'accommoder ? C'est Roxanc, et non moi,
qu'il faut persuader.

De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie?

Funeste aveuglement! perfide jalousie!

Récit menteur! soupçons que je n'ai pu céler , Falloit-il vous
entendre , ou falloit-il parler ?

C'étoit fait , mon bonheur surpassoit mon attente. J'étois ai-
mée, heureuse, et Roxane contente....

(A Zaïre.)

Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas....

Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas.

Que sa bouche, ses yeux , tout l'assure qu'il l'aime, Qu'elle le croie , enfin... Que ne puis-je, moi -même , Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissans , Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !..., Mais à d'autres périls je crains de le commettre !

Roxane vient à vous.

Atalidi.

Ah ! cachons cette lettre.

Elle cache la hure de Bajaret dans son sein,)

ST

SCENE III

ROXANE, ATALIDE, ZATIMI.

Roxane, à Atalidé.

IMĭadame, j'ai reçu des lettres de l'armée.

De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée?

Atuidĭ.

On m'a dit que du camp un esclave est venu.

Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

Roxane.

Amurat est heureux : la fortune est changée , Madame s et
sous ses loix Babylone est rangée* Atalidi,

lié quoi , Madame , Osmin

BAJAZET

R o x A H I , V interrompant.

Étoit mal averti î

Et , depuis son départ , cet esclave est parti.

C'en est fait.

Atalidî, à part.

Quel revers î

Il O X A N E.

Pour comble de disgrâces»

Le Sultan qui l'envoie est parti sur ses traces.

Quoi ! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas?

Non , Madame. Vers nous il revient à grands pas.

Atalidî.

Que je vous plains , Madame ! et qu'il est nécessaire D'achever
promptement ce que vous vouliez faire i

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur. Atalide, à part.

O Ciel î •

ROXANĬ.

Le tems n'a point adouci sa rigueur.

Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

Atalide.

lit que vous mande- t-il ?

R o x A n e , lui donnant la lettre d'Amurat.

Voyez. Lisez vous-même.

Vous connoisscz , Madame» et la lettre et ic seing?

A T a L i d F . , prenant la lettre.

Du cruel Arrmrar je reconnois la main.

(Lisant.)

« Avant que Babylone éprouvât tria puissance,

« Je vous ai fait porter mes ordres absolus, s* ĩe ne veux point douter de votre obéissance , «Et crois que maintenant Bajazct ne vit plus.

« Je laisse sous mes loix Babylone asservie,

« Et confirme, en partant , mon ordre souverain, « Vous , si vous avez soin de votre propre vie,

« Ne vous montrez à moi que sa tête à la main. «

Hé bien ?

A T A l x d e , à part.

Cache tes pleurs , malheureuse Atalide!

Que vous semble?

Atalide.

Il poursuit son dessein parricide i Mais il pense proscrire un Prince sans appui.

Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui.

Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une ame,

Que plutôt , s'il le faut , vous mourrez...

R o x a N E , l'interrompant.

Moi , Madame ?...

Je voudrais lcsauverl je ne le puis haïr...,.

Mais...

Atalide.

Quoi donc! qu'avez-vous résolu ?

EAJÀZET,

D'obéir.

Ataude.

D'obéir ?

Eh ! que faire en ce péril extrême î Il le faut !

Ataude,

Quoi ! ce Prince aimable ... qui vous aime.

Verra finir ses jours, qu'il vous a destinés?

Il le faut ; et déjà mes ordres sont donnés.

A T A L I D E j il JSJr/.

Je me meurs,

<Z A T I M E , à Roxane ;

Elle tombe , et ne vit plus qu'à peine.

Roxane.

Allez! conduisez-la dans la chambre prochaine,...

Mais , au moins , observez ses regards, ses discours, SCout ce qui convaincra leurs perfides amours.

(Zatime emmeae jlulide.)

SCENE IV

ROXANE, seult.

IV^a a rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.

Voilà sur quelle foi ie m'étois assurée.

Depuis six mois entiers l'ai cru que nuit et jour. Ardente elle vacilloit au soin de mon amour ;

Et c'est moi qui , du sien ministre trop fidèle,

Semble depuis six mois . ne veiller que pour elle.

Qui me suis appliquée à chercher les moyens De lui faciliter
ram d'heureux entretiens,

Et qui même , souvent prévenant son envie ,

Ai hâté les momens les plus doux de sa vie.

Ce n'est pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir Si dans sa per-
fidie elle a su réussir.

11 faut.. Mais que pourrois je apprendre davantage? Mon mal-
heur n'est-il pas écrit sur son visage?

Vois-je pas , au travers de son saisissement ,

Un cœur, dans ses douleurs, content de son amant? Exempte
des soupçons dont je suis tourmentée,

Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée. N'importe;
poursuivons. Elle peut, comme moi ,

Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.

Pour le faire expliquer tendons-lui quelque piège.... Mais quel
indigne emploi , moi-même , m'imposai je ? Quoi donc! à me gê-
ner appliquant mes esprits,

J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris ?

éi

Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.' D'ailleurs,
l'ordre, l'esclave et le Visir me presse.

11 faut prendre parti; l'on m'attend... Faisons mieux. Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux. Laissons de leur amour la recherche importune. Poussons à bout l'ingrat , et tentons la fortune. Voyons si , par mes soins sur le trône élevé ,

Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé.

Et si de mes bienfaits lâchement libérale Sa main en osera couronner ma rivale.

Je saurai bien toujours retrouver le moment De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant.

Dans ma juste fureur, observant le perfide.

Je saurai le surprendre avec son Atalide;

Et, d'un même poignard les unissant tous deux.

Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux. Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.

Je veux tout ignorer.

SCENE V

..A. H J que viens-tu m'apprendre, Zatime? Bajaxet en est-il amoureux?

Vois -tu, dans «s discours, qu'ils s'entendent tous deux ?

Zatimi.

Il n'a point parlé. Toujours évanouie.

Madame , elle ne marque aucun reste de vie Que par de longs
souples et des gémissements,

Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments. Vos
femmes, dont le soin à l'enfer la soulage,

Ont découvert son sein pour leur donner passage. Moi-même,
avec ardeur secondant ce dessein.

J'ai trouvé ce billet enfoncé dans son sein.

(Lui présentant un billet.)

Du Prince , votre amant , j'ai reconnu la lettre;

St j'ai cru qu'en vos mains je devois le remettre.

Roxane. prenant le billet.

Donne.... Pourquoi frémir? et quel trouble soudain?' Me glace à
cet objet et fait trembler ma main?

Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée.

Il peut même.... Lisons, et voyons sa pensée ("Elle lit bas le
commencement, et haut ces trois derniers vers.")

s» Ni la mort, ni vous même,

» Ne me ferez* jamais prononcer que je l'aime,

« Puisque jamais je n'aimerai que vous. »

(A part . après avoir lu,)

Ah! de la trahison me voilà donc instruite!

Je reconnois l'appât dont ils m'avoient séduit*

Ainsi donc mon amour étoit récompensé, tâche ! indigne du jour que je t'avois laissé?

Ah ! je respire enfin , et ma joie est extrême Que le traître , une fois , se soit trahi lui-même ! libre des soins cruels où j'allois m'engager ,

Jda tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.

FÜ

(A Zaïime.)

Qu'il meure !... Vengeons-nous... Courez.... qu'on le saisisse.

Que la main des muets s'arme pour son supplice ;

Qu'ils viennent préparer ces noeuds infortunés Par qui de ses pareils les jours sont terminés. ..

Cours , Zatime , sois prompte à servir ma colère!

Ah ! Madame !

Quoi donc?

Si, sans trop vous déplaire.

Dans les justes transports. Madame, où je vous vois, j'osois vous faire entendre une timide voix!

Bajazet, il est vrai trop indigne de vivre,

Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre;

Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui»

Eh ! qui sait si déjà quelque bouche inïidelle Ne l'a point averti
de votre amour nouvelle?

Des cœurs comme le sien , vous le savez assez.

Ne se regagnent plus , quand ils sont offensés ;

Et la plus prompte mort , dans ce moment sévère. Devient de
leur amour la marque la plus cherc !

R o x A N E , à part.

Avec quelle insolence , et quelle cr uauté Ils se louoient tous
doux de ma crédulité!

Quel penchant , quel plaisir je sentoïis à les croire l j. u ne rem-
portoïis pas une grande victoire ,

Perfide ! en abusant ce cœur préoccupé ,

Qui lui-même craignoit de se voir détrompé ï Tu n'as pas eu
besoin de tout ton artifice*.

Et , je veux bien te faire encor cette justice.

Toi-même, je m'assure, as rougi plus d'un jour Du peu qu'il
t'en coûtoit pour tromper tant d'amour» Moi qui , de ce haut
rang , qui me rendoit si fiere. Dans le sein du malheur t'ai cher-
ché la première» Pour attacher des jours , tranquilles , fortunés
Aux périls dont tes jours étoient environnés!

Après tant de bonté , de soin , d'ardeurs extrêmes.

Tu ne saurois jamais prononcer que tu m'aimes!...

Mais dans quel souvenir me laissé- je égarer?...

Tu pleures , malheureuse ? Ah ! tu devois pleurer lorsque d'un vain désir à ta perte poussée ,

Tu conçus de le voir la première pensée !

Tu pleures ! et l'ingrat , tout prêt à te trahir.

Prépare les discours dont il veut t'éblouir!

Pour plaire à ta rivale il prend soin de sa vie....

(A Zaïïme .)

Ah! traître, tu mourras!... Quoi! tua' es point partie? (A part.)

Va.... Mais, nous-meme, allons, précipitons nos pas» Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas», lui montrer , à la fois , et l'ordre de son frerc Et de sa trahison ce gage trop sincère....

{ Montrant le billet de Bajaret } •

(A Zatimt.

Toi , Zatimc , retiens ma rivale en ces lieux.

Qu'il n'ait j en expirant , que ses cris pour adieux*

F iij

Qu'elle soit , cependant , fidèlement servie. Prends soin d'elle.
Ma haine a besoin de sa vie.

Ah : si pour son amant facile à s'attendrir,

La peur de son trépas la fit presque mourir.

Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle De le montrer bientôt pâle et mort devant elle!

De voir sur cet objet ses regards arrêtés Me payer les plaisirs
que je leur ai prêtés!

Va, retiens-la. Sur-tout, garde bien le silence. Moi.... Mais qui
vient ici différer ma vengeance ?

(Zetime sort,)

ACOMAT, OS MIN, KOXANE

A C o m A T , à Roxane,

faites-vous , Madame ? F.n quels rerardemens D'un jour si
précieux perdez-vous les momens? Bysance , par mes soins pres-
qu'entiere assemblée, Interroge ses Chefs , de leur crainte
troublée»

Et tous , pour s'expliquer ainsi que mes amis. Attendent le si-
gnal que vous m'aviez promis.

D'où vient que sans répondre à leur impatience , le c étail , ce-
pendant, garde un triste silence?

Déc arez-vous. Madame, et, sans plus différer....

R o x a N E , l'interrompant.

Oui , vous serez content; je vais me déclarer.

Madame , quel regard et quelle voix sévère.

Malgré votre discours, m'assure du contraire? Quoî déjà votre
amour des obstacles vaincu....

K o X a N E , l'interrompant.

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu!

Lui ?

Pour moi , pour vous-même également perfide.

Il nous trompoit tous deux.

Comment ?

Cette Atalide,

Qui même n'étoit pas un assez digne prix De tout ce que pour
lui vous avez entrepris...

A C o m a t , l'interrompant.

Hé bien ?

R o X A N E , lui donnant la lettre de Bajazet.

(Acomat lit , bas.) (Après qu' Acomat a lu.) Lisez.... Jugez,
après cette insolence.

Si nous devons d'un traître embrasser la défense! Obéissons
plutôt à la juste rigueur D'Amurat, qui s'approche et retourne
vainqueur; Et, livrant» sans regret, un indigne complice. Apai-
sons le Sultan par un prompt sacrifice

Acomat, lui rendant la lettre de Bajazet.

Oui, puisque jusques-là l'ingrat m'ose outrager , Moi- meme ,
s'il le faut , je m'offre à vous venger , Madame. Laissez-moi nous
laver l'un et l'autre

Du crime que sa vie a jette sur la nôtre.

Montrcz-moi le chemin ; j'y cours.

Non , Acomati

Laisscz-moi le plaisir de confondre l'ingrat.

Je veux voir son désordre et jouir de sa honte.

Je perdrois ma vengeance en la rendant si prompte. Je vais tout préparer. Vous, cependant , allez Disperser promptement vos amis assemblés.

(Elle sort.)

ACOMAT, OSMIN

Acomat, arrêtant Qsmia, qui veut sortir.

IOemeure. Il n'est pas tems , cher Osmine , que je sorte.

Osmine.

Quoi î jusques-li , Seigneur , votre amour vous transe porte ?

N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loinî Voulez-vous de sa mort être encor le témoin ?

Acomat.

Que veux-tu dire? Es-tu toi-même. si crédule Que de me soupçonner d'un courroux ridicule?

Moi jaloux? Plût au Ciel qu'en me manquant de foi L'imprudent Bajazet a'eût offensé quç moi!

TRAGÉDIE. tj

OSMIN

Ih! pourquoi donc. Seigneur, au lieu de le défendre...»

A c O M A T , l'interrompant.

Eh ! la Sultane est-elle en état de m'entendre ?

Ne voyois-ru pas bien , quand je Pallois trouver,

Que j'allois avec lui me perdre ou me sauver?. •

(A part.)

Ah 1 de tant de conseils événement sinistre!...

Vrince aveugle !... Ou plutôt trop aveugle Ministre,

Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains.

Chargé d'ans ec d'honneurs, confié tes desseins.

Et laissé d'un Visir la fortune flottante Suivre de ces amans la conduite imprudente!

OSMIN

Eh ! laissez-les entr'eux exercer leur courroux.

Bajazet veut périr, Seigneur, songez à vous.

Qui peut de vos desseins révéler le mystère ,

Si-non quelques amis , engagés à se taire ?

Vous verrez par sa mort le Sultan adouci.

P.oxanc, en sa fureur, peut raisonner ainsi;

Mais moi, qui vois plus loin, qui , par un long usage. Des maximes du trône ai fait l'apprentissage ,

Qui . d'emplois en emplois, vieilli sous trois Sultans,

Ai vu de mes pareils les malheurs éclatans ,

Je sais , sans me flatter , que de sa seule audace Un homme , tel que moi , doit attendre sa grâce.

Et qu'une mort sanglante est l'unique traité Qui reste entre l'esclave et le maître irrité.

*O BAJAZET

Fuyez donc.

J'approuvois tantôt cette pensée*

Mon entreprise alors étoit moins avancée ;

Mais il m'est désormais trop dur de reculer, l'ar une belle chûte il faut me signaler ,

Et laisser un débris, du moins, après ma fuite.

Qui de mes ennemis retarde la poursuite.

Bajazet vit encor : pourquoi nous étonner ?

Acomat de plus loin a su le ramener.

Sauvons-le, malgré lui, de ce péri! extrême.

Four nous , pour nos amis , pour Roxane elle-même. Tu vois combien son cœur , prêt à le protéger ,

A retenu mon bras trop prompt à la venger.

Je connois peu l'amour ; mais j'ose te répondre Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre. Ci Que nous avons du remède. Malgré son désespoir , Roxane l'aime encore , Osmin , et le va voir.

Enfin , qui vous inspire une si noble audace ?

Si Roxane l'ordonne , il faut quitter la place.

Ce Palais est tout plein...,

Acomat, l'interrompant.

Oui, d'esclaves obscurs, Nourris , loin de la guerre , à l'ombre de ses murs Mais toi, dont la valeur d'Amurat oubliée Far de communs chagrins à mon sort s'est liée , Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs 5

Seigneur, vous m'offensez ! Si vous mourez , je meurs.

D'amis et de soldats une troupe hardie Aux portes du Palais attend notre sortie.

La Sultane , d'ailleurs , se fie à mes discours.

Nourri dans le Sdrail , j'en connois les détours.

Te sais de Bajazet l'ordinaire demeure.

Ne tardons plus : marchons ; et , s'il faut que je meure

Mourons , moi , cher Osmin, comme un Visir , et toi a Comme
le favori d'un homme tel que moi.

Fin du quatrième Acte *

SCENE PREMIERE

ATALIDE, seule.

IHIélis ! je cherche en vain; rien ne s'offre à ms vue.

Malheureuse î comment puis-je l'avoir perdue ?

Ciel ! 'aurois-tu permis que mon funeste amour Exposât mon
amant tant de fois en un jour ?

Que , pour dernier malheur , cette lettre fatale Eût encor par-
venue aux yeux de ma rivale?

J'étois en ce lieu meme , et ma timide main ,

Quand Koxane a paru , l'a cachée en mon sein.

Sa présence a surpris mon amc désolée.

Scs menaces , sa voix , un ordre m'a troublée.

J'ai senti défaillir ma force et mes esprits.

Scs femmes m'entouroient quand je les ai repris.

A mes yeux étonnés leur troupe est disparue....

ÀhJ trop cruelles mains qui m'avez secourue î Vous m'avez
vendu cher vos secours inhumains ;

Et , par vous , cette lettre a passé dans ses mains... Quels des-
seins maintenant occupent sa pensée ?

Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?

Quel

Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?

Ah ! Bajazet est mort , ou meurt en ce moment.... Cependant
on m'arrête , on me tient enfermée....

On ouvre.... De son sort je vais ctre informée.

SCENE III

ROXANE,ZATIME,

Ooi, tout est prêt, Zatime, Occan et les muets attendent leur
victime.

Je suis pourtant toujours maîtresse de sbn sor-t.

Je puis le retenir... Mais s'il sort, il est mort.,. Vient-il ?

Oui , sur mes pas un esclave l'amène Et , loin de soupçonner sa disgrâce prochaine ,

Il m'a paru, Madame, avec empressement,

Sortir, pour vous chercher, de son appartement,

Roxane, à part .

Ame lâche ! et trop digne enfin d'être déçue , Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta vue ? Crois-tu , par tes discours , le vaincre ou l'étonner ? Quand même il se rendrait , peux-tu lui pardonner Quoi! ne devrais-tu pas être déjà vengée?

Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?

Sans perdre tant d'efforts sur ce coeur endurci Que ne le laissons-nous périr?... Mais le voici.

(Zaimt sort.)

SCENE IV

BAIAZET, ROXANE.

Je ne vous ferai point de reproches frivoles, les momens sont trop chers pour les perdre en parole*. Mes soins vous sont connus ; en un mot , vous vivez , dit je ne vous dirois que ce que vous savez.

Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire. Je n'en murmure point. Quoiqu'à ne vous rien taire ,

Ce même amour , peut-être , et ces mêmes bienfaits Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.

Mais je m'étonne enfin que, pour reconnaissance , Pour prix de tant d'amour , de tant de confiance , Vous ayiez si long-tems , par des détours si bas ,

Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas*.

Qui , moi , Madame ?

Oui, toi. Voudrois-tu point encore Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ?

Ne pré tend rois-tu point , par tes fausses couleurs » Déguiser un amour qui te retient ailleurs ;

Et me jurer enfin, d'une bouche perfide.

Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ? Bajaxht.

Atalide > Madame 1 ô Ciel ! qui vous a dit....

O il

R O X A N K , l'interrompant et lui montrant sa lettre » Tiens , perfide ! regarde , et démens cet écrit.

B * JA i ET , après avoir regardé la lettre.

Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincère D'un malheureux amour contient tout le mystère. Vous savez un secret que , tout prêt à. s'ouvrir ,

Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.

J'aime , je le confesse ; et , devant que votre ame. Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme. Déjà plein d'un amour , dès l'enfance formé ,

A tout autre désir mon cœur étoit fermé.

Vous me vîntes offrir et la vie et l'Empire ;

Et même votre amour, si j'ose vous le dire.

Consultant vos bienfaits , les crut , et , sur leur foi.

De tous mes sentimens vous répondit pour moi.

Je connus votre erreur.... Mais que pouvois-je faire Je vis, en même-tems, qu'elle vous étoit chers. Combien le trône tente un cœur ambitieux ! Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.

Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage. L'heureuse occasion de sortir d'esclavage;

D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou périr; D'autant plus que vous-même , ardente à me l'offrir , Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée;

Que même mes refus vous auroient exposée, Qu'après avoir osé me voir et me parler ,

U étoit dangereux pour vous de reculer.

Cependant, je n'en veux pour témoins que vos plaintes. Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes i Songez combien de fois vous m'avez reproché

Un silence , témoin de mon trouble caché.

Plus l'effet de vos soins , et ma gloire étoient proches , Plus mon coeur interdit se faisoit de reproches.

Le Ciel , qui m'entendoit , sait bien qu'en même-tems . Je ne m'arretois pas à des vœux impuissansi Et si l'effet enfin, suivant mon espérance ,

Eût ouvert un champ libre à ma reconnoissance , J'aurois par tant d'honneurs , par tant de dignités Contenté votre orgueil et payé vos bontés Que vous-même , peut-être....

Roxame, l'interrompant.

Eh 1 que pourrois-tu faire Sans l'offre de ton coeur par où peux-tu me plaire? Quels seroient de tes vœux les inutiles fruits ?

Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis i Maîtresse du Sé-rail , arbitre de ta vie ,

Et même de l'État, qu'Amurat me confie ,

Sultane et , ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi , Souveraine d'un coeur qui n'eût aimé que moi , J>ans ce comble de gloire où je suis arrivée,

A quel indigne honneur m'avois-tu réservée ?

Traînerois-je en ces lieux un sort infortuné.

Vil rebut d'un ingrat, que j'aurois couronné.

De mon rang descendue , à mille autres égale ,

Ou la première esclave , enfin , de ma rivale ?.... laissons ces vains discours , et , sans m'importuner , Tour la derniere fois , veux tu vivre et régner ?

J'ai l'ordre d'Amurat , et je puis t'y soustraire.

Mais tu n'as qu'un moment. Parle?

G Üj

Que faut-il, faire ?

Ma rivale est ici. Suis-moi, sans différer.

Dans les mains des muets viens la voir expirer;

Et, libre d'un amour à ta gloire funeste.

Viens m'engager ta foi ; le reme fera le reste.

Ta grâce est à ce prix , si tu veux l'obtenir.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir;

Que pour faire éclater, aux yeux de tout l'Empire, L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire!... Mais à quelle fureur me laissant emporter Contre ses tristes jours vais-je vous irriter?

De mes emportemens elle n'est point complice ,

Ni de mon amour même et de mon injustice.

Loin de me retenir par des conseils jaloux ,

Elle me conjuroit de me donner à vous.

In un mot , séparez ses vertus de mon crime.

Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime: Aux ordres d'Amurat hâtez vous d'obéir;

Mais laissez-moi , du moins , mourir sans vous haïr. Amurat avec moi ne l'a point condamnée.

Épargnez une vie assez infortunée.

Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés ,

Madame ! et , si jamais je vous fus cher....

Il o X A N E , l' interrompant .

Sortez.

(Bajjçet sort.)

SCENE Y

ZATIME, R O X A N E.

Roxake, à part,

our la dernière fois , perfide ! tu m'as vue ,

Et tu vas rencontrer la peine qui t'est duc 1

Atalidc à vos pieds demande à se jeter.

Et vous prie, un moment, de vouloir l'écouter. Madame. Elle vous veut faire l'aveu fidele D'un secret important qui vous touche plus qu'elle,

Oui, qu'elle vienne.... Et roi, suis Bajazet qui sort. Et , quand il sera tems , viens m'apprendre son sort,

(Zatime sort.)

SCENE VI

A T A L I D E , ROXANH.

A T A l i n E , se jetlant aux pieds de Roxane .

J F. ne viens plus , Madame, à feindre disposée , Tromper
votre bonté , si long-tems abusée.

Confuse, et digne objet de vos inimitiés.

Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds.

go bajazet

Oui, Madame, il est vrai que je vous ai trompée. Pu soin de
mon amour seulement occupée.

Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir.

Je n'ai , dans mes discours, songé qu'à vous trahir.

Je l'aimai, dès l'enfance; et, dèsctems. Madame, J'avois, par
mille soins , su prévenir son ame.

La Sultane sa mere , ignorant l'avenir ,

Hélas ! pour son malheur, se plut à nous unir!... Vous l'ai-
mâtes depuis. Plus heureux l'un et l'autre. Si connoissant mon
cœur, ou me cachant le vôtre. Votre amour de la mienne eût su se
défier!

Je ne me noircis point pour le justifier.

Je jure par le Ciel , qui me voit confondue,

Tar ces grands Ottomans dont je suis descendue,

Et qui tous , avec moi , vous parlent , à genoux. Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous ! Bajazet à vos soins , tôt ou tard plus sensible. Madame , à tant d'attraits n'étoit pas invincible. Jalouse, et toujours prête à lui représenter Tout ce que je croyois digne de l'arrêter,

Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère; Quelquefois attestant les mânes de sa mere....

Ce jour même , des jours le plus infortuné !

Lui reprochant l'espoir qu'il vous avoit donné ;

Et de ma mort enfin le prenant à partie.

Mon importune ardeur ne s'est point rallentie Qu arrachant, malgré lui, des gages de sa foi.

Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.

Mais pourquoi vos bontés scroicnt-clles lassées?

C vous art ® tcx point à ses froideurs passées.

TRAGÉDIE, ffr

C'est moi qui l'y forçai. Les noeuds que j'ai rompus. Se rejoindront bientôt, quand je ne serai plus. Quelque peine pourtant qui soie duc à mon crime, i5'ordonnez-pas vous-même une mort légitime»

it ne vous montrez point à son cœur éperdu Couverte de mon sang par vos mains répandu.

D'un cœur trop tendre encore épargnez la foiblesse. Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse, Madame; mon trépas

n'en sera pas moins prompt. Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond. Couronnez un Héros dont vous serez chérie.

J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie.

Allez , Madame , allez. Avant votre retour ,

J'aurai d'une rivale affranchi votre amour,

Je ne mérite pas un si grand sacrifice.

Je me connois , Madame; et je me fais justice.

Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui.

Par des nœuds éternels , vous unir avec lui.

Vous jouirez bientôt de son aimable vue.

{ Atalide se relève.)

Levez-vous,... Mais que veut Zatime toute émue?

U BAJAZET

SCENE VII

ZATIME. KOXANE, A T A L I D E.

Zaiiue, à Roxane.

A H ! venei vous montrer , Madame , ou désormais Le rebelle
Acomat est maître du Palais !

profanant des Sultans la demeure sacrée.

Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.

Vos esclaves, ttemblans, dont la moitié s'enfuit > Doutent si le Visir vous sert ou vous trahit.

Roxane.

Ah ! les traîtres !... Allons, et courons le confondre.... Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre!

(Elle sort.)

SCENE VIII

ATAtlDE, ZATIME.

Atalidi.

Hélas ! pour qui mon coeur doit-il faire des vœux l'ignore quel dessein les anime tous deux.

Si de tant de malheurs quelque pitié te touche ,

Je ne demande point , Zatime , que ta bouche 1 rahisse , en ma faveur , Roxane et son secret ĩ

TRAGÉDIE. Sj

Maïs , de grâce ! dis-moi ce que fait Baja xet ?

L'as-tu vu? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre?

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ALUIDĬ,

Quoi ! Roxane déjà l'a-t-elle condamné ?

Madame , le secret m'est sur-tout ordonné.

Atalide.

Malheureuse ! dis-moi seulement s'il respire !

Il y va de ma Vie , et je ne puis rien dire.

Ah ! c'en est trop , cruelle!... Achève , et que ton malin Lui donne
de ton leu un gage plus certain.

Perce , toi-même , un coeur que ton silence accable » D'une es-
clave barbare esclave impitoyable !

Précipite des jours qu'elle me veut ravir :

Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.

Tu me retiens en vain ; et, dès cette même heure.

Il faut que je le voie , ou , du moins , que je meure.

SCENE IX

ACTE V, ATALIDE, ZATIME,

ACTE V, à Atalide.

AH ! que fait Bajazet ? Où le puis-je trouver. Madame ? Au-
rai-je encore le temps de le sauver ?

Je cours tout le Sérail , et, même dès rentrée.

De mes braves amis la moitié séparée ,

A marché sur les pas du courageux Osmin;

Le reste m'a suivi , par un autre chemin.

Je cours , et je ne vois que des troupes craintives D'esclaves effrayés , de femmes fugitives.

Atalide.

Ah ! je suis de son sort moins instruite que vous (Montrant Zatime.) ,

Cette esclave le sait.

Acomat, à Zatime.

Crains mon juste courroux ,

Malheureuse ! réponds ?

(Zatime tort.)

SCENE X

Z A Y R E , ATALIDE, ACOMAT, Zaïre, à Atalide

Madame.....

Atalide, V interrompant.

\ Hé bien , Zaïre,

Ne craignez* plus ; votre ennemie expire,

Atalide.

Et ce qui va bien plus vous étonner, Orcan , lui-mSme , Orcan vient de l'assassiner. Atalide.

Quoi! lui?

Désespéré d'avoir manqué son crime, Sans doute ., il a voulu prendre cette victime.

Atalide, « part.

Juste Ciel ! l'innocence a trouvé ton appui.

(A Acomat.)

Bajazet vit encor.... Visir , courez à lui!

Zaïre.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruit#, 11 a tout vu.

SCENE XI

®SM1N , ATALIDE , ACOvIAT , ZAYKE.

A c o M A T , à Osmin.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite?

Hoxanc est- elle morte?

Oui , j'ai vu l'assassin Retirer son poignard tout fumant de son sein.

Orcan , qui méditoit ce cruel stratagème , la servoit , à dessein de la perdre elle même» it le Sultan l'avoit charge secrètement De lui sacrifier l'amante, après l'amant, lui-mcme, d'aussi loin qu'il nous a vus paroître: «i Adorez, a-t-il dit, l'ordre de vôtre maître? ai De son auguste seing tconnoisscz les traits , ai Perfides ! cr sortez de ce sacré Palais. «

A ccs discours, laissant la Sultane expirante, lia marché vers nous - , et, d'une main sanglante» Il nous a déployé l'ordre dont Amurac Autorise ce monstre à ce double attentat;

Mais, Seigneur, sans vouloir l'écourcr davantage, Transportés à la fois de douleur et de rage ,

Nos bras impatiens ont puni son forfait.

Et vengé dans son sang la mort de Bajazet»

Bajazet !

Ata n de.

Acomat, à Osmin,

Que dis-tu ?

Osmin.

Bajazet est sans vie»

L'ignoricz-vous ?

O Ciel l

Osmin, à Amurat.

Son amante en furie,

Près de ces lieux , Seigneur , craignant votre secours. Avoir au noeud fatal abandonné scs jours.

Moi-même, des objets j'ai vu le plus funeste.

Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste.

Bajazet étoit mort. Nous l'avons rencontré Ile morts et de mourans noblement entouré.

Que, vengeant sa défaite , et cédant sous le nombre,

Ce Héros a forcé d'accompagner son ombre....

Mais, puisque c'en est fait. Seigneur, songeons à nous. Acomat, à part.

Ah ! destins ennemis , où me réduisez-vous ?...

(A Atalide.)

Je sais en Bajazet la perte que vous faites,

Madame. Je sais trop qu'en l'état où vous êtes.

Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui De quelques malheureux qui n'espéroient qu'en lui. Saisi , désespéré d'une mort qui m'accable,

Je vais, non point sauver cette tête coupable.

Mais, redevable aux soins* des mes tristes amis,

H ij

BAJAZET

Défendre , jusqu'au bout , leurs jours qu'ils m'onr commis....

Pous vous , si vous voulez qu'en quelque autre contrée Nous
allions confier votre tête sacrée ,

Madame ; consultez. Maître de ce Palais ,

Mes fidèles amis attendront vos souhaits;

Et moi , pour ne point perdre un tems si salutaire ,

Je cours où ma présence est encor nécessaire.

Et , jusqu'au pied des murs que la mer vient laver, Sur mes
vaisseaux , tout prêts , je viens vous retrouver.

C II sort , avec Osmin.)

SCENE XII et derniere

ATALIDE, ZAYRE.

Atalide, à part.

Enfin, c'en est donc fait; et, par mes artifices,

Mes injustes soupçons , mes funestes caprices ,

Je suis donc arrivée au douloureux moment Où je vois , par
mon crime, expirer mon amant I N'étoit-ce pas assez , cruelle
destinée !

Qu'à lui survivre, hélas! je fusse condamnée ,

Et falloit il encor que, pour comble d'horreurs.

Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs?....

Oui , c'est moi , cher amant! qui t'arrache la vie! Jtoxanc, ou le Sultan ne te l'ont point ravie»

Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux

Dont tu viens d'éprouver les détestables noeuds î Et je puis - sans mourir en souffrir la pensée ,

Moi , qui n'ai pu tantôt de ta mort menacée Retenir mes esprits , prompts à m'abandonner !

Ah 1 n'ai-ic eu de l'amour que pour t'assassiner ?... Mais, c'en est trop.. . il faut , par un prompt sacrifice* Que ma fideüe main te venge et me punisse. ..

Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos , Héros, qui deviez tous revivre en ce Héros....

Toi , mere malheureuse , et qui , dès notre enfance. Me confias son coeur, dans une autre espérance!...* Infortuné Visir, amis désespérés....

Roxanc.... venez tous, contre moi conjurés.

Tourmenter , à la fois , une amante éperdue ,

(Elle se lue.)

Et prenez la vengeance enfin qui vous est due l

Z A ÏR E.

Ah ! Madame !... Elle expire... O Ciel ! en ce mal-* heur ,

Que ne puis-je avec elle expirer de douleur !

fj Ij 1

\H)«ki yr’*

ijj

1 ml) i ;

■jjjm

&/ ’-ÆII! r

^S^JjSrIW *

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_wbliMjwIJboC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.